N° 89 FÉVRIER 1927.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Les fruits de la sainte Eucharistie

Maintenant que nous possédons une idée précise de l'efficacité des sacrements en général (1), il convient d'insister sur l'Eucharistie, qui joue le plus grand rôle dans notre vie ascétique, pour cette raison surtout qu'il est possible de recourir à elle quotidiennement. Nous verrons tout le fruit que nous pouvons en tirer. En des considérations qui répéteront la même vérité sous diverses formes et y feront pénétrer chaque fois plus avant, nous allons voir que sa grâce propre est de nourrir l'âme, d'accroître sa vie surnaturelle, d'exciter la ferveur de sa charité, de l'unir au Christ et de la transformer en lui.

*
* *

Nous savons déjà que pour connaître l'effet propre d'un

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, nov. 1926.

sacrement il faut en considérer le rite symbolique, car les sacrements produisent ce qu'ils signifient. Or quel est le signe sensible de l'Eucharistie? C'est le pain et le vin. Le sacrement nous est donné sous la forme d'un repas. La grâce spéciale de l'Eucharistie sera donc une grâce de réfection (1). « Notre Sauveur, dit le concile de Trente (2), a voulu que ce sacrement fût reçu comme la nourriture spirituelle des âmes. »

La nutrition est la loi fondamentale de la vie, remarquent les savants. Et bien avant eux les bonnes gens répétaient qu'il faut manger pour vivre. En parlant ainsi, on pense surtout à la vie corporelle, et dans le vieux dicton populaire d'allure un peu mélancolique se trouve condensée l'expérience de tous les labeurs, de toutes les souffrances que coûte à l'homme son pain de chaque jour.

Mais nous avons une autre vie, non seulement spirituelle, mais surnaturelle et divine. Dieu nous a, par grâce, fait entrer en participation de sa propre nature. Or cette autre vie, il faut la nourrir aussi. Comment se procurer l'aliment qui lui convient? Oh! je sais bien où il se trouve, l'hésitation n'est pas possible. Puisqu'il s'agit de vie divine, ce ne peut être que cet aliment divin auquel le Père, le Fils et l'Esprit-Saint communient dans l'éternel banquet qui constitue leur béatitude. L'aliment nécessaire, l'unique, c'est l'essence même de Dieu, et nous n'échapperons à la mort, nous ne pourrons croître et grandir que dans la mesure où nous serons admis à ce divin repas. Alors la question se pose : Comment y prendre part?... Sans doute cela est donné aux élus qui nous ont devancés là-haut. *Transiens ministrabit illis*. Passant au milieu d'eux et se montrant tel qu'il est, le Seigneur les rassasie de la vision et de la

(1) IV *Sent.*, dist. 12, qu. 2, art. 1, q^{la} 1.
(2) Sess. XIII, cap. 2.

jouissance de lui-même... Mais pour nous autres, qui ne sommes pas encore parvenus à l'âge parfait de nos pères, les saints du ciel, pour nous, les enfants de la vie divine, cette nourriture, telle quelle, est trop forte encore. Et il faudrait que s'accomplisse quelque chose comme cette œuvre maternelle qui consiste à transformer le pain substantiel en gouttes de lait proportionnées à la faible constitution des tout petits, afin de leur permettre de vivre, de grandir, et, le moment venu, de s'asseoir à la table de leurs aînés pour y manger avec eux l'aliment des forts.

La bonté de Dieu est infiniment plus féconde que le cœur d'une mère. Voyez ce qu'il a fait pour nous. Lui, le froment des élus, il s'est jeté en terre, anéanti selon le mot de saint Paul, tel le beau grain doré qui pourrit dans le sillon... Puis, comme le germe tout frêle, il apparut au monde. Il grandit au milieu des difficultés de toute sorte et de labeurs incessants, sous le souffle brutal des contradictions et des haines qui faisaient rage autour de lui. Enfin il arrive à sa maturité, à son plein épanouissement : c'était l'heure de la moisson, « son heure », comme il disait. Lui-même, il s'offrit à ceux qui venaient l'arracher de la terre des vivants (1)... Et pareil au blé que l'on bat sur l'aire, pour l'écraser ensuite sous la meule de granit, lourde et implacable, il fut frappé, meurtri, broyé par la souffrance. Rappelons-nous les fouets de la flagellation retentissant sur lui avec un bruit de fléaux. Songeons à cette passion depuis le jardin du pressoir où, écrasé sous le poids des péchés du monde, il laissait couler le sang de tout son corps, jusqu'au Golgotha, où il fut poussé, tombant et retombant sous la croix pesante, et puis étendu, pâle, exsangue, sans forme ni beauté pour attirer nos regards, comme un objet devant lequel on se couvre le visage (2)...

(1) Isaïe, LIII, 8.
(2) Ibid., 3.

C'est dans la nuit où tout cela se tramait (1), quand il savait et acceptait tout, que son amour pour nous, allant jusqu'à l'extrême limite (*in finem dilexit*) et devenu semblable à un feu consumant, s'empara de ce corps pétri de douleur et, le voilant sous les espèces eucharistiques, en fit ce pain nécessaire à notre âme qui chaque jour depuis lors est offert aux enfants de Dieu : « *Filioli*, petits enfants, approchez-vous, prenez et mangez. Voici mon corps livré pour vous, rompu pour vous, broyé pour vous. »

La voilà donc résolue pour notre vie surnaturelle la question du pain. L'aliment des anges est devenu celui des hommes. Mais pensons à ce qu'il y fallut de labeurs et de peines divines... S'il suffit d'un mot du prêtre chaque matin pour nous procurer la sainte Eucharistie, n'oublions pas tout ce que suppose cette simple parole. Ainsi quand nous étions enfants il suffisait d'un geste de notre mère pour nous donner le morceau de pain de notre repas. Et nous ne savions pas, petits insouciants, regarder plus loin que ce geste facile. Un jour pourtant, jour plus ou moins tardif dans notre vie, nous avons pris conscience de ce qu'avait coûté ce morceau de pain, nous avons vu qu'il était composé de bien des souffrances, et que nos parents y avaient, peut-être, mis pour nous des lambeaux de leur vie. Alors devant lui, notre âme s'est sentie émue de respect et d'amour. Et pour un peu nous serions tombés à genoux.

C'est maintenant, c'est devant le pain eucharistique qu'il faut tomber à genoux; car dans cette petite hostie il y a vraiment le Dieu fait homme qui nous a tant aimés : son corps brisé pour nous, toute sa vie répandue comme une libation... « Chaque fois que vous mangez ce pain, dit

(1) « in quâ nocte tradebatur » (I Cor., xi).

saint Paul (1), chaque fois que vous buvez ce sang, vous annoncez la mort du Seigneur. »

Oui, tombons à genoux, mais non pas à la façon du janséniste, loin de la table sainte, en tremblant de frayeur. Ce n'est pas ainsi que l'on traite une nourriture. Rappelons-nous au contraire la joie de nos parents quand à la fin d'une journée de peine ils nous voyaient manger avec avidité le pain qu'ils avaient gagné; voilà ce qui les récompensait le mieux de leurs labeurs. Tels sont aussi les désirs de Jésus-Christ; c'est pour que nous le mangions souvent, tous les jours, qu'il s'est fait notre pain. Sainte Catherine de Sienne l'avait bien compris : « Père, j'ai faim, disait-elle, donnez à mon âme sa nourriture. » Alors, rapporte Raymond de Capoue, le pain vivant s'échappait des mains du prêtre et se précipitait dans le cœur affamé qui s'ouvrait à lui.

*
* *

« Nous te mangeons, Seigneur, s'écriait saint Ephrem, nous te buvons non pour te consommer, mais pour vivre par toi. » L'Eucharistie est par excellence le sacrement de la vie, car il contient Celui qui est la vie même et l'auteur de toute vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne. « Je suis la vie », a dit Jésus (2). Étant Dieu, il est la vie en plénitude, la vie éternelle (3). Comme homme il a reçu de Dieu son Père une participation de cette plénitude pour la communiquer aux âmes. De la sorte il sera source de vie à son tour. « De même, dit-il, que le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui (4). »

Notre-Seigneur a expliqué cela tout au long au lendemain

(1) I Cor., XI, 26.
(2) Joan., XIV, 6.
(3) Joan., I, 4.
(4) Joan., V, 26.

du miracle de la multiplication des pains. A la foule enthousiasmée qui le cherchait pour en faire son roi, Jésus répond : « Vous me cherchez parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés ; procurez-vous, non la nourriture périssable, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donne. » Il avait déjà exprimé la même idée à la Samaritaine par une autre métaphore. Le puits de Sichem avait suggéré l'eau qui abreuve pour l'éternité ; ici le pain matériel fait penser à la nourriture de la vie éternelle. Le miracle même que Jésus vient de faire est une preuve que Dieu le Père l'a marqué de son sceau pour donner la vie (1).

Puis insensiblement Jésus passe de ces considérations générales sur la nourriture de la vie éternelle à cette affirmation : Je suis moi-même ce pain de la vie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain venu du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain venu du ciel. » La manne tombait de l'atmosphère. Le pain dont je vous parle actuellement vient du ciel spirituel. D'ailleurs la manne n'entretenait que l'existence mortelle de quelques Israélites, elle ne donnait pas au monde entier la vie éternelle. « Le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Comme la Samaritaine jadis, les Juifs, qui ne comprennent pas plus qu'elle, demandent de ce pain merveilleux : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain. » Et c'est alors que Jésus leur déclare : « Je suis moi-même le pain de la vie : celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. »

Pour le moment la réponse de Jésus englobait à la fois toutes les manières par lesquelles il est source de vie à l'égard de ses fidèles. Mais peu à peu il arriva à l'objet final de tout son discours, l'Eucharistie. C'est sous cette forme

(1) Joan., VI, 26-27.

surtout qu'il nourrira les âmes : « Je suis le pain de la vie; vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts ; voici cette fois le pain descendu du ciel : celui qui en mange ne meurt point. C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra à jamais, et le pain que je donnerai est ma chair livrée pour la vie du monde. » Remarquons ces derniers mots. Dans ce discours, comme dans les récits où l'institution de l'Eucharistie nous a été racontée par saint Paul (1) et les trois premiers évangélistes, l'idée en est étroitement liée à celle de la Passion. D'ailleurs le sacrement, chaque fois qu'on le consacre, représente celle-ci au vif (2).

Les paroles du Maître dans la synagogue de Capharnaüm n'ont plus d'autre objet que la nourriture eucharistique. Tandis que les Juifs murmuraient entre eux : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus leur répond : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous ne possédez pas de vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour; car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. De même que le Père qui vit m'a envoyé et que je vis pour le Père, ainsi celui qui me mange vivra pour moi (3). »

Nous avons déjà expliqué quelques-unes de ces paroles, celles-ci en particulier : « Ma chair est vraiment une nourriture. » Nous en commenterons plusieurs autres dans la suite. Remarquons, pour commencer, l'insistance avec laquelle Jésus affirme le fruit de vie que son sacrement

(1) I Cor., XI, 24-25.
(2) III^a, qu. 79, a. 1.
(3) Joan., VI, 26-57.

doit produire en nous. Rien de semblable pour les autres sacrements. L'Eucharistie est par excellence le sacrement de la vie.

Non que son rôle soit d'apporter la vie spirituelle à l'âme qui en est dépourvue. Elle ne le fait que par exception pour quelqu'un qui se trouve en état de péché mortel, sans le savoir et sans y avoir d'attache. Dans ce cas, pense saint Thomas, le sacrement reçu viendra en aide aux insuffisances de la contrition et, la perfectionnant, remettra le péché. Mais normalement c'est par la Pénitence que doit être rendue la vie spirituelle jadis donnée au baptême. Dans l'Eucharistie le Christ est reçu sous forme d'aliment. Or l'on ne nourrit pas les morts (1). Aussi le concile de Trente affirme-t-il l'obligation de recourir au sacrement de Pénitence avant de communier pour quiconque se sait en état de péché mortel (2).

L'Eucharistie n'a donc pas pour rôle d'apporter la vie surnaturelle, mais bien de la rendre parfaite par l'union au Christ, notre chef. Toutes les sanctifications que nous confèrent les autres sacrements ne font qu'y acheminer. C'est elle qui parachève. L'on peut sans doute être incorporé au Christ sans recevoir réellement l'Eucharistie, mais non sans y tendre et sans la désirer d'une façon ou de l'autre, comme celui qui se met en route aspire au terme du voyage. Elle est le but qui conditionne tout et donne sa forme d'avance à l'ensemble de la vie spirituelle (3).

Elle est aussi la force qui conduit au but. L'Eucharistie seule possède en elle-même Celui qui est la source de la grâce. Et ainsi, d'une manière ou de l'autre, la vie spirituelle ne vient que d'elle en définitive, soit chez ceux-là qui n'ont que leur bonne volonté pour attirer la grâce, soit

(1) III^a, qu. 79, a. 3 corp. et ad 2.
(2) Sess. XIII, can. 11.
(3) III^a, qu. 73, a. 3.

même chez ceux qui sont sanctifiés par d'autres sacrements. C'est toujours le Christ présent sur terre dans son Eucharistie qui les vivifie. Ainsi s'expliquent les paroles de Notre-Seigneur que nous avons citées : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas de vie en vous. » Mais à plus forte raison donne-t-il la vie à qui le reçoit en réalité (1).

Pour exprimer comment l'Eucharistie donne la vie, saint Thomas a trouvé une formule très heureuse que le concile de Florence a reproduite presque textuellement dans le Décret aux Arméniens : « Tout l'effet que la nourriture et le breuvage matériels produisent quant à la vie corporelle, ce sacrement l'apporte à la vie surnaturelle : il la conserve, la développe, la répare et la délecte (2). »

Il conserve en nous la vie surnaturelle en préservant notre âme du péché mortel. Notre-Seigneur le dit clairement dans cette affirmation que nous avons citée : « Voici le pain descendu du ciel afin que celui qui en mange ne meure point. » « Il est évident, remarque saint Thomas, que cette parole doit s'entendre non de la mort corporelle, mais de la mort spirituelle. C'est donc de la mort spirituelle, causée par le péché, que préserve ce sacrement (3).

Le concile de Trente enseigne expressément cette doctrine (4) que le catéchisme Romain (5) explique en ces termes : « Les saints mystères ont la vertu de nous préserver des fautes graves, de nous sauvegarder contre l'impétuosité des tentations et de servir à notre âme comme d'un céleste antidote qui l'empêche d'être facilement infectée et corrompue par le poison de quelque passion mortelle. Aussi,

(1) III^a, qu. 79, a. 1, ad 1.
(2) III^a, qu. 79, a. 1, corp.
(3) III^a, qu. 79, a. 6, sed contra.
(4) Sess. XIII, cap. 2.
(5) N° 54.

comme l'atteste saint Cyprien, lorsque jadis les fidèles étaient si fréquemment traînés par les tyrans aux supplices et à la mort, une ancienne coutume de l'Église catholique voulait que les évêques leur administrassent le sacrement du corps et du sang du Seigneur, de peur que, vaincus par la violence de la douleur, ils ne succombassent dans ces combats suprêmes. »

Faut-il s'étonner que le pain eucharistique produise ce résultat, quand il nous unit au Christ lui-même présent sous son aspect de rédempteur? Le Christ en personne, adhérant à notre cœur, le fortifie dans sa lutte contre les causes internes de corruption. Et, revêtu de ce signe de sa Passion par laquelle les démons furent vaincus, il les épouvante encore et il écarte de nous leurs attaques (1).

Sans doute ne faut-il pas exagérer. Ce serait une erreur de croire que grâce à l'Eucharistie le péché devient absolument impossible. « L'effet de ce sacrement se conforme à la condition de l'homme qui le reçoit, dit saint Thomas. La matière sur laquelle on agit impose toujours sa modalité à l'effet qu'on y imprime. Or tel est l'homme ici-bas que son libre arbitre peut incliner vers le bien ou vers le mal. C'est pourquoi, bien que ce sacrement ait de lui-même la capacité de préserver du péché, il n'enlève pas de l'âme la possibilité d'y succomber (2). »

De même que la nourriture matérielle non seulement conserve mais augmente la vie corporelle, le pain eucharistique ne se contente pas d'entretenir la vie de l'âme, il accroît ses forces. Aux forces corporelles sont fixées des limites que l'on ne peut dépasser. La vie spirituelle a cet avantage de pouvoir toujours grandir, grâce à l'Eucharistie.

(1) III*, qu. 79, a. 6.
(2) Ibid., ad 1.

Tous les sacrements des vivants, il est vrai, développent la vie surnaturelle, par le seul fait qu'ils augmentent la grâce sanctifiante. Mais ils ne le font d'ordinaire qu'en vue d'une fin déterminée. Les uns donnent à l'âme une force spéciale pour combattre ses ennemis extérieurs, comme la confirmation, ou pour la soutenir dans l'infirmité qui la prive de ses moyens normaux à l'heure la plus critique, comme l'Extrême-Onction. Les autres, c'est-à-dire l'Ordre et le Mariage, accroissent la grâce sanctifiante de manière à rendre ceux qui les reçoivent capables de concourir au bien général de l'Église.

L'Eucharistie développe la vie surnaturelle pour elle-même, afin que croissent de plus en plus dans l'âme les énergies divines, et qu'elle arrive à la perfection spirituelle, par l'union à Dieu (1).

L'union à Dieu sera consommée dans la béatitude éternelle. L'Eucharistie nous y achemine tout droit. Sans doute elle ne nous y introduit pas immédiatement. La Passion rédemptrice, dont elle nous applique la vertu, est bien la cause suffisante de notre entrée dans la gloire, mais seulement au bout d'un chemin plus ou moins long, un chemin de croix où nous peinons en compagnie du Christ afin de triompher ensuite avec lui. Or le sacrement de l'Eucharistie nous donne la force de gravir ce chemin qui mène à la gloire. C'est pourquoi on le nomme viatique, et il est parfaitement figuré par le pain que mangea le prophète Élie et qui lui donna la force de marcher quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu (2).

« Faites, nous vous en prions, Seigneur, qu'ayant reçu le gage du salut éternel, nous y tendions si exactement que nous puissions y parvenir par Notre-Seigneur Jésus-

(1) III^{a}, qu. 79, a. 1, ad 1.
(2) III^{a}, qu. 79, a. 2, ad 1.

Christ... » C'est là l'une des si belles prières que le prêtre récite après la communion (1).

Notre corps lui-même ressuscitera pour prendre sa part de bonheur éternel après avoir participé à la vie méritoire de l'âme. Or la réception de l'Eucharistie, l'union intime au corps de Jésus est pour notre pauvre corps un gage de cette résurrection, elle lui donne comme un titre spécial à la vie future, car Notre-Seigneur a formellement promis qu'il ressuscitera au dernier jour celui qui aura mangé sa chair et bu son sang (2). Saint Cyrille d'Alexandrie, commentant ce passage, compare l'Eucharistie au levain dont il est parlé dans la parabole et qui fait lever toute la pâte. Le corps de Jésus est ainsi le ferment de notre immortalité. L'Eucharistie nous sauve de la mort, comme l'écrit saint Ignace aux Éphésiens. Cette sûre croyance fut même l'origine de la coutume abusive qui régna longtemps en certaines églises : on déposait le saint sacrement dans la bouche des défunts comme la semence de leur résurrection (3).

« Que le corps de Jésus-Christ garde ton âme, dit le prêtre au communiant », et au rite dominicain il dit même : « Qu'il te garde (corps et âme) pour la vie éternelle. »

La nourriture, qui nous conserve la vie et nous fait grandir, a aussi pour effet de nous restaurer, c'est-à-dire de réparer les pertes de force que nous subissons quotidiennement. Le pain eucharistique nous restaure de même en remettant les péchés véniels. C'est son rôle. Le concile de Trente l'affirme expressément (4).

« Seigneur, dit le prêtre à la messe chaque matin, votre corps que j'ai pris et votre sang que j'ai bu, qu'ils adhèrent à mes entrailles! Faites qu'il ne reste plus de tache de

(1) Vendredi de la deuxième semaine de Carême.
(2) Joan., VI, 54.
(3) CHARDON, *Histoire des sacrements* : De l'Eucharistie, ch. IX.
(4) Sess. XIII, ch. 2.

péché en moi qui me suis purifié et sanctifié par cette réception sacramentelle ! »

Enfin, dernier effet, qui n'est en quelque sorte que l'épanouissement de tous les autres, le banquet eucharistique procure à l'âme un bien-être analogue à celui que donne au corps un bon repas : *delectat*, dit saint Thomas, en plein accord avec toute la tradition ecclésiastique et l'expérience quotidienne. Qui dira la résignation, la sérénité, la joie que puisent dans leur communion matinale tant d'âmes dont les charges sont lourdes et les souffrances bien pénibles ? « Pour qui connaît à fond cette vie, écrit Gerbet, le plus grand miracle de la communion est de la rendre légère (1). » « La communion est la béatitude de la vie », disait Lallemant (2).

Comment se produisent de tels effets, nous allons l'exposer maintenant sans métaphore par l'étude directe du principal fruit de l'Eucharistie, celui d'où dérivent tous les autres, à savoir la charité. C'est parce qu'elle perfectionne la charité dans notre âme et qu'elle en excite la ferveur, que l'Eucharistie est par excellence le sacrement de la vie spirituelle. C'est pour cette raison, comme nous le verrons à la suite de notre saint Docteur, qu'elle la soutient, la développe, la restaure et la délecte.

*
* *

L'effet propre de ce sacrement, *res hujus sacramenti*, dit saint Thomas, est la charité : non seulement il l'accroît comme aptitude, mais il la fait s'épanouir en acte, car ce sacrement excite la ferveur de l'amour divin (3). Aussi saint

(1) *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, ch. VIII, p. 134.
(2) *La Doctrine spirituelle*, VI[e] principe, sect. II, ch. II, art. V, § VII.
(3) III[a], qu. 79, a. 4, corp. et ad 1.

Jean Damascène le compare-t-il à la braise que vit le prophète Isaïe. La braise n'est pas du simple bois, mais du bois soumis au feu. Ainsi le pain de la communion n'est pas du simple pain, il est uni à la Divinité. Or, comme le dit saint Grégoire, l'amour de Dieu ne reste pas inactif : il opère de grandes choses là où il est. C'est pourquoi, par l'intermédiaire de ce sacrement, et dans la mesure où on le laisse agir, la grâce sanctifiante et la vertu de charité sont conférées à l'âme non seulement sous forme de dispositions habituelles, mais avec un élan qui entraîne à l'action. Suivant le mot de saint Paul aux Corinthiens, « la charité du Christ nous presse ». De là vient que par la vertu de ce sacrement l'âme est spirituellement refaite, tandis qu'elle éprouve une délectation spirituelle et qu'elle est comme enivrée par la douceur de la divine bonté (1). » Dans ces derniers mots saint Thomas, comme à son insu, trahit son expérience journalière. Tel saint Vincent de Paul qui disait un jour à ses prêtres : « Ne ressentez-vous pas, mes frères, ne ressentez-vous pas ce feu divin brûler dans vos poitrines, quand vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ dans la communion? (2) »

Voilà l'effet que produit normalement l'Eucharistie *quantum est ex sui virtute*, c'est-à-dire dans les âmes qui ne mettent pas d'obstacle à son action. Souvent saint Thomas revient à cette idée : « L'Eucharistie est le sacrement de la charité, dit-il, il la représente et il la produit (3). Il est tout à la fois l'expression de l'amour du Christ pour nous et la cause de notre amour pour lui (4). »

De fait, l'Eucharistie rappelle très vivement la charité de

(1) III^{a}, qu. 79, a. 1, ad 2.
(2) Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*, l. III, ch. viii.
(3) III^{a}, qu. 78, a. 3, ad 6.
(4) IV *Sent.*, dist. viii, qu. 2, a. 2, q^{la} 3, ad 5 : « Eucharistia dicitur sacramentum caritatis Christi expressivum et nostræ factivum. »

Dieu qui s'est incarné pour nous et qui a sacrifié pour nous sa vie humaine. Est-il possible en effet que ces mystères soient mieux représentés à notre esprit, puisque le Christ se trouve là réellement avec son corps et son sang qui nous apparaissent séparés l'un de l'autre comme sur le Calvaire? Pour bien prouver que cet amour d'où procédèrent l'Incarnation et la Rédemption s'adresse à chacun de nous, il s'offre ainsi à toutes les âmes sous forme d'aliment. L'aliment est destiné à s'unir à la substance de celui qui s'en nourrit de telle sorte qu'ils ne fassent plus ensemble qu'un seul être. Encore une fois quel symbole plus expressif de l'amour de Jésus pour les hommes? Il veut réaliser avec chacun d'eux le vœu suprême de toute grande affection, le but que poursuivent ceux qui s'aiment vraiment : ne faire plus qu'un (1).

S'il est de la nature du sacrement de produire ce qu'il signifie, l'Eucharistie est mieux constituée que tout autre pour y réussir... Elle ne nous montre pas seulement une image du Christ aimant qui nous suggère de l'aimer, telle l'une de ces représentations du Sacré-Cœur que sainte Marguerite-Marie inspira. Elle ne se borne pas, comme les

(1) « Si la différence qui existe à [certain] égard entre l'ancien et le nouveau peuple vient de ce que le Christ a familiarisé l'homme avec Dieu, la différence qui distingue la dévotion catholique de la rigidité protestante dérive nécessairement d'un principe analogue, et suppose que les catholiques sont plus familiarisés avec le Christ même. C'est, en effet, ce qui résulte de la foi à la présence réelle ou à l'incarnation permanente qui nous rapproche du Christ comme l'incarnation nous a rapprochés de Dieu. Ce n'est plus seulement à l'humanité, c'est à chaque être humain que le Verbe s'unit. Il entre, non pas seulement dans les limites de notre commune nature, mais encore dans les limites de notre personnalité. Il divinise notre essence, il christianisme notre *moi*. Son incarnation en nous a pour emblème l'union qui transforme l'aliment en la substance même du corps qui se nourrit. Ne demandez pas une autre union plus intime : vous demanderiez à être l'Homme-Dieu. » GERBET, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, ch. VIII, p. 120-121.

autres sacrements, à communiquer la lointaine influence du Christ qui règne à la droite de son Père. Présent en corps et en âme au plus intime de nous-même, il échauffe, il enflamme notre cœur, pareil à un brasier qui donne naissance à un autre brasier. « Je suis venu apporter le feu sur la terre, disait Jésus. Et combien je désire qu'il soit déjà allumé! (1) » Cet incendie d'amour, il désire maintenant qu'il se propage toujours; il s'y applique spécialement dans la communion, qui achève en chacun de nous pris individuellement l'œuvre pour laquelle il est venu au monde.

Citons un exemple seulement pour montrer comme il y réussit. Le 15 mai 1871, les Pères Jésuites Olivaint, Alexis Clerc, de Bengy et Ducoudray, otages de la Commune, reçurent clandestinement des hosties consacrées pour les réconforter quand viendrait l'instant suprême. « Je laisse à votre piété de se retracer ma joie! écrit le lendemain le P. Alexis Clerc. Mais je crois pouvoir dire que maintenant je défie tous les événements. Il n'y a plus de prison pour moi; et si Notre-Seigneur permet aux méchants de satisfaire leur haine, en ce moment-là même il glorifiera en moi son nom par le plus faible et le plus vil instrument. » Il signait cette lettre *Christophe*, c'est-à-dire « *Porte*-Christ ». Puis le même jour : « Ah! mon Dieu! que vous êtes bon, et que de remerciements ne vous devons-nous pas! Je n'avais pas osé concevoir l'espérance d'un tel bien! Posséder Notre-Seigneur, l'avoir pour compagnon de ma captivité, le porter sur mon cœur et reposer sur le sien comme il l'a permis à son bien-aimé Jean! Et cependant cela est... Dans les premiers jours j'avais demandé avec une grande instance qu'il m'appelât à rendre témoignage à son nom... J'avais l'espérance qu'il me donnerait la force de bien mourir. Aujourd'hui mon espérance s'est tournée en ferme

(1) Luc, XII, 49.

confiance. Il me semble que je puis tout en Celui qui me fortifie et qui m'accompagnera jusqu'à la mort. »

Paul Seigneret, séminariste de Saint-Sulpice, averti par le P. Ducoudray, son voisin de cellule, du divin trésor que l'on possédait, se met à genoux contre la cloison devenue pour lui la paroi du tabernacle, et il adore : « Le Seigneur est là et je ne le savais pas ! » Toute la nuit, éveillé par les horribles bruits de la lutte, et à la lueur des incendies qui dévoraient Paris, il se prépare à l'inespérée communion du lendemain : « A six heures, dit-il, le P. Ducoudray a frappé à la cloison, et il m'a communié. J'ai mis ma tête le plus près possible des barreaux, dans le coin de la fenêtre, et le Père a déposé sur mes lèvres une parcelle de la sainte hostie, petite, il est vrai, mais qui était tout Jésus-Christ. Je me suis retiré dans ma cellule avec ce trésor, ce compagnon du prisonnier... Je n'avais plus rien désormais à attendre sur la terre. J'avais mon viatique, et je pouvais marcher. »

Trois jours plus tard, quand les martyrs furent arrivés au lieu de l'exécution, on vit, raconte un témoin, le P. Ducoudray entr'ouvrir le haut de sa soutane, porter la main à sa poitrine, y prendre un objet mystérieux et se recueillir profondément dans la possession de son Dieu. Un instant après, lui et ses frères le possédaient dans la lumière éternelle (1).

On comprend assez de tels élans dans un cœur qui sent encore l'influence efficace du Christ. Mais, dira-t-on, au bout de peu de temps, lorsque les saintes espèces ne sont plus, Notre-Seigneur s'en va. Et alors je retombe à mon état primitif, je suis de nouveau abandonné à moi-même, et j'éprouve plus que jamais mon indigence. — Non, Jésus ne s'en va pas. Le sacrement de son corps disparaît sans

(1) Cf. Mgr Baunard, *Un siècle de l'Église de France*, ch. x.

doute. Mais reste plus abondant qu'auparavant son Esprit, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu portant en nous la marque vivante du Christ et lui conformant notre âme. C'est ici qu'il faut se rappeler ce qui a été expliqué sur l'influence en nous de l'Esprit-Saint qui est tout à la fois et bien réellement l'Esprit de Dieu et l'Esprit de Jésus (1).

Avant de mourir, Notre-Seigneur disait à ses apôtres ces consolantes paroles : « Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous... Le monde ne me verra plus, mais vous vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez... L'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit (2)... Je resterai avec vous toujours jusqu'à la consommation des siècles. » L'Église eut bientôt la preuve de ce retour du Christ en esprit parmi les siens.

De même en est-il à la suite de cette visite eucharistique qui reproduit en raccourci et applique à chaque homme la manifestation visible du Christ à l'humanité. Après la disparition du corps de Jésus, son Esprit, le Saint-Esprit demeure en nous et ne nous quitterait que si nous avions le malheur de le chasser par le péché mortel. Chacune de nos communions nous le donne davantage, le fait entrer chez nous plus avant. Cette pénétration est très bien évoquée par ce trait délicieux que saint Jean a recueilli : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi (3). » Si uni que l'on soit à l'Esprit de Notre-Seigneur, il est toujours possible, tant que l'on vit ici-bas, d'obtenir une intimité plus grande, d'acclimater cet Esprit plus profondément chez nous. Et c'est à quoi l'Eucharistie est destinée. Voici l'une

(1) *La Vie Spirituelle*, octobre 1926, p. 13-15.
(2) Joan., XIV, 18-27.
(3) Apoc., III, 20.

des prières que l'Église fait réciter par le prêtre sur le peuple après la communion : « O Dieu qui restaurez et aimez l'innocence, attirez à vous les cœurs de vos serviteurs, afin qu'ayant reçu la ferveur de votre Esprit, ils se trouvent stables dans la foi et puissants en œuvres (1). » Le corps de Jésus vient donc en nous à seule fin d'y fixer son Esprit.

Cet Esprit du Christ ne demeure point inactif. Il prend la direction de notre vie. Du fond de notre cœur où il renforce la charité, il nous presse de réaliser notre destinée surnaturelle : *Caritas Christi urget nos!* Il utilise tour à tour l'organisme des vertus ou celui des dons.

Dans le premier cas, celui des vertus, une lumière discrète pénètre notre intelligence et lui permet de mieux discerner la vérité, de reconnaître le but qu'il faut atteindre et l'acte qu'il convient d'accomplir. Le devoir apparaît plus net. Pour nous aider à l'accomplir il semble qu'une onction se glisse à travers notre volonté et toutes nos puissances de réalisation, elle les assouplit, les réconforte, et l'on se découvre une vigueur que l'on ne se connaissait pas. Cette lumière, cette onction, c'est la grâce qui coopère avec nous, la grâce de l'Esprit que le contact du Sauveur nous a infusée dans la communion.

Parfois aussi, d'une façon rare et imperceptible d'abord, puis davantage et ouvertement à mesure que l'on devient plus fidèle, il est donné à l'âme d'expérimenter ces intuitions pénétrantes, ces instincts lumineux qui lui font toucher Dieu en quelque sorte ; elle éprouve des poussées extraordinaires qui partent du plus profond du cœur, le soulèvent tout d'un coup et l'emportent vers Celui qui est notre bien suprême. La route s'éclaire d'une lueur soudaine, et aucun sacrifice ne coûte pour s'y élancer, libre de

(1) Mercredi de la 2e semaine de Carême.

toute attache. D'où vient cela? De l'Esprit de Jésus que la communion a répandu en nous avec abondance, et qui, affirmant sa maîtrise sur tout notre être, y intervient par des initiatives de sa façon. Les dons du Saint-Esprit sont entrés en exercice,

Cette théologie de saint Thomas est en plein accord avec l'expérience des grands directeurs d'âmes. Écoutez le Père Louis Lallemant, et voyez comme il applique cette doctrine éprouvée.

Écrivant à un directeur de jeunes religieux, il lui donne entre autres avis cette recommandation : « Observez soigneusement à quoi l'attrait de la grâce les portera : si c'est à un esprit de pénitence, ou à l'horreur de quelqu'un de leurs vices en particulier, ou à l'amour de quelque vertu ; et dès que vous aurez connu en cela les desseins de Dieu, secondez son opération et donnez-leur les instructions nécessaires pour combattre ce vice, ou pour pratiquer cette vertu. Puis quand ils seront assez instruits, ordonnez-leur qu'après une communion, ils vous marquent par écrit à quels actes de cette vie ils s'affectionnent le plus, et de quels actes de ce vice ils veulent entreprendre de se défaire. Estimez toujours beaucoup ce qu'ils vous témoigneront que Dieu leur fera connaître, à moins que vous n'y découvriez manifestement quelque tentation ou quelque tromperie de l'ennemi (1). »

Pourquoi ne citerais-je pas aussi quelques lignes d'un de nos écrivains contemporains qui a beaucoup observé la vie des habitants de sa province? (2) Ce qu'il dit de cette jeune femme d'Auvergne qui reste à l'église après la messe où elle a communié me paraît tout à fait juste : « La bonté qui lui venait n'était plus cette charité un peu méprisante

(1) *La doctrine spirituelle* du P. L. LALLEMANT, 2e principe, sect. II ch. VI, art. 1.

(2) Henri Pourrat.

qu'elle avait pour les gens. Une Présence lui changeait le cœur. Ce qui lui semblait tantôt tellement difficile ne l'était plus. Il suffisait de se renoncer soi-même. D'ailleurs en perdant tout que perdait-on?... Elle retrouvait son courage. Il y avait le bien et le mal, le péché et le salut, et Dieu qui fait la justice autrement que ne le voient les hommes. La vie n'était ni bonne ni mauvaise, mais simplement un moyen de choisir sa vraie destinée. Le mot final de tout, c'était l'âme, et tout cela clair comme le jour. »

Telles sont les manifestations, dans une âme, de la charité que la communion a rendue plus fervente. Cette ferveur est tellement pour saint Thomas le fruit propre de l'Eucharistie, que c'est par elle qu'il explique la plupart des effets secondaires attribués à ce sacrement.

Si, dans certaines circonstances, ainsi que nous l'avons vu, elle remet le péché mortel, c'est parce que, stimulant la charité, elle perfectionne la contrition jusque-là insuffisante (1). Non plus par exception, mais très régulièrement, elle répare le mal accompli par nos péchés véniels, elle écarte la tiédeur qui alanguit notre âme. Pourquoi? — Parce qu'elle réchauffe la charité, comme la nourriture nous rend les calories perdues (2).

Sans avoir pour but la rémission de la peine temporelle due au péché, si elle y réussit quand même par contrecoup, c'est encore par l'intermédiaire de la charité qu'elle excite et qui produit ce résultat dans une mesure proportionnée à sa ferveur (3).

Pour l'avenir l'Eucharistie préserve du péché, car elle soutient notre libre arbitre dans la lutte contre les mauvais penchants et tempère les ardeurs de la concupiscence,

(1) III[a], qu. 79, a. 3.
(2) Ibid., a. 4.
(3) Ibid., a. 5.

principale cause de nos chutes; mais la raison profonde est toujours que ce sacrement accroît en nous la charité (1). Grâce à lui l'amour de Dieu est ravivé et domine sur nos autres amours, y compris notre amour-propre. L'ordre chrétien n'est pas tant une défense d'aimer telle personne ou telle chose qu'un amour plus haut et plus fort qui fait mépriser les tentations inférieures et les rend impuissantes.

Enfin l'on éprouve en participant au banquet sacré une délectation, un contentement intime, un bien-être paisible dont jouit la partie supérieure de l'âme. Parfois même cette joie peut déborder jusque dans les sens et émouvoir notre cœur de chair. Encore un effet de l'Eucharistie qui en procède par la même voie. La joie naît de la charité (2). Nous sommes satisfaits de posséder aussi intimement Celui que nous aimons par-dessus tout. Et même quand les saintes espèces ont disparu, nous demeurons heureux d'aimer Notre-Seigneur davantage et de nous sentir bien accordé à toutes ses volontés. Madeleine Semer écrivait un jour dans son journal : « Les douces joies de la messe toujours nouvelles et si tendres, si pures ce matin, que j'ai cru aimer Jésus pour la première fois!... Je ne sais comment, après la communion, sans le voir, sans le toucher, j'ai joui de lui parler avec une douceur, une tendresse, un chaste amour inconnus encore. Comme ceux qui gardent sa parole, j'étais sa mère, sa sœur, son frère. Mon Dieu, mon Dieu, qu'il a été en moi à l'Œuvre [l'œuvre du vestiaire où elle travaillait pour les pauvres]. Toutes mes paroles douces aux autres étaient celles de son amour (3). »

La même âme notait, un autre jour : « Ce matin à la

(1) Ibid., a. 7, ad 3.
(2) IIª IIᵃᵉ, qu. 28; IIIª, qu. 79, a. 1, ad 2.
(3) Abbé Klein, *Madeleine Semer*, p. 191.

messe pas de joie sensible. Quel étonnement d'abord! Quelle impossibilité, puisqu'il est là et que *je le sens*! J'ai prié humblement, purement, abandonnant sa joie pour L'aimer mieux (1). »

Tous ces résultats dépendent rigoureusement de l'attention pieuse avec laquelle on communie. Si l'on reçoit l'Eucharistie d'une manière distraite, si l'on n'apporte pas à la sainte table une dévotion actuelle, la grâce sanctifiante et la vertu de charité seront peut-être augmentées comme dispositions habituelles. Mais elles ne passeront pas à l'acte, elles ne s'épanouiront pas en cet amour fervent qui ne peut se produire qu'avec la libre coopération de notre cœur et dont dépendent les fruits que nous venons d'énumérer (2). Il y aura lieu d'insister sur ce point quand nous traiterons des dispositions dans lesquelles il faut fréquenter la sainte table.

*
* *

La grâce propre de l'Eucharistie est encore de nous unir au Christ. Cette union est tout ensemble au principe et au terme de la charité dont nous venons de parler. Par ce sacrement Notre-Seigneur s'unit à notre âme pour y promouvoir vitalement la charité, et cette charité fervente a pour résultat de nous unir à lui plus intimement. C'est à cette *double union* de notre âme avec le Christ que fait allusion le terme dont on use d'ordinaire pour désigner la réception de l'Eucharistie, la sainte Communion (3). Si l'on rapproche l'un de l'autre quelques textes de saint Jean, ils jettent sur ce point une vive lumière :

« Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu,

(1) Ibid., p. 186.
(2) IV *Sent.*, dist. 12, qu. 2, a. 1, q^{la} 3; III^{a}, qu. 79, a. 8.
(3) III^{a}, qu. 73, a. 4.

et Dieu demeure en lui », dit-il (1). Car la charité est l'œuvre de Dieu même, l'effet que son Esprit produit en nous. « La charité, écrit de son côté saint Paul, a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint (2). » L'Esprit-Saint en personne la suscite, la fait croître, lui permet de s'épanouir. Et, tandis qu'elle s'épanouit, la charité nous donne prise à notre tour sur l'Esprit-Saint. Nous nous replions vers lui au fond de notre cœur, et, muni de cette capacité surnaturelle qu'il nous accorde, nous entrons en jouissance de son être ; alors « il nous est donné », comme dit saint Paul. Non seulement « nous sommes en Dieu », mais « Dieu est en nous », écrit saint Jean.

Voici comment l'apôtre de l'amour redit la formule de tout à l'heure en y mentionnant, au lieu de la charité, Celui qui la produit, qui reste en continuité avec elle et qu'elle nous fait rejoindre : « Nous connaissons que nous demeurons en Dieu et qu'il demeure en nous en ce qu'il nous donne de son Esprit (3). » Et ailleurs : « Nous connaissons qu'il demeure en nous par l'Esprit qu'il nous a donné (4). »

Une autre fois encore nous trouvons cette parole dans les œuvres de saint Jean. Alors elle tombe des lèvres mêmes de Notre-Seigneur promettant son Eucharistie. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui (5). » Voici donc maintenant le moyen normal de réaliser de plus en plus intensément tout ce qui vient d'être dit. Par Jésus sous l'espèce du pain vient en nous l'Esprit de Dieu qui fait croître notre charité. Et il en résulte que nous nous unissons davantage par cette

(1) I Joan., IV, 16.
(2) Rom., V, 5 ; cf. I, qu. 43, a. 3, ad 2.
(3) I Joan., IV, 13.
(4) I Joan., III, 24.
(5) Joan., VI, 55.

charité même à Notre-Seigneur et en lui à toute la Trinité sainte.

Nous n'insisterons que sur ce résultat final, car nous avons suffisamment parlé plus haut de l'action exercée sur notre charité par l'Esprit de Notre-Seigneur.

L'union avec ceux que nous aimons, l'union aussi intime que possible est le plus grand besoin de notre amour. Nous essayons par tous les moyens de supprimer la distance qui nous sépare ; c'est le but des messages que l'on s'envoie et des chers portraits qui rappellent la figure de l'absent. Rien n'est doux comme les rencontres que l'on se ménage de temps en temps et ces conversations où s'opère la fusion des esprits et des cœurs. Le rêve est de ne faire plus qu'un, au point de pouvoir dire de son ami le mot fameux du poète qui goûtait beaucoup saint Augustin : Il est la moitié de mon âme (1).

A cette union intime avec Jésus lui-même tend l'âme profondément chrétienne en qui la charité est ardente. « Ma vie, c'est le Christ », disait saint Paul (2). L'Apôtre ne vivait que pour s'unir au Christ, qu'il aimait par-dessus tout, pour qui il avait tout sacrifié. Énumérant ses titres de gloire dans le judaïsme, il ajoutait : « Toutes ces choses qui étaient pour moi des avantages, je les ai considérées à cause du Christ, comme un désavantage... A cause de Lui j'ai consenti à perdre tout cela que je regarde désormais comme des balayures, afin de gagner le Christ, afin d'être trouvé en lui... Ce n'est pas que j'aie déjà atteint la perfection. Non, je poursuis ma course pour tâcher de conquérir, puisque j'ai été moi-même conquis par le Christ Jésus (3). Afin de mieux jouir du Christ, saint Paul aurait aimé mourir au plus tôt : « Pour moi vivre c'est le

(1) I^a II^ae, qu. 28, a. 1.
(2) Phil., I, 21.
(3) Phil., III, 7-12.

Christ et mourir m'est un gain... Mon désir est de m'en aller et d'être avec le Christ, car c'est de beaucoup le meilleur (1). »

Pour satisfaire ce besoin des cœurs qui l'aimaient, en attendant le jour de la réunion promise dans la maison du Père, Notre-Seigneur Jésus-Christ institua l'Eucharistie, qui lui permettait de demeurer réellement avec eux sous une autre forme. Les plus puissants de la terre ne peuvent, à l'heure du départ, que laisser une image de leur personne pour reposer les yeux de leurs amis et entretenir leur souvenir fidèle. Jésus, qui dispose de la puissance infinie, trouva le moyen de rester en personne dans le cœur même des siens (2).

« Ah ! qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme ! écrivait sainte Thérèse de Lisieux au souvenir de sa première communion. Oui, ce fut un baiser d'amour ! Je me sentais aimée, et je disais aussi : « Je vous aime, je me « donne à vous pour toujours ! » Jésus ne me fit aucune demande, il ne réclama aucun sacrifice. Depuis longtemps déjà, lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard mais une fusion. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan, Jésus restait seul ; il était le Maître, le Roi ! » Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté ? Cette liberté lui faisait peur ; elle se sentait si faible, si fragile, que pour jamais elle voulait s'unir à la Force divine. Et voici que sa joie devint si grande, si profonde, qu'elle ne put la contenir. Bientôt des larmes délicieuses l'inondèrent (3). »

Ce que cette petite communiante du XIX^e^ siècle expéri-

(1) Phil., I, 21-23.
(2) III^a^, qu. 73, a. 5.
(3) *Histoire d'une âme*, ch. IV.

mentait, c'était cela même que les apôtres avaient compris au soir de la Cène tandis qu'ils venaient de communier pour la première fois et que Jésus leur expliquait le mystère de leur incorporation à sa personne. Les paroles du Christ qui frappaient leurs oreilles leur faisaient prendre conscience nettement des effets que le sacrement du Christ opérait alors dans leur âme. « Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure dans la vigne, ainsi vous ne le pouvez pas non plus si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits, parce que hors de moi vous ne pouvez rien faire... Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés; demeurez en mon amour. Si vous observez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, de même que moi-même j'ai observé les commandements de mon Père et comme je demeure en son amour. Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit entière (1). »

Aussitôt après leur avoir demandé de demeurer ainsi dans son amour, Jésus leur recommandait l'amour fraternel, et c'était encore le bon moment d'y insister, car l'Eucharistie est le sacrement qui réunit tous ceux qui s'aiment dans le Christ. Quand la petite Thérèse de Lisieux versait des larmes à sa première communion, ses compagnes étonnées se disaient l'une l'autre : Pourquoi donc a-t-elle pleuré? N'avait-elle pas une inquiétude de conscience? — Non, c'était plutôt de ne pas avoir près d'elle sa mère ou sa sœur carmélite qu'elle aime tant! « Et personne ne comprenait, dit la sainte, que toute la joie du ciel venant dans un cœur, ce cœur exilé, faible et mortel, ne peut la supporter sans répandre des larmes... Comment l'absence de

(1) Joan., xv, 4-11.

ma mère m'aurait-elle fait de la peine le jour de ma première communion? Puisque le ciel habitait dans mon âme : en recevant la visite de Jésus, je recevais aussi celle de ma mère chérie... Je ne pleurais pas davantage l'absence de Pauline; nous étions plus unies que jamais! Non, je le répète, la joie seule, ineffable, profonde, remplissait mon cœur (1). »

L'Eucharistie est le plus sûr des rendez-vous. Elle supprime aussi souvent que l'on veut la distance qui nous sépare de nos amis de la terre, car, s'ils communient comme nous, notre cœur se trouve relié au leur par le Christ, « centre de tous les cœurs ». Entre le ciel même et la terre la distance est supprimée lorsque nous recevons Celui dont la possession béatifie nos chers défunts. Entre nous et ceux que nous aimons, si loin soient-ils, il n'y a plus, si l'on peut dire, que l'épaisseur du cœur de Jésus dont les palpitations se communiquent à nous de part et d'autre et nous mettent en parfait unisson. Nous ne faisons qu'un par lui et en lui.

Mais la discorde sépare plus que la distance et plus que la mort, et c'est cela surtout que Notre-Seigneur a voulu supprimer entre tous ses disciples. A cause de lui tout homme doit nous être proche et aimable.

« Les païens aussi aiment ceux qui les aiment. Et moi je vous dis d'aimer même vos ennemis. Aimez-vous les uns et les autres comme je vous ai aimés. » C'est à la dernière Cène que Notre-Seigneur a promulgué définitivement ce commandement nouveau, alors qu'il venait d'offrir le moyen d'y faire face. Il a donné tout à la fois le précepte et le sacrement de la charité. Saint Paul, pour inculquer aux âmes l'estime et l'affection mutuelle, leur demande de se considérer comme les divers membres d'un même

(1) *Histoire d'une âme*, ch. IV.

corps, chacun ayant son emploi dans l'organisme (1). Or le rôle de l'Eucharistie est de nous tenir incorporés tous ensemble à notre divin chef et de faire circuler entre nous une même vie, la sienne. « Le pain que nous rompons, dit saint Paul, n'est-il pas une commune participation au corps du Christ? A nous tous, nous ne formons qu'un seul corps puisque nous participons au même pain (2). » A la fin de la Cène, Jésus leva les yeux au ciel pour prier : « Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés afin qu'ils soient un comme nous... Je ne prie pas pour ceux-ci seulement, mais aussi pour ceux qui par leur prédication croiront en moi pour que tous ils soient un, comme vous-même, Père, vous êtes en moi et moi en vous (3). » C'était l'épanouissement normal de la communion dans l'âme des siens que Jésus demandait ainsi à son Père.

De fait, une union merveilleuse régna bientôt entre tous les disciples du Christ : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, raconte le livre des Actes (4). D'où venait cette concorde parfaite? Écoutez : « Ils étaient assidus aux prédications des Apôtres, aux réunions communes, à la fraction du pain. « La divine fraction du pain, la communion eucharistique chaque jour répétée, voilà l'explication (5).

« L'unité du corps mystique est le fruit de la communion au corps réel du Christ », dit saint Thomas (6). En cela le sacrement ne fait que produire ce qu'il signifie. Reprenant une idée déjà ancienne dans l'Église, saint Tho-

(1) I Cor., XII, 12.
(2) I Cor., X, 17.
(3) Joan., XVII, 11, 20-21.
(4) Act., IV, 32.
(5) Act., II, 42.
(6) III[a], qu. 82, a. 9, ad 2 ; cf. in Joan. VI, lect. 7, n° 3.

mas remarque que ce sacrement est composé avec une multitude de grains de blé et de grains de raisin réunis ensemble. « O signe d'unité! s'écrie-t-il à la suite de saint Augustin, ô lien de la charité! (1) »

Mais si l'on comprend bien la raison d'être de ce corps mystique, on saura qu'il ne s'agit pas tant de s'unir à Notre-Seigneur et à nos frères pour jouir d'eux que de nous unir avec nos frères à notre divin Chef pour qu'il grandisse par nous à la gloire de Dieu. C'est jusque-là que s'élève la charité dans son élan d'amour désintéressé. Et le sacrement qui stimule la charité nous y doit conduire.

Le Père de Condren l'avait parfaitement compris quand il disait : « Nous devons aller à la communion pour que Jésus-Christ soit en nous tout ce qu'il y doit être et que nous cessions d'y être tout ce que nous y sommes, à dessein de nous perdre en lui et de nous priver de nous-mêmes.

« En second lieu pour qu'il vienne y détruire tout ce qui est contraire à Dieu..., y faisant une exacte justice, crucifiant le vieil homme, et y établissant le règne de Dieu. Et ainsi nos imperfections nous doivent faire désirer la communion...

« En troisième lieu, les dons et les grâces qu'il plaît à Dieu de nous communiquer nous doivent induire à communier afin qu'il plaise à Notre-Seigneur de venir en nous prendre possession de ses dons..., et que, par notre malignité, nous ne venions pas à en usurper le domaine et nous en approprier l'usage.

« Nous devons aller à la communion par obéissance au désir qu'a Jésus-Christ de nous recevoir en lui, dans sa vie et dans son être, détruisant l'être et la vie présente, et nous faisant être ce qu'il est, à savoir : vie, amour, vérité, vertu

(1) III[a], qu. 79, a. 1.

pour Dieu (1); et aussi par obéissance à la volonté qu'il a de nous avoir pour membres dans lesquels il soit vivant pour son Père...

« Combien que notre utilité spirituelle nous puisse convier à la communion fréquente, elle ne doit pas être pourtant notre première intention, comme elle n'est pas aussi la meilleure, ni la plus obligeante que nous devions avoir. Nous devons premièrement obéissance au désir que Jésus-Christ a de nous recevoir et posséder.

« Saint Paul nous fait savoir que nous sommes la plénitude de Jésus-Christ qui se remplit de nous et croît en nous, comme en ses membres spirituels. Nous pouvons nous servir de la comparaison d'un enfant, qui ne croît point en sa substance, qui est immortelle et invariable, mais bien en son actuelle perfection et accomplissement parfait, lorsque le corps de l'enfant, par la nourriture ordinaire, vient à croître et à remplir la capacité qu'a l'âme de vivifier, et posséder et contenir dedans sa vie et être propre. Ainsi, par la communion, Jésus-Christ se remplit de nous, et nous lui faisons tort quand nous ne communions pas, comme celui qui ôterait la nourriture à l'enfant... ferait tort à l'âme..., empêchant la plénitude de sa capacité (2). »

Ceci rejoint l'enseignement de saint Thomas et de saint Augustin : « Mon Dieu, dit celui-ci, j'entendais comme d'un lieu fort élevé au-dessus de moi venir votre voix qui

(1) Même pensée chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Que vous dirai-je, ma mère, de mes actions de grâces en ce temps-là et toujours ? Il n'y a pas d'instants où je sois moins consolée ! Et n'est-ce pas bien naturel, puisque je ne désire pas recevoir la visite de Notre-Seigneur pour ma satisfaction mais uniquement pour son plaisir à lui ? » (*Histoire d'une âme*, ch. VIII.)

(2) *Lettres*, p. 96 ss. (cité dans Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. III, p. 404-405). — Cf. J.-J. Olier, *Des cérémonies de la grand'messe*, l. III, ch. 3.

me disait : « Je suis la nourriture des forts, grandis et tu « me mangeras ; mais tu ne me changeras pas en ta subs- « tance, comme la nourriture corporelle, c'est toi qui seras « changé en moi (1). » Saint Thomas applique à la communion cette parole divine (2). Toute nourriture a pour effet l'assimilation. Mais il est normal que ce soit le principal élément et le plus vivant des deux qui s'assimile l'autre. Dans les cas ordinaires c'est celui qui mange qui soumet la nourriture à son action et la fait passer dans sa vie. Mais nous avons affaire ici à un cas exceptionnel. C'est la nourriture qui est la plus vivante, et il lui appartient de transformer en elle-même celui qui la mange. « Il suit de là que l'effet propre de ce sacrement, dit saint Thomas, est la conversion de l'homme dans le Christ, tellement qu'il puisse dire en vérité : « Je vis, non, ce n'est pas moi qui « vis, mais le Christ en moi (3). »

On aboutit à la même conclusion en partant de cette idée que l'Eucharistie est le pain de la charité, l'aliment de la divine amitié. Or le propre de l'amitié est de transformer celui qui aime en l'objet de son amour. Dans la mesure où nous aimons il semble que l'âme de notre ami soit devenue l'âme de notre âme, l'inspiratrice de toute notre conduite. Nous nous désintéressons de nous-même pour nous occuper de lui en premier lieu. Et dès lors notre vie se modifie. Nous ne sommes plus ce que nous étions. Désormais nous partageons ses pensées, nous prenons ses goûts, nous épousons ses vouloirs, notre plus grand désir est la réalisation de son bonheur. Voilà ce que la charité, qui est une amitié divine, opère dans notre cœur à l'égard de Notre-Seigneur. De nouveau l'affirmation de l'Apôtre tout à l'heure citée se présente naturellement à l'es-

(1) *Confess.*, l. VII, ch. x
(2) III[a], qu. 73, a. 3, ad 2 ; in Joan. VI, lect. 7, n° 3.
(3) IV *Sent.*, dist. 12, qu. 2, a. 1, q[la] 1.

prit : « Ce n'est pas moi qui vis, mais le Christ en moi. » « En vertu de ce sacrement, écrit saint Thomas, il se fait une certaine transformation de l'homme dans le Christ au moyen de l'amour, et c'est là son fruit propre (1). »

Certaines âmes ont eu de cette transformation une expérience merveilleuse. « Au moment de recevoir de vos mains l'ineffable sacrement, racontait sainte Catherine de Sienne au Bienheureux Raymond de Capoue son confesseur, je n'ai plus rien vu de corporel ou de coloré pour les sens. Mais ce que j'ai vu m'a si fortement attirée que tous les autres biens que nous avons ici-bas me sont devenus comme d'abominables ordures. Et je ne parle pas seulement des richesses temporelles, des plaisirs du corps, mais de toutes nos consolations, de toutes nos complaisances quelles qu'elles soient, même celles de l'esprit. Je souhaitais donc dans ma prière d'être privée de toutes ces consolations, même des spirituelles, pourvu qu'il me fût donné de plaire à mon Dieu et finalement de m'enlever toute volonté propre et de me donner seulement la sienne. Et sa miséricorde l'a fait, car il m'a dit dans sa réponse : « Voici, « ma très douce fille, que je te livre ma volonté, elle te « rendra si forte qu'aucun événement quel qu'il soit ne « pourra t'émouvoir ou te faire changer. » Et de fait, cette promesse s'est bien réalisée, constate le Bienheureux Raymond de Capoue, car nous tous qui avons vécu dans la familiarité de la sainte, nous avons appris par expérience que depuis cette année-là elle était contente de tout et ne ressentait aucun trouble, quoi qu'il arrivât (2). »

La nourriture eucharistique aussi bien que notre vertu de charité, l'une stimulant l'autre, nous entraînent donc à l'oubli de nous-même, au sacrifice de notre égoïsme, pour ne penser qu'à Notre-Seigneur et ne vivre que pour lui,

(1) IV *Sent.*, dist. 12, qu. 2, a. 1, q[la] 1, ad 3 ; a. 2, q[la] 1.
(2) *Vie de sainte Catherine* (trad. Hugueny), p. 206.

heureux d'accorder notre volonté à la sienne et d'entrer dans son grand dessein.

« O mon Jésus, anéantissez, en la vertu de votre Esprit, mon orgueil, mon amour, ma colère, ma luxure, et enfin tout l'amour de moi-même.

« Hélas ! mon tout, je suis tout appliqué à moi, je ne pense qu'à moi, je ne songe qu'à mon plaisir, à mon intérêt, à mon honneur ; il y a toujours de moi en tout ce que je fais.

« Faites-moi la miséricorde, ô mon Seigneur, que je n'aie plus en vue que Dieu et que je n'agisse plus que pour lui, de même que vous faites et que vous avez toujours fait vivant sur la terre.

« Votre Père vivant vous a envoyé sur la terre, et vous vivez uniquement pour lui. Ainsi, mon tout, faites, s'il vous plaît, qu'étant vivifié par vous, qui venez répandre en moi vos mouvements et vos inclinations, je sois changé en sorte que je ne songe plus qu'à servir votre Père ; que je n'agisse plus pour moi, mais seulement pour lui en toutes choses (1).

« Soyez, ô mon Jésus, la vie de mon âme, pénétrez-la intérieurement des mouvements de votre vie divine, puisque vous venez comme un Esprit vivifiant par la sainte communion.

« Faites en moi par avance, ô mon Seigneur Jésus, ce que vous ferez un jour dans les saints au ciel, où vous serez tout en eux, et où vous les consommerez tout en vous, les changeant et les transformant en vous-même.

« Vous ferez cet effet par avance, selon les intentions que vous avez en ce saint sacrement, par lequel vous venez en la terre commencer votre nouvelle créature qui doit être achevée dans le ciel (2). »

(1) Joan., VI, 58-59.

(2) Olier, *La journée chrétienne*, Actes pendant la sainte communion et après.

Dans le ciel sera parfaitement accomplie la communion que Jésus voulait et pour laquelle il priait son Père après l'institution de l'Eucharistie : « Moi en eux et vous en moi, qu'ils soient consommés dans l'unité! (1) » Jésus sera en nous, unissant vitalement tous les membres de son corps mystique ; et Dieu qui est en lui sera par là même en nous qui ne ferons qu'un avec lui. La complaisance du Père s'étendra de notre chef à tous ses membres : « Voilà mon fils bien-aimé! » En plein accord avec Jésus, tous d'un même élan, sous son impulsion irrésistible nous crierons : « Abba, Père! » Et ce double mouvement d'amour qui descend du Père à nous et remonte de nous au Père, n'est qu'un prolongement jusqu'à nos âmes du Saint-Esprit, amour substantiel du Père et du Fils, auquel nous participerons. Ce sera la béatitude éternelle. La communion eucharistique nous y achemine et nous en fait déjà goûter les prémices. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle (2). » Remarquez que cette promesse est exprimée au temps présent et que par l'Eucharistie elle commence à se réaliser.

Une âme disait : « Je sens dans mon pauvre petit corps misérable ma pensée qui prend de l'ampleur et se perd en Dieu. »

Madeleine Semer écrivait à un ami, professeur agrégé de philosophie, malheureusement incroyant : « Depuis que je reçois de l'Église et par elle tous les sacrements nécessaires à ma vie spirituelle, je puis dire de toute ma raison affermie, de toutes les puissances de mon esprit en plein équilibre dans une jouissance complète de ma santé morale et physique, que mon être *connaît une vie nouvelle*, le secret de la vie, *la vie véritable*.

(1) Joan., XVII, 23.
(2) Joan., VI.

« Dans la haine du moindre mensonge, j'affirme que dès cette terre l'homme peut goûter la joie ineffable de Dieu, qu'il peut vivre de son amour et, dans une merveilleuse union, changer toutes les peines en joie...

« En vérité, je puis dire : « Mon Dieu est mon tout. » Oui, Père plus doux qu'une mère, époux, amant, ami, frère, maître et Seigneur, et encore petit enfant béni, il est tout cela. Tout l'amour, toute la joie, dans la vertu, la pureté ; toute la passion dans la mesure et la règle... (1) »

« Ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ », écrivait-elle encore dans ses notes intimes. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour connaître la plus douce union, pour sentir battre la Vie en moi. Quelquefois elle m'appelle ; le cœur me manque presque et, en me retirant des choses extérieures, je suis envahie d'amour, je me perds en lui, et dans tant de nuances que quelquefois je ne sais pas qui j'aime, et puis c'est le Seigneur, le frère, l'époux (2). »

« Pourquoi l'incrédule refuserait-il de croire tant de chrétiens sur ce qui se passe dans leur âme ? demandait Gerbet. Leur vie pourtant n'accuse pas leur témoignage. Pourquoi dédaignerait-il de les écouter ? N'y a-t-il de beau que ce qui frappe les sens ? Les merveilles du cœur sont-elles sans prix ? et si le divin existe quelque part, où le chercherait-on, s'il n'est pas dans l'extase de la vertu ? Pour moi, je prête l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes, avec plus de respect qu'à la voix du génie. Faisons silence, écoutez-les. L'Eucharistie, disent-elles, est une partie intégrante des deux mondes, un temple placé sur les confins de la terre et du ciel. Là se trouve leur point de contact, là s'opère la jonction des symboles de l'une et des réalités de l'autre, et la communion s'accomplit comme sous le vestibule entr'ouvert du sanctuaire invisible où se con-

(1) Abbé Klein, *Madeleine Semer*, p. 253.
(2) Ibid., p. 195.

somme l'éternelle union. Tandis que les sens restent dans l'ordre actuel, l'âme ressent la présence de l'autre ordre; elle y entre, elle prend possession de sa substance, comme un homme transporté aux limites de cet étroit univers visible, étendant sa main au delà, saisirait déjà les prémices d'un plus vaste monde. Alors il se passe en elle de ces choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant. A ce murmure confus des passions, qui gronde encore dans l'âme fidèle comme le dernier bruit des agitations de la vie, succède tout à coup un grand silence. Bientôt une commotion également douce et forte annonce la présence d'un Dieu; et soudain les saints désirs, et la prière, et la patience, et l'esprit de sacrifice, souvent languissants, se raniment : tout ce qu'il y a de divin en elle s'allume à la fois. Son regard s'épure et reçoit quelques rayons de cette lumière qui éclaire ce qui est au-delà du cœur. Des émotions indéfinissables, vives comme des sensations, calmes comme des idées, attestent l'harmonie renaissante de l'esprit et des sens (1). »

Quand mourut sainte Catherine de Sienne, Dame Semia son amie eut durant son sommeil une vision significative. Un enfant la conduisit dans une église. Un autre enfant appliqua une échelle contre le tabernacle d'argent qui resplendissait au milieu du chœur et l'ouvrit avec une clef d'or. Il en sortit Catherine, considérablement rajeunie, resplendissante de beauté, parée avec magnificence. « Rappelle-toi bien ce que tu as vu et ce que tu vas voir », dit Catherine à Semia; et quatre autres enfants vinrent en aide aux deux premiers et emportèrent Catherine aux cieux (2).

F.-D. Joret, O. P.

(1) Gerbet, *Considérations sur le Dogme générateur de la piété catholique*, ch. VIII, p. 132-133.

(2) *Vie* par Raymond de Capoue, trad. Hugueny, p. 409.

Les Effets de la purification passive des sens

A la suite de saint Grégoire le Grand (1), de Hugues de Saint-Victor (2), Tauler a touché plusieurs fois ce sujet dans ses Sermons (3), et saint Jean de la Croix l'a traité d'une façon approfondie dans la *Nuit obscure*, l. I, c. XI, XII, XIII. Pour se faire une idée exacte de sa doctrine sur ce point, il convient de bien marquer la suite de ces effets, indiquée par lui : le premier dispose au second et au troisième, qui engendre les suivants : purification de la sensibilité, — connaissance de soi-même, — connaissance de Dieu, — humilité, — charité divine grandement accrue, les douze fruits du Saint-Esprit.

*
* *

Purification de la sensibilité. — « L'âme est délivrée de la contrainte que lui imposait la partie sensitive, en la forçant de chercher Dieu par des opérations propres à cette partie, c'est-à-dire faibles, limitées et hasardeuses » (ch. XI). De là dérivaient bien des égarements : les sept péchés capitaux transposés dans l'ordre des choses spirituelles.

(1) *Moral.*, l. XXIV, c. 6, n° 11 ; l. X, c. 10, n° 17 ; *In Ezech.*, l. II, *Hom.* II, n° 2, 3, 13.

(2) Hom. I in Eccl.

(3) Les divers enseignements de ces sermons sur ce point ont été réunis par les disciples de Tauler dans les *Institutions*, ch. 8 et 35.

A ses débuts dans la vie intérieure, l'âme désirait les consolations sensibles un peu comme si elles étaient, non pas un moyen accessoire, mais la fin de la vie spirituelle; c'était une gourmandise semblable à celle des enfants avides de lait. Ces consolations avaient même parfois, d'une façon involontaire, sur la partie inférieure de la sensibilité, un retentissement troublant. Avec une sorte d'avarice, l'âme voulait aussi retenir tout ce qui porte à la dévotion sensible, et, quand elle en était privée, elle tombait dans la paresse spirituelle ou dans l'impatience, la colère, ou encore dans l'envie des grâces du prochain. Il y avait enfin souvent en elle des mouvements d'orgueil, lorsque, par suite de ces consolations sensibles, elle se croyait avancée sur la voie de la perfection et jugeait sévèrement les autres avec un zèle un peu amer.

Or la Nuit des sens a éteint les goûts sensibles, et a mis fin par son obscurité à l'habitude de raisonner, pendant la prière intérieure, avec le concours de l'imagination. Rien de plus heureux pour l'âme que cette purification de la sensibilité, qui semblait d'abord une perte. Privée du lait des enfants, elle va pouvoir se nourrir du pain des forts. « L'esprit étant sec et vide du suc des choses sensibles, Dieu commence à se communiquer à lui par la contemplation infuse. C'est en cela que consiste le premier et principal profit que l'âme reçoit en cette Nuit, et presque tous les autres en dérivent » (ch. XII).

La sensibilité est soumise, réformée, réduite au silence; ce qui l'empêche de se nourrir d'aucun goût ni d'aucune saveur sensible, que l'objet en soit d'en haut ou d'en bas. La force des passions désordonnées s'est épuisée dans ce vide et cette obscurité. Alors leur succède une *sobriété spirituelle* admirable, c'est le commencement de la paix. « Les aridités domptant les appétits naturels de la sensualité, une harmonie supérieure règle les sens et les

élève avec les puissances intérieures qui abandonnent leurs opérations discursives », pour atteindre au-delà de la lettre, au-delà aussi du charme sensible des premiers jours, l'esprit de la parole de Dieu, incomparablement supérieur à toute poésie humaine, si géniale soit-elle (cf. ch. XIII).

*
* *

« Parmi les effets dérivés, il y a en premier lieu *la connaissance de soi* qui vient de la vue de nos misères..... L'âme soumise aux aridités, au vide de ses puissances, par contraste avec l'abondance des satisfactions d'autrefois et par la difficulté qu'elle éprouve à réaliser des bonnes œuvres, découvre alors en soi une bassesse et une misère qu'elle ignorait au temps de sa prospérité..... Lorsqu'elle se croyait en fête, trouvant beaucoup de satisfaction, d'appui, de consolation en Dieu, elle marchait assez satisfaite et contente, car il lui paraissait qu'elle servait Dieu en quelque chose..... Une fois qu'elle se trouve réduite à l'habit de travail, à la sécheresse et à l'abandon, ses premières lumières s'obscurcissent, et *elle entre en possession réelle de cette vertu excellente et indispensable : la connaissance de soi-même* » (ch. XII). Notons bien que c'est là, selon saint Jean de la Croix, l'effet de la contemplation infuse naissante; ce qui montre assez clairement que celle-ci est dans la voie normale de la sainteté, comme cette connaissance de soi-même, notablement plus profonde que celle qui résulte du simple examen de conscience. Ici en effet on commence à connaître de façon quasi expérimentale ce qu'enseigne un saint Augustin, un saint Thomas, que nous ne saurions par notre effort rendre efficace la grâce de Dieu, mais que c'est elle qui suscite cet effort et le soutient. « L'âme comprend alors, lisons-nous en ce même chapitre XII, que de soi elle ne fait

et ne peut rien faire; par là même, elle ne s'estime plus en rien, et ne trouve en soi aucune satisfaction. Alors Dieu l'estime davantage; il est plus content de ce peu de satisfaction que l'âme éprouve et de l'affliction qu'elle sent, craignant de ne pas bien le servir, que de toutes les œuvres qu'elle faisait auparavant, de toutes ses jouissances pour grandes qu'elles fussent. Tout cela n'était pas en effet exempt d'imperfections et d'ignorance. Maintenant qu'elle est revêtue de l'habit de sécheresse, dont nous avons indiqué l'utilité, il en est résulté ce grand profit qui est la connaissance de soi. »

On voit là un effet du don de science, qui fait juger des choses, non pas comme la sagesse par la cause suprême, mais par les causes secondes prochaines, et nous montre en particulier que le désordre, le péché, ne peuvent venir de Dieu, mais des causes déficientes, de nous-mêmes, de notre défectibilité, de notre amour-propre, de notre égoïsme plus profond que nous ne pensions. D'où les larmes de la vraie contrition, qui correspondent à ce don du Saint-Esprit (1). C'est cette connaissance surnaturelle de soi qui porte un saint Benoît-Joseph Labre à commencer ainsi sa confession : « Je vous en supplie, ayez pitié de moi, mon Père, je suis un grand pécheur. » Connaissance qui montre à ceux qui ont beaucoup reçu, qui ont été comblés, la gravité relative de certaines fautes qui seraient légères pour d'autres moins éclairés. Plus on voit la grandeur du Très-Haut, plus on se rend compte de la gravité absolue et infinie du péché mortel qui essaie d'arracher à Dieu la dignité de fin dernière et qui nous détourne de Lui; plus aussi on perçoit la gravité relative de certaines fautes, en soi vénielles, mais bien dangereuses pour certaines âmes qu'elles disposent assez prochainement peut-

(1) Cf. saint Thomas, IIª IIæ, q. 9, a. 2 et 4.

être à une chute mortelle. A la lumière du don de science les yeux s'ouvrent sur notre misère, et l'on comprend que c'est dans un vase singulièrement fragile que nous portons ce trésor infiniment précieux de la grâce et de la sainte Trinité qui habite en nous.

*
* *

Une connaissance plus haute de Dieu accompagne toujours cette connaissance plus profonde de soi ; elles sont, dit sainte Catherine de Sienne, comme le point le plus élevé et le point le plus bas d'un cercle ; si l'on voit bien où est le premier, on voit par contraste où se trouve le second, et inversement. Ainsi s'explique que ces deux connaissances grandissent ensemble. *Noverim te, noverim me*, disait saint Augustin. Celui qui connaît expérimentalement sa propre impuissance pour faire le bien et y persévérer jusqu'à la mort, connaît par opposition comme expérimentalement la toute-puissante bonté de Dieu, et en quel sens profond sa grâce est dite efficace, efficace par elle-même et non par notre consentement, car « c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir », dit saint Paul (Phil., II, 13). « *Cum enim infirmor, tunc potens sum* : Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort », disait aussi le grand Apôtre (II Cor., XII, 10), après avoir entendu, au milieu de ses épreuves et de ses supplications, ce mot du Seigneur : « Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse que ma puissance se montre tout entière. » Lorsque l'âme sent profondément sa faiblesse et qu'elle crie vers Dieu, elle devient forte par son secours et « alors même que notre homme extérieur dépérit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car notre légère affliction du moment présent produit pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de

gloire, nos regards ne s'attachant pas aux choses visibles, mais aux invisibles... qui sont éternelles » (II Cor., IV, 17).

Notre faiblesse mieux connue nous révèle par contraste l'infinie grandeur du Tout-Puissant.

« De là, dit saint Jean de la Croix (*ibid.*, XII), une façon de traiter avec Dieu plus respectueuse et attentive... Au temps des consolations l'âme outrepassait un peu en hardiesse ce qu'elle pouvait se permettre, manquait d'égards et de retenue. Ce fut le cas pour Moïse, quand il s'aperçut que Dieu lui parlait... ; il se serait permis d'approcher, si Dieu ne lui avait donné l'ordre de s'arrêter et de se déchausser (Exode, III, 5). Moïse obéit aussitôt et... reconnut sa grande misère avant d'entendre la parole divine... De même, c'est quand Job fut dépouillé de tout, abandonné et même persécuté par ses amis, que le Très-Haut daigna descendre vers lui, lui découvrir les profondeurs de sa Sagesse, ce qu'il n'avait jamais fait aux jours heureux de son serviteur (Job, II, 8 : XXIX, XXX, XXXVIII). » Alors le saint éprouvé répondit au Seigneur : « Je sais que tu peux tout et que tes desseins ne rencontrent pas d'obstacles... Oui, j'ai parlé sans intelligence de merveilles qui me dépassent et que j'ignore... Mon oreille avait entendu parler de toi; mais maintenant mon œil l'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je fais pénitence sur la poussière et sur la cendre » (Job, XLII, 1).

« *Orietur in tenebris lux tua.* — Votre lumière naîtra dans les ténèbres », dit Isaïe (LVIII, 10). De fait, c'est dans cette obscurité de la nuit des sens que naît la lumière qui illumine l'âme sur sa misère, et sur l'infinie grandeur de Dieu. « L'épreuve fait comprendre Dieu parce qu'elle rend l'âme libre et pure... et Dieu alors l'instruit en sa sagesse; ce qu'il ne faisait pas au temps des douceurs et des satisfactions premières » (*Nuit obsc.*, I, ch. XII). « L'âme reporte presque continuellement sa pensée vers Lui, avec

la crainte de lui être infidèle... Elle se tient ainsi libre des imperfections dont le propre est d'émousser le souvenir des choses divines et d'empêcher la clairvoyance à leur sujet » (Ibid., ch. XIII). Telle est bien la contemplation infuse naissante, que plusieurs reçoivent sans savoir son nom.

***

Cette connaissance de Dieu, connaissance de foi vive éclairée par les dons, affermit beaucoup les vertus, surtout l'humilité, l'espérance, la charité, comme le montre saint Jean de la Croix *ibid.*, ch. XII :

« En passant, dit-il, par les sécheresses et le vide de cette nuit de l'appétit, l'âme acquiert aussi *l'humilité spirituelle*, qui est la vertu opposée au premier vice capital, l'orgueil spirituel. Elle lui vient de la connaissance de soi et supprime les imperfections inséparables de l'état de prospérité. L'âme, en effet, se voyant aride et misérable, ne pense plus, même par premier mouvement, qu'elle est plus parfaite que les autres, qu'elle les devance; ce dont elle aimait à se flatter jadis ; bien au contraire, elle s'incline devant les autres... Sa misère seule l'occupe, et elle est tellement présente à ses yeux, que celle d'autrui n'attire plus son attention... *Obmutui et humiliatus sum*, dit David, je me suis tu et j'ai été humilié... Il voit les biens de son âme tellement taris, qu'il lui est impossible d'en parler... Cette Nuit rend aussi les âmes *soumises et obéissantes* dans la voie spirituelle. Se connaissant bien, non seulement elles écoutent volontiers l'enseignement qui leur est donné, mais sont avides de n'importe quel conseil ou quel ordre utile au devoir. La présomption affective d'autrefois a disparu. » On commence à comprendre profondément le *Beati pauperes spiritu.*

Remarquons que cette humilité spirituelle, qui est le fruit de la contemplation infuse naissante, dépasse notablement celle que peuvent produire en nous l'examen de conscience et la méditation de nos grands devoirs. Sainte Thérèse parle tout à fait de même dans sa *Vie*, ch. XXXI (*Obras*, t. I, p. 257), où elle fait cette remarque : « Il faut, disent certains livres, *être indifférent au mal que l'on dit de nous, se réjouir même* plus que si l'on en disait du bien ; on doit faire peu de cas de l'honneur, être très détaché de ses proches... et quantité d'autres choses de ce genre. A mon avis, *ce sont là de purs dons de Dieu, ces biens sont surnaturels*. » Item *Chemin*, XII (*Obras*, t. III, p. 61) : « Si l'on a l'amour des honneurs et des biens temporels, on aura beau avoir pratiqué pendant des années l'oraison, ou pour mieux dire, la méditation, on n'avancera jamais beaucoup ; la parfaite oraison, au contraire, délivre de ces défauts. »

Or remarquons que ce sont toutes les âmes intérieures qui, en progressant, devraient finir par en être délivrées, non seulement celles qui sont dans la vie purement contemplative comme la carmélite, mais celles qui sont dans la vie mixte ou apostolique, et celles même de la vie active. C'est dire que pour toutes ces âmes la contemplation infuse, qui seule produit de tels fruits, est dans la voie normale de la sainteté, bien qu'elle soit accordée ou plus tôt ou plus tard, et de façon plus ou moins manifeste, selon notre vocation et le bon plaisir de Dieu.

L'humilité spirituelle, dont nous venons de parler, s'unit alors à *la confiance dans la prière* ; les supplications des psaumes ne sont plus des paroles usées par une récitation plus ou moins machinale, elles deviennent vraiment esprit et vie : « *Voce mea ad Dominum clamavi...* « *In die tribulationis meae Deum exquisivi, manibus meis* « *nocte contra eum; et non sum deceptus* : Ma voix s'élève

« vers Dieu et je crie ; ma voix s'élève vers Dieu : qu'il « m'entende ! Au jour de ma détresse, je cherche le Sei- « gneur ; mes mains sont étendues la nuit sans se lasser ; « mon âme refuse toute consolation (humaine). Je me « souviens de Dieu et je gémis... O Dieu, tes voies sont « saintes. *Deus in sancto via tua* ; *quis Deus magnus sicut « Deus noster* ; *tu es Deus qui facis mirabilia.* »

Cette prière humble et confiante obtient la patience et la longanimité, vertus bien en situation au milieu des sécheresses et du vide, où il faut apprendre à persévérer en des exercices spirituels qui n'offrent ni consolation ni attrait (Cf. *Nuit obscure*, l. I, ch. XIII).

« En même temps grandit *la charité divine*, parce que l'âme n'agit plus pour satisfaire ce que le goût demande, mais pour Dieu seul » (ibid.). « Parfois, très souvent même, quand l'âme y pense le moins, qu'elle est serrée dans ses aridités, Dieu lui communique tout d'un coup quelque suavité spirituelle, un amour très pur, des lumières intellectuelles d'une grande délicatesse ; et chacune de ces faveurs est d'un prix et d'une efficacité bien supérieurs à tout ce qu'elle a goûté auparavant. Il est vrai que l'âme au commencement n'en juge pas ainsi ; cette influence spirituelle de Dieu étant alors très subtile, elle reste cachée aux sens » (Ibid.).

Il y a là un passage manifeste de la charité affective qui se contente parfois de dire : « Seigneur ! Seigneur ! » à la charité effective, qui oriente efficacement toute notre vie vers Dieu et nous fait entrer dans son royaume. Il y a là la vraie conformité à la volonté divine, dans les peines comme dans les joies ; c'est l'amour profond de volonté qui se nourrit aussi bien du pain dur de la tribulation que du lait de la consolation.

Cet amour de Dieu, qui grandit avec celui du prochain, obtient de plus en plus ainsi la première place dans notre

âme, grâce à l'esprit de sacrifice qui détruit ce qu'il y a en nous de déréglé, et qui nous fait aimer la destruction que Dieu y opère lui-même. Cet esprit de sacrifice nous donne ainsi *la paix*, ou la tranquillité de l'ordre, parce qu'il réalise de plus en plus en nous l'ordre même de charité, en nous faisant aimer vraiment Dieu plus que nous-mêmes et par-dessus tout. Ainsi le Seigneur commence à régner profondément sur toutes nos affections, les purifie, les ennoblit, les surnaturalise, et nous fait aimer en Lui tout ce qui est véritablement aimable.

« Finalement, ajoute saint Jean de la Croix, *ibid.*, ch. XIII, parce que l'âme se purifie ici des affections et appétits sensitifs, elle acquiert la liberté d'esprit, favorable à la réception des douze fruits du Saint-Esprit. » Leur énumération nous montre ce que doit être en nous le règne de Dieu : « charité, joie, paix, longanimité, patience, bonté, bénignité, mansuétude, foi, modestie, continence, chasteté » (Gal., v, 22). La sensualité étant tarie, les appétits n'y trouvent plus leur aliment et n'attirent plus l'âme; « il ne subsiste plus en elle, au milieu du vide et de la sécheresse, qu'une vive ardeur de servir Dieu, ardeur qui lui est extrêmement agréable ».

Ainsi l'âme triomphe peu à peu de ses trois ennemis : le démon, le monde et la chair; elle peut dire, avec le psalmiste (Ps. LXXII, 22), en parlant de l'état douloureux dont elle sort :

« J'étais réduite à néant et sans intelligence, comme une brute devant toi, ô mon Dieu. Mais je serai à jamais avec toi; tu m'as saisi la main droite; par ton conseil tu me conduiras, et tu me recevras ensuite dans la gloire. Quel autre ai-je au ciel que toi? Avec toi, je ne désire rien sur la terre... Être uni à Dieu, c'est mon bonheur; en toi je mets ma confiance, afin de raconter toutes tes œuvres. »

Tels sont les principaux effets de la purification passive des sens, qui a pour but de spiritualiser en quelque sorte notre sensibilité, de la soumettre à l'esprit, comme la purification passive de l'esprit aura pour fin de le surnaturaliser tout à fait, de le soumettre foncièrement à Dieu, de le rendre pour ainsi dire déiforme, en vue de l'union divine, qui est, chez les parfaits, le prélude normal de celle de l'éternité (1).

Rome, Angelico.

Fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) C'est la même doctrine qui nous est enseignée dans le *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne, ch. III (4) : « Tu me demandes... de t'accorder la volonté de me connaître et de m'aimer, moi la Vérité souveraine. Si tu veux parvenir à la connaissance parfaite, *si tu veux me goûter, moi la Vérité éternelle,* voici la voie : *Ne sors jamais de la connaissance de toi-même* et demeure abaissée dans la vallée de l'humilité... La connaissance de toi-même t'inspirera l'humilité, en te découvrant que *par toi-même tu n'es pas,* et que l'être tu le tiens de moi qui t'aimais, toi et les autres, avant que vous ne fussiez. C'est cet amour ineffable que j'eus pour vous, qui, voulant vous créer à nouveau en grâce, me fit vous laver et régénérer dans le sang de mon Fils unique, répandu avec un si grand feu d'amour. C'est ce sang qui enseigne la Vérité à celui qui a dissipé la nuée de l'amour-propre par la connaissance de soi-même. Point d'autre moyen de la connaître. — L'âme s'embrase dans cette connaissance de soi-même d'un amour ineffable. Cet amour là tient en peine continuelle ; non pas une peine afflictive qui abat ou dessèche l'âme, mais plutôt qui la nourrit. Elle a connu ma Vérité et en même temps sa propre faute, son ingratitude ; elle en éprouve une sainte douleur... et est disposée à tout souffrir pour la gloire de mon nom. »

Contemplation et humilité

Certains directeurs et quelques écrivains spirituels parlent encore volontiers des tentations d'orgueil qui menacent les âmes contemplatives et, dans la contemplation, ils voient surtout des dangers redoutables. C'est ainsi qu'un auteur moderne, que le chanoine Saudreau cite sans le nommer (1), déclare approuver les confesseurs qui inspirent aux âmes « la crainte de ces états extraordinaires où l'on est si exposé soit à s'égarer dans les illusions, soit à se perdre par l'orgueil ». Scaramelli avait déjà formulé des assertions analogues (2). D'après lui, deux voies conduisent à la perfection : l'une, la voie commune et la seule désirable, excluant la contemplation : l'autre, voie exceptionnelle, qu'il faut non pas désirer mais redouter, car les dangers y sont nombreux et les épreuves terribles, c'est la voie contemplative et mystique (3).

Les raisons invoquées pour détourner les âmes de la contemplation ressemblent à celles qu'on a tâché, depuis longtemps, de faire prévaloir contre les vœux de religion. — Faire des vœux? Quelle imprudence! Ne s'expose-t-on pas à les violer et, par cela même, à offenser Dieu plus gravement? — La réponse faite par saint Thomas à cette objection contre la convenance des vœux s'applique par-

(1) A. Saudreau, *L'état mystique*, 2e éd., 1921, p. 56, note 1.
(2) Cf. A. Saudreau, *La vie d'union à Dieu*, Paris, 1900, p. 558.
(3) Scaramelli, *Direttorio Mistico*, Tratt. I, cap. 1, n° 10, Bassano, 1840, p. 4.

faitement à l'objection analogue formulée contre le désir de la contemplation : « Si le péril, dit saint Thomas, dérive du fait lui-même, alors il ne convient pas d'agir ainsi, par exemple de passer sur un pont qui menace ruine ; que si le péril provient, non de la chose même, mais du mauvais usage que nous pouvons en faire accidentellement, la chose n'en reste pas moins convenable en soi : ainsi convient-il d'aller à cheval, bien qu'il y ait parfois danger d'en tomber : autrement il faudrait s'abstenir de toutes les choses bonnes qui peuvent accidentellement devenir dangereuses (1). »

Le danger, quand danger il y a, vient, non pas de la contemplation elle-même, mais uniquement des dispositions défectueuses du contemplatif. « Le danger, dit sainte Térèse, c'est le manque d'humilité et des autres vertus : mais, le chemin de l'oraison un chemin dangereux ? Jamais ! A Dieu ne plaise ! C'est le démon, sans doute, qui a inventé toutes ces frayeurs, et c'est lui qui a été assez rusé pour faire tomber quelques personnes qui, en apparence, étaient âmes d'oraison (2). » Le P. Lallemant énonce la même pensée : « La contemplation est la vraie sagesse : *ceux qui la dissuadent font une grande faute.* Elle n'est point du tout dangereuse quand on y apporte les dispositions requises... Dans la contemplation il n'y a nul danger (3). »

Certes, les âmes contemplatives ne sont pas impeccables et, à quelque degré d'oraison qu'elles soient parvenues, elles ne sont point pour cela incapables de retourner en arrière (4). Mais tout recul doit leur être imputé à elles-

(1) S. Thomas, II^{a} II^{æ}, qu. 88, art. 3, ad 2^{um}.

(2) Sainte Térèse, *Chemin de la perfection*, ch. 21 (Traduction des Carmélites de Paris).

(3) P. Lallemant, *La doctrine spirituelle*, 7^{e} Princ., ch. 4, art. 3, Paris, 1892, p. 427.

(4) Sauf, cependant, si elles sont parvenues au degré suprême :

mêmes et non pas aux grâces éminentes qu'elles reçoivent. Les saints affirment nettement que la contemplation apporte avec elle l'humilité et « nous laisse toujours plus éclairés sur le peu que nous sommes (1) ». Et cette humilité n'est point celle qui s'acquiert par le travail de l'intelligence, « mais celle qui, procédant d'un rayon de la vérité, saisit en un moment ce à quoi les efforts de l'imagination ne pourraient atteindre en beaucoup de temps : notre rien et le tout de Dieu (2). » Dès le début de la vie mystique, dans l'oraison de quiétude, « Notre-Seigneur lui-même, dit sainte Térèse, met en nous l'humilité, et bien autrement que nos petites réflexions ne sauraient le faire. Quelle comparaison, en effet, entre nos réflexions et cette humilité vraie, accompagnée de lumière, que Dieu lui-même enseigne à l'âme et qui la fait rentrer dans son néant? Rien de plus pénétrant que cette lumière par laquelle Dieu nous découvre que, de notre propre fonds, nous n'avons aucun bien, et plus les faveurs sont grandes, plus grande est la lumière (3). » L'humilité progresse donc à mesure que se resserre l'union de l'âme avec Dieu.

Saint Alphonse Rodriguez a exposé cette doctrine en une page qu'il faut citer tout entière malgré sa longueur : « Oh! le divin exercice que celui de traiter avec Dieu : l'âme en reçoit de si grands biens que personne ne saurait les décrire. Saint François et saint Augustin le pratiquaient. Dans son oraison saint Augustin disait à Dieu : « Que je vous connaisse, que je me connaisse! » et saint François : « Qui êtes-vous et qui suis-je? » Ce qui voulait

l'union transformante ou mariage spirituel. En effet, saint Jean de la Croix déclare : « A mon avis, jamais l'âme ne parvient à cet état sans y être confirmée en grâce » (*Cantique spirituel*, Strophe 22).

(1) Sainte Térèse, *Chemin*, ch. 39.

(2) Sainte Térèse, *Vie*, ch. 15.

(3) Sainte Térèse, *Chemin*, ch. 32.

dire : « Donnez-moi, Seigneur mon Dieu, de connaître qui vous êtes et qui je suis. » C'est par cette voie qu'ils parvinrent à une si grande sainteté et à une si profonde humilité. Ces prières montrent encore que la charité et l'humilité demeurent toujours unies et s'entr'aident comme deux bonnes sœurs : car saint François et saint Augustin unissaient ces deux vertus dans leurs demandes. La connaissance de Dieu, en effet, engendre l'amour divin, et la connaissance de soi-même porte l'âme à s'humilier et à se haïr. Qui pourrait dire ce que Dieu leur dévoilait concernant cette double connaissance ? La lumière dont Dieu inondait leur âme leur faisait découvrir les moindres fautes, imperfections, négligences et oublis, leurs péchés publics et secrets, ceux qu'ils avaient pu jusque-là ignorer : et par là, ils acquéraient un tel degré d'humilité que, si Dieu eût opéré par leur moyen tous les miracles et toutes les merveilles opérés par l'ensemble des saints, ils ne se seraient pas élevés dans leur cœur plus que le néant. Ils voyaient, en effet, clairement que Dieu est Celui qui est et que l'homme est celui qui n'est pas.

« C'est par le moyen de l'oraison que Dieu communique cette claire connaissance à l'âme. La plus haute lumière lui vient alors sans le secours de l'entendement, par une claire vue. Comme l'âme s'abaisse alors et s'humilie profondément, Dieu l'élève à une grande connaissance de lui-même : *humilibus dat gratiam* (*Jac.*, IV, 6) : et il la fait parvenir à une grande sainteté. *Plus le Seigneur l'élève, plus elle s'abaisse* : Dieu et l'âme rivalisent, semble-t-il, l'âme pour s'abaisser, Dieu pour l'élever. De la sorte, *l'âme croît dans l'amour de Dieu et dans l'humilité, et elle suit une voie sûre* (1). »

(1) S. Alphonse Rodriguez, *De l'union et de la transformation de l'âme en Jésus-Christ*, ch. 19 (Soc. de St-Augustin, 1893), p. 197 ss.

On pourrait citer bien d'autres textes analogues : mais on ne pourrait pas, croyons-nous, trouver dans les écrits des saints un seul passage où il soit fait allusion aux dangers de la contemplation et où il soit conseillé de la craindre.

De fait, affirmer qu'il y a pour l'âme un péril certain dans les dons éminents que Dieu accorde à ceux qui répondent généreusement à ses prévenances, n'est-ce pas douter de la Sagesse divine et accuser implicitement d'imprudence l'Amour incréé ? Eh quoi ! Plus nos rapports avec Dieu deviennent intimes, plus Dieu s'approche de nous, plus il nous comble de ses grâces, et plus nous serions exposés à l'offenser ? Quel étrange paradoxe ! Certes, il y a une immense disproportion entre les grâces éminentes de la vie mystique et les étroitesses de nos pauvres cœurs (1). Mais Dieu connaît notre nature : Il sait, bien mieux que nous, de quelles défaillances nous sommes capables. Il n'ignore point que nos âmes débiles ne supporteraient pas l'éblouissement de certaines clartés intérieures sans être ébranlées par les assauts de l'orgueil. Et c'est pourquoi sa prévoyante Sagesse dispose l'âme à recevoir les communications divines en lui montrant d'abord, dans un rayon de lumière infuse, inexorable et pénétrante, sa propre misère et son néant. Ce n'est qu'après, lorsque l'âme a le vif sentiment de son impuissance et de son indignité, que Dieu se manifeste à elle et lui découvre les secrets ineffables de sa Perfection souveraine. « Nous réservant des grâces du plus haut prix, dit sainte

(1) Aussi Dieu commence-t-il par dilater les âmes. Dans l'oraison de quiétude, dit sainte Térèse, « il se produit d'une manière très manifeste en l'âme une *dilatation* ou un *élargissement*... Dieu, sans parler de beaucoup d'autres merveilles qu'il opère alors dans l'âme, la dispose et *la rend apte à contenir tout ce qu'il veut y mettre* » (*Château*, 4e Demeure, ch. 3). — « Peu à peu il va *l'élargissant à la mesure des dons* qu'il se propose de placer en elle » (*Chemin*, ch. 28).

Térèse, Il se plaît à nous faire voir auparavant, *par expérience* (1), toute notre misère, de peur qu'il ne nous arrive comme à Lucifer, de tomber d'un faîte si sublime (2). » Dieu prépare l'âme : avant de l'élever très haut, il l'immunise contre le vertige.

Le témoignage des Saints est éloquent et clair. Ils ont tous parlé d'après leurs expériences personnelles. De ce témoignage et de ces expériences il résulte que la contemplation, même la plus élevée, loin d'exposer les âmes au danger de l'orgueil, les conduit à l'humilité et à l'humilité parfaite (3).

André Cabassut, O. S. B.

(1) « C'est peu, dit le P. Lallemant, de savoir que, de nous-mêmes, nous ne sommes rien ni ne pouvons rien : les plus vicieux croient et savent assez cela. Dieu veut que nous ayons une connaissance de nous-mêmes *expérimentale et sensible*, et pour cela, il nous fait *vivement sentir nos misères* » (*op. cit.*, 4e Princ., ch. 4, art. 3, p. 235).

(2) Sainte Térèse, *Vie*, ch. 11.

(3) Le P. Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, écrivait en 1599, dans une *Lettre sur l'oraison* : « Il ne faut pas mépriser la contemplation, ni l'interdire aux membres de notre Compagnie. Car il est reconnu et prouvé, par le sentiment de plusieurs Pères, que la vraie et parfaite contemplation *a plus de force et d'efficacité* que toutes les autres méthodes d'oraison, *pour dompter et abattre l'orgueil des hommes*, pour exciter puissamment les lâches à exécuter les ordres de leurs supérieurs et à s'employer avec ardeur au salut des âmes. » (Cité par le P. Poulain, *Des grâces d'oraison*, ch, 12, n° 15.)

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Saint PIERRE CANISIUS

Saint Canisius est né à Nimègue, en Hollande, le 8 mai 1521, d'une des familles les plus riches et les plus considérées.

Tous les historiens ont remarqué — et je me persuade que tous les panégyristes remarqueront cette coïncidence — qu'en cette année 1521, Luther brisait définitivement avec Rome et s'enfonçait dans la révolte déclarée ; et qu'en Espagne, Ignace de Loyola, le futur fondateur de la Compagnie de Jésus, était blessé au siège de Pampelune et disait adieu au monde.

Le milieu social était des plus troublés. On a fort bien dit que la crise religieuse du XVI[e] siècle n'était pas simplement religieuse ; elle était essentiellement révolutionnaire (Guizot). La violence des actions y égale le trouble qui règne dans les idées. C'est un mélange de désordres incroyables et de splendeurs inouïes. La négation n'y connaît pas de bornes, la force n'y connaît pas de limites, la sainteté et le vice dépassent tout ce qui s'était vu depuis dix siècles. On peut dire que la vie de Canisius se déroule dans une histoire sanglante. A l'époque du schisme d'Angleterre, il atteignait sa quatorzième année. Il put entendre parler du martyre effroyable des Chartreux de Londres, du Cardinal Fisher, de Thomas More

et de combien d'autres. Pendant la période de son apostolat en Allemagne, ce sont, en France et dans les Pays-Bas, les horribles massacres accumulés par les Gueux, les Huguenots, les Puritains.

L'Allemagne, il est vrai, ne connut point les massacres en masse; mais ce sont les outrages et les blasphèmes contre Notre-Seigneur et la sainte Vierge, contre le Pape, le clergé, les religieuses, et qui laissent en arrière les pires orgies des Turcs. Ce sont des profanations ignobles, des excès qui dépassent les pires frénésies de la Révolution, le martyre de l'évêque de Posen, le martyre des quinze moines de Gorcum, celui de Guillaume de Gaude, quand notre Saint atteint sa cinquantième année. Canisius, qui, en France, en Angleterre, dans les Flandres, eût été un martyr, ne le fut pas en Allemagne, parce que, sans doute, l'autorité crépusculaire de Charles-Quint suffisait encore à endiguer les passions extrêmes.

Le père de notre saint avait été le précepteur des enfants du duc Henri II, de Lorraine. Dans sa ville, il fut neuf fois Burgmester, ce qui suppose une notoriété considérable et des relations distinguées. On peut croire que l'enfant, durant ses quinze premières années, reçut dans ce milieu familial des impressions profondes, et qu'il apprit tout naturellement, dans la maison paternelle, la façon de parler aux grands et de traiter avec eux les questions importantes.

Il perdit sa mère très jeune, avant d'avoir pu l'apprécier selon sa valeur. On sait qu'elle était femme très pieuse, vraie servante de Dieu, comme il dira lui-même.

On le mit à l'école de bonne heure. Il a parlé de cette période, dans ses *Confessions*, qui sont une autobiographie semblable aux *Confessions* de saint Augustin. D'après ses propres confidences, il n'a pas ignoré comment le péché se commet; il en a eu le spectacle sous les yeux;

il a senti les complicités du mal qui sont en nous, les penchants, la pesanteur, les curiosités, les attraits, les séductions. Mais il a toujours conservé très vifs l'horreur du mal et le goût de la piété. Nous savons par lui-même que, s'il eut à se reprocher les défauts ordinaires aux enfants, du moins sa pureté ne fut pas atteinte. Une grâce spéciale, à laquelle il rend hommage et qu'il avait ardemment demandée dans ses prières, le préserva du déshonneur de l'âme. Il a pu écrire plus tard : « Je proclame, Seigneur, que vous m'avez fait une faveur pour laquelle je vous rends de singulières actions de grâces, c'est que vous avez préservé mes sens de tout commerce impur et que vous n'avez jamais permis que je me déshonore par la luxure. » En somme, il était espiègle comme tous les enfants, mais il traitait sérieusement les choses saintes, se plaisait au service des autels, à jouer au prêtre, à reproduire les rites de la messe. Il avait des retours sérieux sur lui-même, des accès profonds de vive ferveur.

Voici, du reste, un document précieux qui révèle son fond d'âme : « J'étais encore un enfant et je n'avais pas encore fait l'expérience des grands combats de la chair, que souvent je faisais usage du cilice, sans que personne ne me le commandât ni ne m'y invitât. » A noter encore son penchant pour le Jésus du tabernacle. Jésus Eucharistie l'attirait, et l'enfant lui parlait.

Aussi, malgré le mauvais maître de son enfance, dont il eut à subir les moqueries pour sa réserve ; malgré les mauvais camarades ouvertement dissolus, il sut se préserver ; ce qui suppose de la piété, mais aussi du caractère. A quinze ans, Canisius était intact.

C'est alors qu'il fut envoyé à Cologne pour achever ses études. Cologne était une ville où la foi et la piété catholiques demeuraient en honneur. Mais il y avait toujours les périls ordinaires dans ces milieux de jeunesse univer-

sitaire. Là, Canisius est l'objet d'une vigilance spéciale de la Providence, comme il arrive souvent pour les hommes dont Dieu veut se faire un instrument de choix. Il eut donc la bonne fortune de rencontrer, comme directeur de conscience, un prêtre d'une sainteté peu commune. C'était un homme très avancé dans les voies mystiques. Van Esche ou Eschius était son nom. Il est connu par un ouvrage qui a été réédité de nos jours et qui a pour titre : « Les Exercices d'Or pour parvenir à la parfaite uniformité et à l'union constante avec Dieu. » C'est un petit traité très complet de mystique, en quatorze exercices, sur la voie purgative, illuminative, unitive, sur la dévotion à Jésus crucifié et aux cinq plaies, qui était la grande dévotion des XV^e^ et XVI^e^ siècles ; et, chose remarquable, sur la dévotion au Cœur de Jésus, non pas seulement au cœur transverbéré, mais au cœur océan de bonté et abîme d'amour.

Cette rencontre de Van Esche et de Canisius est un événement considérable dans la vie du Saint. Van Esche, le Père Lefèvre et saint Ignace, comme nous allons le voir, sont les trois hommes qui ont marqué l'empreinte la plus profonde sur le Saint, dans cette période de sa vie qui est la préparation. Canisius, dans les *Confessions*, décrit le soin attentif avec lequel le pieux directeur l'instruisait des règles de la vie spirituelle, le surveillait, l'encourageait, le guidait en toutes circonstances. « Il m'ins-
« truisait autant par ses exemples que par ses paroles. Il
« m'apprenait à fuir et à détester, beaucoup plus que les
« barbarismes et les solécismes, tout écart de la loi
« morale. Il me répétait sans cesse : « Une seule chose
« importante : le service de Dieu. Tout le reste est illu-
« sion. Pourvu que tu connaisses Jésus-Christ, il suffit,
« même si tu ne savais rien autre chose. »

Chaque soir le jeune étudiant venait rendre compte de

sa journée au saint prêtre. Il lui disait ses petites fautes, ses folles pensées, ses tentations et ses chutes; il lui demandait une pénitence pour les péchés commis et de sages conseils pour les éviter à l'avenir. Van Esche écoutait le tout avec patience. Il priait pour son élève, il pleurait sur ses égarements, il le bénissait, le reprenait, le pressait de ses avis et de ses recommandations. Il lui écrivait quand il ne pouvait le voir et ne négligeait rien pour éveiller en lui le sens chrétien du devoir, de la règle et de l'amour ardent pour Jésus-Christ.

Tous les jours il faisait lire à son élève un chapitre de l'Évangile, et l'adolescent devait faire choix d'un verset, qu'il lui était recommandé de se rappeler de temps en temps dans la journée.

Quand on lit tout cela dans les *Confessions* du Saint et qu'on parcourt le traité mystique de Van Esche, quand on sait la haute vertu de ce saint prêtre, on a l'impression qu'il couve son élève, qu'il a comme l'intuition de sa destinée et qu'il le prépare à la sainteté. Manifestement Van Esche a formé Canisius à la vie intérieure et à la vie mystique. Il l'a comme pétri dans ce sens. Son petit traité est écrit en style direct, très vivant, très chaud, surtout pour ce qui concerne la Passion de Notre-Seigneur et la vie unitive.

On n'a pas de peine à réaliser les rapports qui s'établirent entre le maître et l'élève. Que l'on songe que, pendant plus de trois ans, ils se rencontraient tous les soirs, que c'étaient des séances de directions spirituelles entre un maître de la contemplation et ce jeune homme si pur, si pieux, si docile. C'est l'argile précieuse qui se prépare, qui se perfectionnera tout à l'heure entre les mains du Père Lefèvre, que saint Ignace n'aura plus qu'à modeler en un vase d'élection. Van Esch n'était pas le seul de cette trempe à Cologne. Il y en avait d'autres, avec qui,

du reste, il était en étroites relations. Ces hommes de haute vertu, ces forts se recherchaient et se fréquentaient. Ils priaient, étudiaient, agissaient. Il y avait là le Prieur des Dominicains Jean Pessel, le Provincial Eberhard Billick, l'évêque auxiliaire Jean Nopel, le théologien Jean Gropper qui devint cardinal. C'était, pour Canisius, le milieu le plus favorable à sa future mission.

Canisius, ainsi mis en rapport avec ces personnages, avait en même temps sous les yeux le spectacle de leurs vertus. C'est ainsi qu'il prenait goût à la pauvreté, à la simplicité. Il aimait à donner aux malheureux les livres qui ne lui servaient plus. Il se sentait attiré à la vie de recueillement et de contemplation.

Tout le monde sait bien que la bonne terre et la bonne culture n'expliquent point, toutes seules, le 30 o/o ou le 60 o/o ou le 100 o/o. Tout le monde sait bien qu'il y a aussi la loi du grain de froment, et les dépouillements qu'il doit subir, qu'il doit opérer : *nisi granum frumenti*..... C'est tout cela que la jeunesse ne doit pas oublier. Canisius, avec ses quinze ans, avec ses qualités d'esprit, d'âme, de cœur, Canisius placé dans des conditions favorables, doit libérer, par ses efforts, le germe de vie qui est en lui. Il faut qu'il évite les gaspillages de sève, qu'il capte ses énergies, qu'il les dirige, qu'il les conquière. Et pour cela, il lui faut de l'énergie, de la force, de la puissance de volonté. Il a compris, et n'a pas renvoyé à plus tard la mise en œuvre des leçons de son maître et du père de son âme.

Entre temps il s'était lié d'amitié avec un jeune homme de son âge, Laurent Surius, que ses chaudes exhortations avaient arraché aux préjugés luthériens, qui bientôt entrera chez les Chartreux et s'y fera un nom comme mystique et comme historien. Le Père Lacordaire disait : Dieu, des livres et un ami ! Canisius a eu cette joie dès sa jeunesse.

Et cela n'est point une poussée d'imagination ou de goût sentimental ; car voici un autre trait qui révèle son énergie, sa maîtrise de soi et sa sincérité. C'est lui-même qui raconte dans ses *Confessions* qu'un jour de carnaval il était assis à un banquet joyeux avec ses camarades. La camaraderie des écoles et des étudiants a de ces exigences. Tout à coup il lui vient à la pensée que l'intempérance grossière d'un grand nombre des insensés qui l'entouraient était une grave offense envers Dieu. A cette époque, en Allemagne, de l'aveu même de Luther, l'ivrognerie était un penchant violent et universel. Canisius fut si pénétré d'un sentiment de dégoût et de pitié, qu'il décida de s'abstenir pendant tout le repas de prendre une goutte de vin. Pour quiconque réalisera cet incident dans toutes ses circonstances, il y a là quelque chose d'héroïque. Et peut-être si ce trait vous semble peu de chose, c'est parce que vous mettez le jeune homme très haut déjà dans votre estime, par tout ce que nous avons dit. Il y a là cependant quelque chose de grand, si nous songeons à la puissance irrésistible de l'entraînement des groupes, à l'enchantement du plaisir chez les jeunes, à leur insouciance, aux surenchères de gloriole dans le mal et le désordre, dont a parlé saint Augustin dans ses *Confessions*, lui aussi. Résister au courant, se mettre à part, s'exposer aux quolibets, s'arracher au vertige, se retenir sur une pente, c'est quelque chose, c'est grand, c'est héroïque... C'est la première tentation. *Si quis vult venire post me...*

Mais ce n'est là qu'un premier pas. Voici maintenant le flot des ambitions qui va l'assaillir. Il a dix-huit ans. Il vient d'achever ses études à Cologne par le grade de maître ès arts. Son père, qui faisait sur lui de grands projets d'avenir, l'oriente vers le droit canonique, et l'envoie à Louvain. C'était la perspective d'une carrière d'honneurs

et de succès. Déjà même il avait fait choix, pour son fils, d'une fiancée appartenant à l'une des meilleures familles de sa connaissance. *C'est la deuxième tentation.* Pour un jeune homme de dix-neuf ans tout chargé de lauriers, c'était une circonstance grave, car il s'agissait pour lui de fixer sa destinée, par un choix décisif, sur lequel semblaient peser les influences les plus séduisantes.

Il rentrait à Cologne. Son ami intime, Laurent Surius, venait de frapper à la porte des Chartreux. Sa prise d'habit avait été fixée pour le 23 février 1540. Canisius, bien sûr, y assistait. Peut-être avait-il hâté son retour à Cologne pour cette circonstance. Il faut croire que cet événement fit sur lui une impression profonde, car deux jours après, par une décision qui répondait à la virile maturité de son caractère, il faisait vœu de virginité, renversant ainsi les projets de son père et se consacrant au service exclusif de l'Idéal divin. Et s'il fait vœu de virginité, ce n'est point tant par horreur du mal, ni pour s'en préserver en s'affermissant, mais par engagement définitif de servir Dieu dans une voie qu'il cherche. C'est un nouveau dépouillement, c'est une conquête de soi-même; c'est une libération. *Nisi granum frumenti.....*

Et tout cela est un dénouement qui lui appartient, c'est un fruit de sa docilité, de sa fidélité aux influences heureuses, du choix de ses amitiés; car on n'est point lié d'intimité profonde et vertueuse sans se faire des confidences. On voit que Van Esche n'avait pas perdu son temps et que son jeune élève entrait d'un plein élan dans les voies qu'il lui avait montrées.

Laurent Surius est le même qui a écrit plus tard une courte préface à l'ouvrage mystique de Van Esche, qu'il appelle un homme de renommée célèbre, et déclare que son ouvrage conduit les âmes de bonne volonté à l'amitié intime et durable avec Dieu et au sommet de la perfec-

tion. Peut-être en écrivant ces lignes Surius pensait-il à l'ami de sa jeunesse qui l'avait arraché aux périls de l'hérésie et conduit au seuil du cloître.

Cependant Canisius, malgré ses goûts de vie intérieure, ne pousse pas l'amitié jusqu'à suivre Surius dans sa retraite. Il demeurait hésitant, et sans lumière décisive pour lui-même. Cet état devint pour lui l'occasion d'*une troisième tentation* et d'un nouvel assaut. Son père, le voyant s'orienter vers l'état ecclésiastique, ne renonça point à ses projets de gloire et de bien-être pour son fils. Par ses démarches et son influence, il lui obtint une prébende avantageuse dans Cologne. Ainsi muni d'un riche bénéfice, Canisius pourrait s'adonner à ses chères études et se faire une vie de jouissances élevées et délicates. La tentation était plus périlleuse encore que toutes les autres, car il pouvait se persuader qu'il avait, par son vœu, suffisamment répondu aux appels de la grâce.

Mais tout cela n'était pas son rêve. Les leçons de Van Esche l'avaient porté plus haut, dans des lumières plus pures et des élans plus ardents d'amour du Christ. Le regard de Jésus, le regard d'amour, le regard de complaisance était sur lui. Il se sentait aimé, il entendait la parole : *Si tu veux être parfait, une chose te manque : Va, vends tout ce que tu possèdes, et donne-le aux pauvres.* Et cela lui causait une émotion joyeuse, un ébranlement profond.

Et puis il se sentait marqué. Il raconte lui-même que tout jeune encore, avant ses quatorze ans, étant allé saluer des amis près de Nimègue, il avait rencontré une pieuse veuve, que Dieu avait douée du don de prophétie en récompense de ses rares vertus. Elle avait révélé au jeune Canisius une partie de son avenir et notamment ceci, qu'il apparaîtrait bientôt un Ordre nouveau de religieux prêtres, par lequel Dieu enverrait ses fidèles ouvriers dans

sa vigne, et que lui-même entrerait dans cet Ordre. Or, l'Ordre des Jésuites était à peine né. Quand les premiers compagnons d'Ignace de Loyola firent leur profession à Montmartre, Canisius avait à peine quinze ans. Lefèvre ne vint en Allemagne qu'en 1540 et Canisius ne le rencontra qu'en 1543, c'est-à-dire à l'âge de 22 ans.

Après son vœu de virginité, Canisius demeurait donc en suspens sur l'emploi de sa vie et le choix d'une carrière précise. C'était l'objet de préoccupations très vives. Il dit dans son testament : « C'est une grâce que Dieu m'a « faite dès mon enfance que de porter toujours en moi ce « grave souci et d'y penser sérieusement en moi-même, et « d'implorer avec une particulière confiance les lumières « de Dieu sur ce point capital. »

Mais alors il est indécis. Et s'il cherche, s'il hésite, ce n'est pas devant une nouvelle séparation à réaliser. Non. Tout est clair pour ce qui est des abandons, des sacrifices, des immolations. Tout est clair pour la décision irrévocable de suivre, comme saint Pierre, dans l'apostolat. Mais où frapper? Saint Dominique, saint François, saint Norbert et tant d'autres, ont créé des formes de vie, des manières de suivre. Tant de portes sont devant lui! Et cependant il demeure immobile. Et ce n'est point la paralysie de la volonté qui l'empêche de descendre dans la piscine, ce n'est point le souci d'ensevelir ses morts... Quoi alors?... C'est sans doute quelque chose comme ce qui se passait dans l'âme de saint Paul : *Quid me vis facere?*... Que veux-tu que moi je fasse? Quelle est ta volonté sur moi? Car il y a des volontés générales de Dieu qui sont dans les programmes évangéliques pour des catégories. Il y en a de particulières pour les individus. Surius a vu pour lui-même. Mais moi, *quid me vis facere?* C'est cela seulement que je ne vois pas. C'est cela seulement que je veux savoir.

Ah! nous avons tous connu ces heures-là, l'angoisse de ces moments, pour les meilleures générosités, cette soif qui attend, cet appel de lumière : *Domine, ut videam.....* c'est cela l'angoisse de Canisius.

Mais voilà que, dans le courant de cette même année 1540, Pierre Lefèvre, premier compagnon de saint Ignace, pénétrait en Allemagne; et que, l'année suivante, il venait à Mayence. C'est de Mayence que deux jeunes Jésuites arrivent à Cologne. A partir de ce moment tout s'enchaîne. Les deux Pères logent au Collège où se trouve Canisius. Il les voit, les entend parler du saint Père Lefèvre. Il décide d'aller le trouver à Mayence, pour savoir enfin par lui cette volonté divine, qu'il cherche anxieusement, et la réponse au *Quid me vis facere* qui presse son cœur. C'est en 1543. Lefèvre voit le jeune homme, l'entend, l'aime. Il le met au régime des Exercices spirituels. Au témoignage de saint Ignace, nul ne savait aussi parfaitement donner les Exercices. Profond connaisseur d'hommes, Lefèvre devina la qualité d'âme de son visiteur; il le reçut avec cette irrésistible bonté qui lui gagnait tous les cœurs.

On sait que les Exercices durent quatre semaines. Le résultat fut décisif. « Un vent favorable m'a amené à « Mayence, écrivait Canisius. L'homme que je cherchais, « si toutefois c'est un homme et non un ange de Dieu, je « l'ai trouvé pour mon plus grand bien. Je n'ai jamais « entendu un théologien plus docte, un homme d'une « vertu aussi éclatante et aussi distinguée... Beaucoup de « prêtres et d'ecclésiastiques de tout ordre renoncent au « désordre ou au monde, tout cela grâce à lui. Quant à « moi je ne puis dire à quel point les Exercices spirituels « ont changé mon esprit et mes sentiments, éclairé mon « âme de nouveaux rayons de grâces célestes, donné à ma

« volonté une vigueur nouvelle. L'abondance des dons « divins se répercute jusque dans mon corps et je me « sens tout fortifié et comme transformé en un autre « homme. »

Et tout cela sans doute n'a rien de surprenant. Si nous voulons bien nous rappeler, en ce moment, tout ce que nous savons par l'histoire, notre expérience, le témoignage des Papes, des saints et des convertis, de la valeur des Exercices; et si nous nous rappelons en même temps ce que nous venons d'esquisser des ascensions, des victoires, des renoncements de notre saint; et si nous réalisons ce moment critique de tension d'âme, à l'heure de la rencontre du saint Père Lefèvre, ce qui est arrivé devait être, et aboutir à tout embraser. Et voilà pourquoi sa lettre est un cantique, un *Magnificat*.

Et aussitôt, avec cette décision et cet esprit pratique que nous lui connaissons, il s'engage par vœu à entrer sans retard dans la Compagnie. Il faut retenir les dates. La retraite de Mayence est d'avril 1543.

Et voici le vœu qu'il formule : « Au nom du Seigneur, l'an 1543, au jour de l'apparition de saint Michel, le 8 mai, jour anniversaire de ma naissance, entrant dans la vingt-troisième année de ma vie, moi Pierre Canisius de Nimègue, je fais le vœu simple au Dieu tout-puissant, à la B. V. Marie, à saint Michel et à tous les saints, de me placer désormais sous l'obéissance de la Compagnie dite de Jésus-Christ. »

Il est le premier novice allemand qui soit entré dans la Compagnie. Un auteur protestant n'hésite pas à considérer cet événement comme très important pour toute l'Allemagne et son avenir religieux.

*
* *

Nous entrons après cela dans une courte période de trois ou quatre ans, très intéressante au point de vue de la valeur intellectuelle et personnelle du Saint. Le Père Lefèvre l'avait donc renvoyé à Cologne avec un novice espagnol, pour les expériments du noviciat. En même temps, Canisius devait continuer ses études de théologie, et dès qu'il aurait reçu le diaconat, s'adonner à la prédication, à l'instruction religieuse des enfants, aux soins des malades dans les hôpitaux.

Or, il y a ceci de véritablement extraordinaire. A vingt-trois ans, le 8 mai 1543, il entre au noviciat. Un mois après, il signe la préface de sa traduction de Tauler, le 3 juin 1543 qui marque la date de l'achèvement de l'ouvrage. Dans cette préface il dit que sa recherche des manuscrits n'a été achevée qu'en 1542. C'est donc dans l'espace de quinze mois, tout au plus, qu'il exécute ce travail considérable, qui porte sur un immense in-folio de huit cents pages et qui a exigé la collation des éditions vulgaires avec les anciens manuscrits. Nous ne surfaisons rien. C'est lui-même qui déclare ses buts dans cette édition : *un but critique*, qui est de donner le vrai texte de Tauler; *un but liturgique*, qui est de constituer un sermonnaire taulérien complet, de façon qu'il pût être adapté aux dimanches de l'année; un *but d'édification et d'utilité spirituelle*, pour le bien des âmes; *enfin et surtout un but apologétique*, pour arracher à Luther une autorité sur laquelle il s'appuyait en la déformant par des falsifications monstrueuses. Tauler jouisssait alors d'une très grande autorité, comme on peut en juger par les éditions multipliées et plus tard par les réactions dont il fut l'objet.

Luther voulait s'en faire un appui. Canisius entreprend de ruiner ce fondement, en démasquant le mensonge.

Il résume donc en quelques lignes la doctrine de Tauler, et il déclare que cette sagesse divine, Tauler l'exprime en termes si clairs, en comparaisons si parlantes, que tout brave homme peut en comprendre quelque chose. Il explique les causes d'inintelligence : *l'esprit charnel, les éditions défectueuses, les notes recueillies par des auditeurs* et insérées dans la collection. Enfin une autre source, à savoir *qu'on ne sait pas lire un livre*. C'est ici que Luther, sans être nommé, est clairement visé. « On est charnel, « on détache une phrase du contexte pour en faire une « formule absolue. Si on lit Tauler, — c'est toujours « Canisius qui parle, — on remarquera bien que ce doc- « teur ne rejette aucune bonne œuvre; car il dit positi- « vement le contraire, tant que nous sommes sur cette « terre; il blâme les hypocrites qui se confinent dans les « œuvres extérieures en négligeant leur intérieur. — « Autre thèse de Tauler qu'on a mal interprétée, dont on « a tiré de fausses conclusions : Si Tauler déclare que « nous devons conserver notre cœur libre de toute attache « aux créatures, fussent-elles mortes ou vivantes, on en « conclut que nous ne devons ni aimer, ni prier la sainte « Vierge ni les saints. »

Ainsi c'est bien Luther qui est visé dans ces deux principales erreurs. Luther avait donc voulu faire de Tauler le précurseur de la Réforme, et se servir de son autorité et de son crédit. C'est ce fondement que Canisius entreprend de lui arracher en publiant une édition critique. A-t-il réussi? C'est une autre question. La science historique de son temps n'avait ni les ressources ni les méthodes d'aujourd'hui. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait inséré, parmi les sermons de Tauler, des pages de ser-

mons d'Eckart, avec les erreurs qu'elles contiennent. Mais ce qui intéresse ici pour la valeur personnelle du Saint, c'est de voir les buts qu'il poursuivait; et comment à vingt-trois ans, en une année tout court, il a pu réaliser ce travail.

On peut penser que la fréquentation de Van Esche l'avait aidé à pénétrer Tauler. On peut aussi, sans le diminuer, penser que la fréquentation des hommes éminents, dont nous avons parlé, a pu lui suggérer l'idée de son entreprise. Peu importe. Son mérite demeure et nous arrache une admiration mêlée de stupeur : car nous n'avons pas oublié que c'est en cette même année que le mois d'avril a été occupé par sa retraite avec le Père Lefèvre, que c'est le 8 mai qu'il fait profession et que le 3 juin son ouvrage est terminé. L'achevé d'imprimer est daté du 4 juin 1543. Disons, en passant, que c'est sur cette édition de Canisius, que son ami Surius a composé sa traduction latine; et que c'est par cette édition de Surius, que Tauler et la mystique ont pénétré en Espagne, et formé sainte Térèse. Il n'y a jusqu'ici que quatre exemplaires connus de cette édition de Canisius. Un de ces exemplaires est en la possession du couvent des Dominicains du Saulchoir, à Kain en Belgique.

C'est donc, en un an, pour un novice, un labeur immense de recherches, de collation de manuscrits, d'études, de classements, de corrections d'épreuves, au milieu de ses préoccupations de vocation et de sa retraite décisive avec le Père Lefèvre.

L'année suivante, 1544, il est ordonné diacre, et doit, d'après son Directoire, s'adonner à la prédication, à l'instruction des enfants, aux soins des malades dans les hôpitaux. Il faut croire que Canisius, malgré ses vingt-quatre ans, et encore qu'il ne fût que diacre, avait puis-

samment attiré sur lui l'attention générale des hommes les plus éminents ; car c'est cette année 1545 qu'il est chargé d'une première mission auprès de l'empereur Charles-Quint, de passage à Cologne, en août. Trois mois plus tard, d'une seconde mission auprès du même prince dans les Pays-Bas. Et il y en aura encore une troisième en décembre 1546 à Liége et une quatrième en 1547 auprès de l'Empereur, à Ulm. L'objet de ces missions — et cela en dénote l'importance et la gravité — était d'avertir et de convaincre l'Empereur du péril que faisait courir à la cause catholique l'archevêque-électeur de Cologne. Ce prélat penchait de plus en plus au protestantisme, et avait partie liée avec les chefs de l'hérésie. Après la deuxième mission, Charles-Quint fit des remontrances à l'archevêque, qui n'en tint pas compte. Au contraire, il continua ses intrigues, en travaillant beaucoup aux sécularisations des évêchés ; et s'il avait réussi, les luthériens auraient eu la majorité dans les élections de l'Empire. Après la troisième et la quatrième mission de Canisius, l'Empereur fit excommunier et déposer l'archevêque par le Pape. C'est donc un succès pour ce jeune homme de vingt-quatre ans, dans des rôles si graves, qui pouvaient le rendre importun à l'Empereur, et qui, sans doute, lui attirèrent la haine des hérétiques.

En juin de l'année suivante, 1546, il est ordonné prêtre, prend son grade de bachelier en théologie et commence des leçons d'Écriture Sainte à l'Université. Et cependant, ses examens, ses cours, la prédication, les missions les plus solennelles ne l'absorbent pas tout entier ; car cette même année, il peut lancer d'énormes in-folio, c'est-à-dire : une édition de saint Cyrille d'Alexandrie en deux tomes, une édition de saint Léon le Grand en un seul tome, et s'acquitter de la troisième et quatrième mission auprès de Charles-Quint.

On peut donc parler, sans exagération, de l'importance considérable qu'il avait prise à Cologne. Aussi n'est-il pas étonnant que le cardinal d'Augsbourg l'ait remarqué, et qu'il ait obtenu des supérieurs de l'attacher à son service et de l'associer à ses théologiens, au Concile de Trente. Le Concile avait été transféré à Bologne. Canisius, alors âgé de vingt-sept ans, y prit deux fois la parole, en congrégation particulière, sur la Pénitence et le Mariage. Le Concile ayant été suspendu, Canisius fut appelé à Rome par saint Ignace. C'est ici le troisième personnage qui va marquer son empreinte sur notre Saint.

Saint Ignace était-il un peu alarmé de tant de succès? Voulait-il juger par lui-même de ce jeune Allemand, déjà si profondément mêlé aux événements, et mieux se rendre compte du parti qu'il pourrait en tirer? On ne saurait le dire. Tout le monde sait que saint Ignace était un grand connaisseur d'hommes, et aussi un grand formateur. Son principe favori, c'est qu'il faut agir contre soi-même, savoir se vaincre. Sa direction est toute virile, il veut faire des volontés. La pratique de l'humilité, sous ses formes les plus ardues, sera son grand procédé de culture des énergies. Quoi qu'il en soit, le premier soin du saint fondateur, en accueillant son jeune disciple, qu'il avait mandé, fut de lui imposer une retraite de vingt jours, avant de lui permettre de se mêler à la communauté. Cela semble indiquer une volonté de le mettre à l'épreuve.

Canisius était arrivé en septembre 1547. Et le 20 novembre il écrivait : « Quelle joie d'habiter tous les jours avec « tant de frères d'élite et surtout avec notre vénéré Supé« rieur, le plus saint de tous! Je suis ici dans la demeure « de la Sagesse, dans l'atelier de l'humilité, dans l'école, « à la fois la plus riche et la plus brillante, de l'obéis« sance et de toutes les vertus. Je voudrais y travailler

« toujours, même si aucun devoir d'obéissance ne m'y « retenait. » Ces lignes sont précieuses. Si saint Ignace, par cette retraite sous sa direction, avait voulu s'assurer des sentiments intérieurs de Canisius, et de son attitude parmi ses confrères, il avait pu se convaincre que l'homme était de bonne trempe et qu'on pouvait l'employer en toute sécurité. Mais il va pousser plus loin l'épreuve.

A cette époque la ville de Messine demandait des Jésuites pour la fondation d'un collège. Ignace y consentit. Il réunit les Pères; et, le projet envisagé, il le leur proposa, sous cette forme : Accepteraient-ils le poste qui leur serait confié, quel qu'il pût être? — Il leur donnait trois jours pour répondre par écrit à cette question.

Cela pouvait être pour Canisius une épreuve considérable, lui qui était Allemand d'origine, qui était si connu, si estimé, si admiré en Allemagne, où il avait noué les plus belles relations, rempli des missions solennelles, participé au Concile, et qui voyait s'ouvrir pour lui, dans cette voie, un avenir des plus brillants. La réponse autographe du Saint existe encore. Elle a fait l'admiration des examinateurs de ses vertus au procès de béatification. C'est un de ses plus beaux titres de gloire, et il faut la citer : « Après avoir mûrement réfléchi, écrit-il, sur les « propositions soumises par mon révérend Père supérieur « général, M. Ignace, je déclare, en premier lieu qu'avec « l'aide de Dieu, je me sens dans une parfaite égalité d'at- « trait, soit qu'il m'ordonne de rester toujours ici, soit « qu'il m'envoie en Sicile, dans l'Inde ou dans quelque « autre lieu. De plus, s'il faut aller en Sicile, je déclare « simplement qu'il me sera très agréable d'y remplir « n'importe quel office, même celui de cuisinier, de jardi- « nier, portier, étudiant et professeur de n'importe quelle « science, même inconnue pour moi. Aussi, en ce jour

« même qui est le cinquième de février, je fais le vœu « sacré de ne jamais chercher à me procurer, durant toute « ma vie, ce qui pourrait être à ma convenance en fait « d'habitation, de ministère ou de toute autre chose, et « d'abandonner, une fois pour toutes, ce soin à mon R. P. « supérieur dans le Christ. C'est à lui que je remets la « direction, tant de mon esprit que de mon corps, de « mon intelligence et de ma volonté en toutes choses ; je « je lui offre humblement et lui confie sans réserve cette « direction en J.-C. N.-S. » Et il fut envoyé à Messine.

Il n'y resta que quatorze mois. Une autre demande pour l'Allemagne s'était présentée. Saint Ignace nomma Le Jay, Salmeron et Canisius. Notre Saint était tout ému à la pensée de devenir un apôtre de sa chère Allemagne et de consacrer sa vie à lutter contre l'hérésie protestante, au pays même de ses origines.

Saint Ignace voulait qu'il prononçât à Rome les quatre vœux solennels de l'Ordre, avant de l'envoyer en Bavière, ce qui sans doute fut encore l'occasion d'une retraite, près de son Général. Avant de prononcer ses vœux, Canisius s'était rendu à la basilique de Saint-Pierre. Il a raconté plus tard que, pendant qu'il priait devant le Saint-Sacrement, il eut une magnifique vision, dans laquelle Notre-Seigneur lui apparut, le cœur entr'ouvert; et qu'il fut invité à y boire, pendant que Notre-Seigneur lui promettait de le couvrir d'un vêtement, tissé des trois vertus les plus capables de le protéger, selon sa profession religieuse : la paix, l'amour et la persévérance. Qui pourra dire après cela dans quels sentiments il prononça ses vœux : « A partir de ce jour, écrit-il, je me sentis une « force extraordinaire, une confiance plus ferme, une paix « plus entière, une prudence plus grande et dans la con- « duite des autres plus de liberté et de bienveillance. »

Quelques jours plus tard, il part pour l'Allemagne, qu'il va évangéliser pendant trente ans. Ainsi s'achève cette magnifique préparation qui comprend une période de trente-sept ans.

*
* *

La seconde partie de sa vie, qui est la plus intense, la plus féconde, la plus remplie, devient très difficile à raconter. Il faudrait insister sur la situation de l'Allemagne, dire comment Luther, après avoir échoué dans sa tentative d'arracher à la Papauté la direction de l'Église, travaillait, depuis vingt-quatre ans, à établir la constitution des Églises d'État; comment les princes, avides d'émancipation vis-à-vis de l'Empereur, et de domination sur le peuple et le clergé, étaient entrés avec empressement dans ce mouvement; comment les États s'étaient groupés par la Ligue de Smalcalde, qui leur avait donné une armée, une doctrine depuis Augsbourg, et une sorte d'unité; comment ils avaient audacieusement travaillé aux sécularisations des évêchés et des paroisses. L'agitation politique était à son comble. La confusion doctrinale extrême. Les sectes pullulaient. Dans le peuple, l'ivrognerie, la débauche, la grossièreté, grâce à la doctrine de la justification par la foi; du côté catholique, l'ignorance, le découragement, le relâchement, l'indifférence. On a l'impression d'une fournaise et d'un retour à la barbarie.

Canisius sera partout. On est pris de vertige à le suivre dans sa carrière.

Quand un homme de génie qui semble providentiel est un homme de doctrine et d'action, et qu'il vit dans un temps troublé par l'erreur et la passion, il réagit énergiquement, universellement, et se trouve mêlé à tous

les événements. Et c'est bien le cas ici pour notre saint. Tour à tour, ou même à la fois, éducateur de la jeunesse, prédicateur, missionnaire, organisateur et soutien de son Ordre, conseiller et directeur des Princes, champion du catholicisme dans les Diètes de l'Empire, nonce des Papes, publiciste, ce géant porte aisément le poids de quatre ou cinq gloires d'homme. Sans doute il n'est pas tout, sans doute il n'est pas seul. Il n'est même pas le premier, car son chef d'état-major c'est saint Ignace. Tout le programme, toutes les méthodes, tout l'esprit de l'action, c'est saint Ignace qui les crée, qui les révèle. Bien que son Ordre soit récent, l'autorité du Général est fortement assise. Ses fils sont encore peu nombreux; c'est lui qui les a formés, qui les a pétris, qui leur a donné les Exercices et le moyen de s'en servir. Il suit leur action, il est renseigné de près, il s'intéresse à tout. C'est lui qui a tracé comme le manuel diplomatique des relations avec les princes et les cardinaux. C'est lui qui fonde, qui tranche les difficultés, qui termine les conflits. C'est lui qui détourne les dignités, les évêchés, la pourpre, des épaules de ses fils. Mais enfin, Canisius est d'un rendement magnifique..... Toujours prêt, toujours à la hauteur... L'énumération des collèges qu'il a fondés est fastidieuse par le nombre. S'il faut un catéchisme, il le compose parmi tous ses travaux; s'il faut une réfutation des centuries de Magdbourg, on n'a qu'un mot à dire. Il sillonne l'Allemagne en tous sens. On le veut partout. Ses conseils sont les plus sages et les plus recherchés. Sa parole est la plus écoutée, la plus conquérante. Esprit pratique, c'est-à-dire qui ne s'arrête ni ne se perd dans des théories, mais qui vise des résultats immédiats par des moyens adaptés, efficaces et victorieux.

Et parmi tout cela, une idée domine, qu'il tient de saint

Ignace, mais qu'il a réalisée splendidement : opposer à la prétendue réforme des novateurs un mouvement de contre-réforme religieuse, qui affermisse les catholiques dans les territoires restés fidèles à Rome, et qui soit un rempart contre le protestantisme envahissant. Et cela dure trente ans ! Quel tempérament, quelle lucidité d'esprit, quelle maîtrise de soi, quelle activité, quel esprit de décision ! Trente ans, c'est beaucoup d'années, c'est vrai. Mais considérez en même temps la liste des ouvrages qu'il compose pendant cette période. On en compte trente-trois, dont quelques-uns sont considérables. On les classe en ouvrages doctrinaux, ouvrages d'édification et de propagande, éditions et traductions. Son grand catéchisme en quatre volumes in-folio est un tissu de textes de Pères, qu'il a bien fallu lire ; et c'est un chef-d'œuvre. Les éditions s'en sont multipliées. Les papes l'ont loué, les protestants l'ont admiré. Il y en a trois : le grand, le moyen, le petit. Il y a son volume de réfutation des Centuries, un traité sur la sainte Vierge, le premier du genre ; des commentaires sur les Évangiles du dimanche, des livres de prières, sans parler des éditions de Tauler, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Léon le Grand, qui forment quatre in-folio. Et tout cela s'imprime et se réimprime. Et il y a ses lettres qu'on a publiées et qui forment huit volumes. C'est un travail énorme qui, au dire des Bollandistes, constitue un splendide monument d'histoire ecclésiastique, civile et littéraire. Comment et quand a-t-il trouvé le temps et les moyens de tous ces travaux ? C'est incroyable. Les traits les plus saillants de cette période de sa vie sont l'universalité de son action, l'omniprésence, l'activité étonnante.

Et comment, parmi tout cela, trouve-t-il encore le temps et le moyen d'être un saint, un grand saint, dont

la carrière et les écrits ont subi victorieusement les examens rigoureux des Congrégations romaines, que Dieu a sanctionnés par des miracles et que l'Église a consacrés par la canonisation ? Un saint, il l'est, certes nous n'en doutons pas, après le jugement solennel de l'Église ; mais nous en cherchons les signes dans cette vie si remplie de travaux extérieurs. Le secret, c'est sa vie intérieure, ses vertus, son obéissance.

Ce saint, — oui, lui ! — quelle réfutation concrète du protestantisme et de son dogme fondamental de la corruption radicale de l'homme, du dogme de l'intelligence et de la volonté, viciées par la faute d'Adam et incapables de produire de leur fond, disent-ils, qu'erreur et péché ! Quels mystères ici ! Ce ne sont pas seulement les doctrines qui s'opposent. Saint Ignace, un converti, qui se réforme par les Exercices et les œuvres de toutes sortes, qui donne ses Exercices comme ses expériences personnelles, qui crée un Ordre sur ce type, qui est lui-même un programme de contre-réforme ; qui pétrit à son image ses premiers compagnons, et qui forme de ses mains ce Canisius, qui fera brèche dans les remparts de l'hérésie, qui répand la lumière et la flamme, qui répare les ruines et qui reconstruit ; car, en somme, les autres que nous avons nommés, Van Esche et Lefèvre, dans leur action sur Canisius, ont fait la préparation éloignée. C'est saint Ignace qui a fait la préparation prochaine. Cela ne diminue pas Canisius, mais l'explique.

Son but n'a pas été de donner à la vérité en elle-même un éclat triomphal, spéculatif, pour lequel un travail de savant ou d'écrivain eût pu suffire. Il voit la vérité dans les âmes. Il est pratique, et par là il rejoint saint Paul et s'affirme de sa race.

Et pour tout cela, il faut qu'il domine les Protestants.

Ils sont éloquents, il sera éloquent. Ils font de la doctrine, il sera savant dans la doctrine. Ils prêchent, il prêchera, mais aussi bien qu'eux et mieux qu'eux. Ils enseignent, il enseignera. Et par dessus, il sera vertueux et saint. Et parmi tout cela, il gouverne une province de son Ordre, correspond à Rome, visite les collèges, pourvoit à tous les besoins. Il rétablit le culte des saints, des images, de l'Eucharistie, de la virginité. Il sème la panique et le découragement parmi les hérétiques, provoque des conversions éclatantes... Et les épreuves qui lui viennent des amis, jaloux de ses succès, de l'opposition du clergé, *periculum in falsis fratribus*, des divisions exploitées par les adversaires. Il faut veiller sur le recrutement de l'épiscopat, faire nommer des coadjuteurs avec future succession, pour arrêter les infiltrations, les compétitions, les intrigues.

On a quelques témoignages de protestants sur sa personne. L'un écrit : « Canisius était extraordinairement instruit, et très dévoué au Pontife romain ; il faisait preuve d'un incroyable zèle dans la chaire académique, comme dans la chaire religieuse. A Rome, on le mettait au-dessus de tous les théologiens de son temps. » Un autre dit qu'il était l'ornement et la gloire de la Compagnie de Jésus, par sa vie exemplaire, sa science et les nobles productions de son esprit, et que par la piété et le caractère il égalait les Pères de l'antiquité chrétienne.

Il fit une telle impression sur ses contemporains que, longtemps après sa mort, son souvenir était en grande vénération. Sa patience dans les persécutions, qui ne lui ont pas manqué, s'affirme dans cette parole qu'il répétait sans cesse : « Que ces mots : *charité, simplicité, vérité*, « soient inscrits sur notre bannière ; et quand nous som- « mes persécutés, imitons Celui qui a prié pour ses enne-

« mis ». — Ses méditations sur les vertus de Jésus-Christ se répandirent en beaucoup d'endroits de l'Europe. Ce sont ces méditations qui éveillèrent dans l'âme du jeune Louis de Gonzague les premiers désirs de vie religieuse. C'est ici qu'il faudrait raconter ses rapports avec saint Stanislas Kostka, comment il le rencontra, comment il le devina et le recommanda à son Général François de Borgia, comme un jeune homme de grande espérance. Directeur spirituel de prêtres et de religieux, ce qu'il leur recommandait avec le plus d'instance, c'était l'union intime avec Jésus-Christ, pour l'amour duquel il voulait qu'on s'acquittât des moindres devoirs.

En bref, ce second apôtre de l'Allemagne, comme l'appelle Léon XIII, savait unir la vie active à la vie contemplative. Comment dans une vie si remplie, si répandue, si mouvementée, comment a-t-il pu résoudre ce problème de la sainteté, c'est-à-dire concilier habituellement dans sa vie les vertus en apparence les plus opposées, la simplicité de la colombe et la prudence du serpent; l'humilité du cœur et la magnanimité; une foi absolument intransigeante sur tous les principes, et une grande miséricorde pour les égarés; une vie intérieure intense, un recueillement continuel et un très fructueux apostolat?

Deux documents surtout nous renseignent sur sa vie intime : ses *Confessions*, c'est-à-dire son autobiographie, et son *Testament spirituel*. Ses *Lettres* aussi nous renseignent sur ce qui se passait dans son âme. Les extases, les ravissements et même les visions le récompensèrent de son immense labeur. — Nous savons, par ses contemporains et par lui-même, quel était le genre et l'esprit de sa prédication : charité, simplicité, vérité. « Autant que cela « est possible, disait-il, il nous faut conquérir l'estime de « ceux-là mêmes qui ne pensent pas comme nous; pour

« les toucher, il faut que nos discours soient graves, « modestes, nos démonstrations simples et solides. » Jamais il ne nommait les adversaires, pas même Luther. Nous avons déjà constaté cela dans la préface de son *Tauler*, qui est son premier ouvrage. Peut-être tenait-il cette méthode de son saint maître Van Esche, avant qu'elle soit le fruit naturel de sa charité. Ce sont là des méthodes toujours actuelles, qui font songer à saint Thomas d'Aquin et à ce que Benoît XIV se plaisait à appeler « sa patience persuasive ». On sait aussi comment, à sa vie de labeur et de fatigues incroyables, il ajoutait encore la pénitence, le cilice, les disciplines. On sait encore qu'il faisait une large place à la prière, qu'il ne décidait rien qu'après avoir longtemps prié.

Et puis, il y a un mot qui résume tout : l'obéissance. Étant jeune et avant son noviciat, il avait appris, de Tauler et de Van Esche, la doctrine de la lutte contre la nature et de l'abandon complet entre les mains de Dieu. Une fois novice, tout cela s'appela pour lui l'obéissance, la vertu qui suffit, la mère et la source des victoires. Toute sa vie, mais surtout sa carrière apostolique est une obéissance. Il se tient dans une dépendance étroite vis-à-vis de saint Ignace, lui rend des comptes exacts, le consulte, demande les permissions, exécute promptement, joyeusement les ordres qui lui sont donnés, sans jamais se plaindre ; et son obéissance, comme le reste, porte la marque de l'héroïcité. Pendant qu'il composait sa Réfutation des Centuries par ordre du Pape et de son Général, le Provincial lui envoie l'ordre de se rendre à Augsbourg et de remplacer un professeur. Lui, qui avait tant de raisons légitimes, évidentes, capitales de décliner cet office, il dit cette belle parole qu'il faut retenir : « *Valeant studia si ab his avocet obedientia cui me totum*

habeo : Peu importe l'étude, pourvu que l'obéissance à laquelle je suis tenu demeure intacte. » Le trait de saint Thomas d'Aquin est-il plus beau ?

*
* *

Il vint une heure où ce grand apôtre fut vaincu par la fatigue et par le temps. Il était usé par les ans et le travail. La Suisse avait demandé la fondation d'un collège. Canisius fut désigné. Le Nonce le présenta aux magistrats de Fribourg, en 1580, comme une relique, un objet sacré qu'ils devaient garder avec soin, sûrs d'avoir en lui un apôtre, un docteur, un père tout dévoué. Il avait soixante ans.

Souvent la vieillesse est un écueil. Il n'est pas rare qu'on se survive, que l'on se diminue ; il y a l'entêtement, la peur du nouveau, les plaintes, les regrets, les critiques, surtout quand on a été très actif, quand on a eu des succès, quand on a des infirmités. Mais, ne craignons rien pour notre saint. La vieillesse ne sera pour lui qu'une période d'ascensions nouvelles. Dès son arrivée à Fribourg, malgré sa fatigue, on le fit prêcher, dans la plus belle église de la ville. Son succès fut très grand, et la cause des Jésuites fut gagnée. Pendant huit ans, il prêcha le dimanche et les fêtes, dans la cathédrale de Saint-Nicolas, tandis que dans la semaine c'était le catéchisme aux enfants, l'instruction des pauvres et des ouvriers, la visite des prisonniers et des malades. Des infirmités d'une vieillesse prématurée l'obligèrent à renoncer à la chaire ; mais il continua ses catéchismes aux enfants, aux pauvres, aux ouvriers. Sous son influence, les abus cessèrent, les offices refleurirent ainsi que la fréquentation des sacrements. Une attaque d'apoplexie dont il fut frappé prit les propor-

tions d'un deuil national. Son corps demeura voûté, brisé, mais il conserva sa force intellectuelle. Il vécut six ans encore dans cet état, tout plongé dans le recueillement, la prière, le détachement. Six ans de sanctification intensive et de vie montante. La messe était le centre de ses journées. Sa patience était admirable au milieu de ses infirmités croissantes, et il y ajoutait encore des flagellations. Chaque journée apportait des diminutions. Un jour il écrivait : « Je ne puis plus sortir de la maison. » Et plus tard : « J'ai commencé à manger dans ma chambre et à dire la sainte messe dans une chapelle particulière. » Il donne sept heures par jour à la prière. Il faut l'arracher à ses actions de grâces prolongées.

Il voulut faire son testament spirituel. Deux ans avant sa mort, il eut la joie de recevoir une lettre de saint François de Sales, âgé alors de vingt-huit ans et en pleine bataille contre les protestants du Chablais. Il lui racontait la conversion d'un célèbre jurisconsulte, Pierre Poncet, par le catéchisme. Une autre consolation lui vint encore de l'inauguration du collège, enfin achevé. Quand on en prit possession, Canisius, qui ne sortait plus depuis longtemps, se traîna une dernière fois jusqu'à la chaire, où il parla d'une voix fort affaiblie. Ce fut le discours d'adieu à Fribourg et à ses frères.

Un an avant sa mort, il écrivit une lettre touchante à son Général, où il fait acte de soumission et d'union à son supérieur, demande pardon des fautes publiques ou secrètes qu'il aurait commises contre Dieu et le Souverain Pontife, d'avoir mal rempli ses charges, et enfin il demande pardon d'être devenu un fardeau inutile. C'est un document précieux de soumission, de simplicité, de surnaturel.

Il doit renoncer au bréviaire. Il doit renoncer à dire la

messe. Il se console par des chapelets. Son seul regret est de ne plus pouvoir travailler. Il bénit la douleur comme un bienfait qui purifie, qui unit. Son corps n'est plus qu'une plaie, il ne demande aucun soulagement. Comme dit son historien, sa vie se résume dans l'obéissance, l'amour du travail et la passion de servir, à son poste, à son rang, à la tâche assignée par Dieu et ses supérieurs. Il est monté aux dernières cimes. On vit au-dessus de sa tête, comme pour saint Martin, une boule de feu — symbole, sans doute, de la charité.

Il mourut le 4 décembre 1597. Il était âgé de près de soixante-dix-sept ans.

Il a réalisé dans la perfection l'idéal apporté au monde par saint Ignace.

P. Adam, O. P.

Le Bienheureux Pierre-Julien EYMARD
(1811-1868)

Trois principaux traits de sa physionomie spirituelle

Dix-huit mois sont écoulés depuis que l'Église, par l'organe de son Chef suprême, a décerné les honneurs de la béatification à l'un des grands serviteurs de Dieu dont s'honore le XIX^e^ siècle : *Pierre-Julien Eymard*, fondateur de deux Instituts religieux, celui des Prêtres du Très-Saint-Sacrement et celui des Servantes du Très-Saint-Sacrement.

Ce XIX^e^ siècle a vu éclore et s'épanouir dans l'Ancien et le Nouveau Monde une multitude d'œuvres ayant pour objet l'Eucharistie et dont le but était soit d'entourer le Christ vivant au Sacrement d'un culte perpétuel d'adoration, soit de le glorifier par l'apostolat de la prédication et par des associations diverses placées sous le vocable et l'influence de l'Eucharistie.

Sans prétendre émettre un jugement absolu, nous croyons pouvoir affirmer que le Bienheureux Eymard occupe parmi les promoteurs modernes du culte eucharistique une place de tout premier rang. Si l'on a pu qualifier de « temps eucharistiques » les dernières années

du XIX[e] siècle et les premières du XX[e], le Bienheureux Eymard mérite d'en être qualifié l'un des principaux précurseurs, ou tout au moins promoteurs.

Nous ne dirons rien ici de son Œuvre pour en retracer les origines, l'organisation et les développements ; pour rappeler les épreuves de toute nature qui traversèrent l'établissement de cette Œuvre. Nous l'avons dit ailleurs (1). Une « Vie » plus complète, préparée et publiée par les soins de sa famille religieuse, le dira plus en détail. Ce que nous voudrions mettre en un relief aussi exact et saisissant que possible dans ces pages, c'est *la vie spirituelle intime* du Bienheureux Fondateur, et dessiner les principaux traits qui donnent à sa physionomie son caractère personnel, distinctif.

*
* *

Avant tout, ce fut *la foi, l'esprit de foi.* Né d'une famille profondément chrétienne, il avait, pour ainsi dire, sucé la foi avec le lait maternel. Dès sa plus tendre enfance, elle se manifeste de façon éclatante, et ce qui frappe le plus dans cet enfant de bénédiction, c'est la vivacité de sa foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans le tabernacle. Cette foi lui inspire un irrésistible attrait vers le Dieu caché que le regard de son âme perçoit à travers le voile des saintes espèces. Son bonheur est de venir à ses pieds, d'assister au divin sacrifice, de servir à l'autel ; son plus cher désir est de participer au banquet eucharistique, et lorsque, sa première communion faite, il peut obtenir de communier plus souvent, il n'a de cesse que lorsqu'il

(1) Cf. *Le Bienheureux P.-J. Eymard* (collection « Les Saints », 5 fr. 50. — *L'esprit du Bienheureux P.-J. Eymard*, 6 fr. 50 (Bureau de l'œuvre des Prêtres Éducateurs, 27, rue Championnet, Paris-18[e]).

lui est permis de le faire tous les jours. Désormais l'Eucharistie sera le centre de ses pensées, de ses aspirations. Il voudra être prêtre, afin de consacrer et de distribuer aux âmes le pain de vie. Séminariste, vicaire, curé, il ramène tout le travail de son perfectionnement spirituel à cette Eucharistie dans laquelle il est sûr de trouver « le Modèle toujours vivant, et la grâce toujours actuelle ».

Le voilà religieux Mariste, professeur, directeur, supérieur, provincial. L'Eucharistie est son étoile polaire, son centre de vie, l'objet principal de son apostolat. Il avouera qu' « elle le travaille », qu'elle est de plus en plus son « attrait dominant ». « Notre-Seigneur depuis longtemps me poursuit, écrit-il ; ma pensée dominante sera mon Jésus au Très-Saint-Sacrement... L'attrait de grâce est là pour moi. »

Sa foi l'aide à pénétrer toujours plus avant dans le mystère de cette vie divine et humaine cachée au regard de l'homme. Elle lui découvre les droits sacrés, les adorables besoins du Dieu d'amour, l'isolement, l'abandon, auquel le réduisent l'ignorance, l'indifférence, l'ingratitude de ceux qui sont les trop honorés bénéficiaires de sa présence réelle au Sacrement. Et alors de son cœur enflammé par l'amour s'échappe ce cri qui explique la décision irrévocable de n'appartenir qu'à l'Eucharistie, de ne servir qu'à l'Eucharistie : « Chaque Ordre religieux honore un mystère. L'Eucharistie, le plus grand de tous, est le seul qui n'en a point »... Et encore : « Notre-Seigneur-Eucharistie n'a point, pour glorifier son mystère d'amour, de corps religieux qui en fasse sa fin et y consacre tous ses soins. *Il en faut un !* »

Et cette décision ne sera pas le résultat d'un élan de ferveur passagère. A son supérieur général le Bienheureux écrira : « Il y a deux ans que je pense à cela, que je

réfléchis, que j'examine, que je prie Dieu, que je m'offre à lui avec un vif désir de travailler à sa gloire. » Et revenant, dans une lettre, à la pensée inspiratrice, il la développe en l'accentuant en des termes où son grand esprit de foi apparaît dans tout son jour : « N'est-il pas surprenant que, depuis l'établissement de la sainte Église, la sainte Eucharistie n'ait pas eu son corps religieux, sa garde, sa cour, sa famille, comme les autres mystères de Notre-Seigneur ont tous un corps religieux pour les honorer et les prêcher ? »

« Il me semble, conclut-il, que je suis disposé à faire tous les sacrifices pour Jésus au Très Saint-Sacrement. »

Et, de fait, les occasions de sacrifices ne lui firent point défaut. Long serait le récit de toutes les épreuves auxquelles fut soumis le serviteur de Dieu, les obstacles de toutes sortes auxquels se heurta son dessein de fondation. Son âme toutefois ne se laissa pas un instant dominer par le doute, encore moins par le découragement. A l'un des moments les plus douloureux de l'épreuve, sa foi le soutenait indéfectiblement. Elle lui faisait demander à Notre-Seigneur de l'employer à travailler à l'Œuvre voulue de lui sans consolations humaines. « La force qui me fut alors donnée, déclarait-il plus tard, m'a soutenue dans toutes mes épreuves... qui n'ont pas été petites. »

Cette foi du Serviteur de Dieu devait avoir sa récompense. L'Œuvre eucharistique était fondée en 1856, et c'est sur la base de la foi qu'elle devait trouver son assise inébranlable. Aux yeux de l'adorateur, l'Hostie n'est pas « quelque chose », mais « quelqu'un », quelqu'un de vivant, d'intelligent, d'aimant et d'agissant : elle est Notre-Seigneur ! « Il demande de nous, dira-t-il, une foi pure. Il veut que nous allions jusqu'à son âme sans le

découvrir par les sens... Ayons donc l'activité, la délicatesse de la foi : c'est ce qui fera notre bonheur. »

La foi, chez lui, se manifestait à l'autel, au prie-Dieu de l'adoration, par son attitude recueillie, par l'expression de sa physionomie que l'on eût dit transfigurée, par les larmes qui jaillissaient, à certains jours, de ses yeux et qu'il avait de la peine à contenir. De lui, comme du saint curé d'Ars, on disait : « Il voit Dieu ! »

Et que dire de sa parole en chaire, dont le thème invariable et jamais fastidieux était le « mystère de la foi »? Tout chez lui, ton, gestes, expression de la physionomie, rayonnait, en quelque sorte, sa foi débordante et communicative. « Ah! s'écriait-il, — et l'on croirait entendre comme un écho des catéchismes du saint Curé d'Ars — si nous avions une foi vive au Très Saint-Sacrement, que nous serions heureux et saints! Ne pas avoir la foi au Saint-Sacrement est le plus grand des malheurs... Croyons, croyons à la présence réelle de Jésus en l'Eucharistie. Jésus-Christ est là ! Que le respect nous saisisse à notre entrée dans l'église, le respect de la foi et de l'amour à la rencontre de Jésus-Christ en personne, car c'est lui que nous rencontrons. Que ce soit notre apostolat, notre prédication : c'est la plus éloquente pour les incrédules et les impies. »

En parlant de la sorte, le Bienheureux ne faisait que traduire ses propres sentiments, sa façon invariable de se comporter dans ses rapports avec l'adorable Eucharistie. Cette pensée de la présence réelle de Jésus au Sacrement le suivait partout; elle était chez lui comme une sublime « hantise ». « Par cette pensée-mère, disait-il, on va à toutes les autres sans sortir de son centre; et ces pensées sont comme les rayons qui ne se séparent pas de leur foyer, qui les produit. De là vient que l'âme eucharisti-

que est toujours dans la paix, parce qu'elle est dans l'unité de pensées et, par conséquent, d'amour et de vie. »

*
* *

La foi, l'esprit de foi, en ramenant ainsi, comme par un besoin instinctif, la pensée à son centre divin, ne peuvent qu'inspirer à qui en est animé un sentiment de souveraine estime, de respect absolu, de dépendance entière à l'égard de leur objet : Dieu, Jésus-Christ.

Par une conséquence logique, l'homme de foi n'a qu'un désir : que Dieu soit servi, glorifié, traité en Dieu, que son règne s'établisse dans les âmes, et que toutes les créatures soient soumises à sa volonté et à son empire. Sous l'influence de ce désir qu'il entretient et que la foi ravive sans cesse en lui, l'homme de foi éprouve le besoin de s'humilier, de s'oublier, de disparaître en quelque sorte, de s'amoindrir d'autant plus qu'il souhaite davantage voir grandir Celui qui est la grandeur par essence, et de le voir d'autant plus grandir qu'il se cache, s'abaisse et s'anéantit.

L'homme de foi que fut le Bienheureux comprit cela, avec une évidence qui ne connut jamais d'éclipse. Aussi l'*humilité* fut-elle une des principales caractéristiques de sa vertu. Celui qui devait consacrer sa vie à glorifier le Dieu anéanti au sacrement de l'autel devait avant tout réaliser cette glorification par son propre anéantissement.

« Jésus dans la sainte Eucharistie, écrivait-il, cache non seulement sa divinité, mais encore sa sainte humanité. Là on n'aperçoit pas même un rayon de sa gloire comme sur le Thabor, ni un trait divin de sa puissance ; on n'entend pas sa voix si tendre et si ravissante ; on ne

voit pas sa douceur et sa bonté reluire dans ses yeux si beaux : son corps est voilé, ses mains bienfaisantes se cachent. Jésus est comme anéanti, et bien plus caché et anéanti qu'à Nazareth et dans sa Passion. Autour de sa Personne sacrée, c'est la solitude et le silence ; sa cour céleste partage son état caché. O mon Dieu ! Vous êtes vraiment un Dieu caché ? Et pourquoi ? Pour me faire aimer la vie simple et cachée... L'humilité de Jésus : voilà, ô mon âme, le divin enseignement de Jésus. Avec l'humilité, j'ai toutes les vertus ; sans l'humilité, mes vertus deviennent des vices ; et mes bonnes œuvres, des œuvres mortes. »

Aussi bien la vertu d'humilité constituera-t-elle le fond même de son âme. Elle se manifestera dans sa physionomie, son maintien, ses paroles, ses actes. Elle semblera faire partie de sa nature et ne lui coûter aucun effort. Elle exclura tout air concentré, morose ; elle entretiendra en lui une douceur pleine d'aménité, une habituelle gaîté, pleine d'entrain, s'épanouissant, même lorsqu'il sera sous la pression des plus dures épreuves, en bonne humeur, en conversation pleine d'agrément et qui mettra tout le monde à l'aise.

Cette humilité, attrait, besoin de son âme, lui fera taire les grâces insignes dont il sera, en certaines circonstances, l'objet. Elle lui inspirera de remplir, à l'occasion, lui-supérieur, fondateur, les fonctions les plus humbles, telles que celles de portier, de cuisinier, d'infirmier, avec une simplicité charmante. Elle mettra sur ses lèvres et sous sa plume des paroles révélatrices du sentiment de son « néant » ; elle le fera s'accuser de faire obstacle par ses péchés à l'œuvre dont il sera pourtant l'ouvrier béni de Dieu. Au milieu des épreuves les plus crucifiantes, elle lui fera dire : « Il faut être humilié, broyé et détruit pour

être un bon fumier de poussière pour la gloire de Notre-Seigneur. » Et pour que cette vertu d'humilité, fondement essentiel du service de Dieu anéanti au Sacrement, soit la loi de vie du double Institut fondé par lui, comme elle sera celle de sa propre vie, il écrira en tête de ses « Constitutions » ces lignes on ne peut plus significatives : « Que tous nos religieux sachent bien qu'ils n'ont été uniquement choisis et qu'ils n'ont fait profession que pour se dévouer au service de la divine Personne de Jésus-Christ, notre Roi et notre Dieu, véritablement, réellement et substantiellement présent dans le Sacrement de son amour. C'est pourquoi, comme de bons et fidèles serviteurs d'un si grand Roi, ils consacreront totalement à sa plus grande gloire leurs qualités et leurs vertus, leurs études et leurs travaux *sans propre personnel*, ABSQUE SUI PROPRIO. »

Et dans une formule dont il fera comme le mot d'ordre de chacun des instants de sa vie, il écrira : « *Régnez, Seigneur Jésus! Puissé-je, par mon propre anéantissement, devenir l'escabeau de votre trône eucharistique!* »

*
* *

« Régnez, Seigneur Jésus! » non pas seulement en l'âme du Fondateur et dans celle de sa famille religieuse, mais aussi dans toute âme chrétienne, dans le monde entier racheté par le Christ et gratifié du bienfait de sa Présence sacramentelle.

Comment cette pensée du règne social de l'Eucharistie n'aurait-elle pas été une de celles qu'entretint, dès l'origine de son Œuvre, le Bienheureux Eymard? Elle avait longtemps mûri dans son esprit, lorsque, méditant sur les

droits sacrés de Celui qui est le « Roi des rois », le « Seigneur des seigneurs », il constatait avec douleur que ce Seigneur, que ce Roi ne tenait pas dans les cœurs des chrétiens ni dans la société la place d'honneur et n'y recevait pas les hommages spéciaux auxquels sa présence eucharistique lui donne droit.

Il s'en exprimait dans les termes suivants dans une lettre : « Gloire à Dieu ! oui, que son règne arrive ! C'est là ma pensée, mon désir, ma vie. C'est la prière que je fais continuellement. Que le règne de son amour arrive et s'*étende sur toute la terre* ! »

« Nous exposons Notre-Seigneur, écrivait-il encore, nous le montrons pour jeter à ses pieds d'*innombrables* adorateurs. »

« Il faut, disait-il, remonter à la Source de la vie, à Jésus dans l'Eucharistie ; il faut le faire sortir de sa retraite pour qu'il se mette de nouveau à la tête des sociétés chrétiennes qu'il dirigera et sauvera. Il faut lui reconstruire un palais, un trône royal, lui donner une cour de fidèles serviteurs, une famille d'amis, un peuple d'adorateurs.

« L'Eucharistie n'est pas seulement la vie du chrétien ; elle est celle des peuples. L'homme qui vit en société a besoin d'un lien qui l'unisse à ses semblables, d'une loi d'honneur, d'un centre d'affection. L'Eucharistie est le lien des chrétiens... Qu'on le sache bien ; un siècle grandit en raison de son culte pour la divine Eucharistie. C'est là sa vie et la mesure de sa foi, de sa charité et de sa vertu... Soumettons-nous aux salutaires influences du Soleil eucharistique, et tout sera renouvelé. »

Cette pensée du *règne social* de Jésus-Christ dans l'Eucharistie — séjour de sa présence *terrestre* — revenait fréquemment dans sa correspondance et sa prédication.

Elle lui suggérait l'établissement d'associations d'adorateurs et d'adoratrices, de groupements professionnels, d'œuvres diverses rayonnant autour du Sacrement de vie et y venant puiser lumière, force, grâce d'apostolat...

Aussi avait-il écrit dans les « Constitutions » de son Institut : « Sa fin apostolique, c'est de faire connaître, aimer et servir Notre-Seigneur en son adorable Sacrement : c'est de prêcher *le règne* de son amour; c'est de répandre *partout* le feu du ciel que Jésus-Christ a apporté et qu'il veut voir allumé *partout*. »

Et pour devise de la Société des Prêtres du Très-Saint-Sacrement il avait choisi ces mots significatifs, inscrits en exergue sur le blason de son Institut, où l'ostensoir rayonnant placé sur le globe terrestre est dominé d'un manteau royal et de la couronne des souverains : *Que votre règne eucharistique arrive* : *Adveniat regnum tuum eucharisticum!*

***

Si maintenant nous voulions récapituler en une sorte de synthèse ce que fut la physionomie caractéristique de ce grand serviteur de Dieu, nous dirions que trois traits principaux la distinguent : *la foi*, une foi clairvoyante accompagnée d'un ardent amour envers le Sacrement d'amour; *une humilité* répondant au sentiment qui faisait dire à saint Jean-Baptiste : « Il faut qu'Il croisse et que je diminue »; *un zèle* indéfectible pour affirmer la royauté du Christ eucharistique et pour promouvoir son culte non seulement individuel, mais social. Ce triple trait résume toute sa vie spirituelle de prêtre, d'adorateur, de serviteur et d'apôtre de l'Eucharistie. D'autres traits s'y ajoutent et la complètent, qui ne sont, en somme, que des

embellissements réclamés par une vie de tous points parfaite. Tels sont : la pureté, le détachement du monde, le don de soi, l'abandon à la volonté divine, l'esprit de sacrifice... Toutes ces vertus ont brillé d'un vif éclat dans Pierre-Julien Eymard et, après lui avoir valu, de la part de la sainte Église les honneurs de la Béatification, elles lui mériteront, c'est notre doux espoir, la glorification terrestre définitive de la Canonisation.

Chanoine J.-M. LAMBERT,
Directeur de l'Œuvre des Prêtres Éducateurs.

TEXTES ANCIENS

Après les Conférences de Cassien, les *Verba Seniorum* ou *Maximes des Anciens* forment une des principales sources pour connaître la doctrine spirituelle des Pères du Désert. Le renom de sainteté dont jouissaient les grands anachorètes d'Égypte attirait dans leur solitude non seulement une foule de disciples, mais encore un grand nombre de visiteurs venus de toutes les parties de l'Europe pour recueillir sur leurs lèvres la doctrine authentique des voies spirituelles. Transmis d'abord de bouche en bouche, cet enseignement n'aurait pas tardé à s'obscurcir et à disparaître, si on n'avait songé à le conserver par écrit. On forma donc plusieurs recueils de ces sentences spirituelles des Anciens ; on groupa sous un même titre les maximes qui se rapportaient à peu près à un même sujet, en les rangeant suivant l'ordre alphabétique des noms des solitaires qui les avaient prononcées. Ce fut l'origine des livres connus plus tard sous le nom de *Verba Seniorum*. Ils furent traduits en latin vers le milieu du VI[e] siècle. On en rencontre un nombre considérable de manuscrits dans les Bibliothèques, preuve manifeste de l'avidité avec laquelle on les lisait et méditait au moyen-âge. En voici un chapitre.

Qu'il ne faut rien faire par ostentation

Un jour, des Anciens qui venaient visiter Antoine lui racontèrent un fait miraculeux dont ils venaient d'être témoins, mais auquel le désir de l'ostentation ne paraissait pas étranger. Tandis qu'ils faisaient route, un jeune moine qui était avec eux, voyant quelques Anciens fatigués de la marche, ordonna à des onagres de venir et de les porter jusqu'au lieu où habitait Antoine. « Ce jeune moine, dit le saint aux Anciens, me semble être comme un navire chargé de toutes sortes de richesses, dont on ne saurait dire s'il arrivera au port. » A quelque temps de là, le saint abbé se prit tout à coup à pleurer, à faire

le geste de s'arracher les cheveux, et à donner toutes les marques d'une profonde désolation. A cette vue, ses disciples lui dirent : « Père, pourquoi tant de larmes ? » Le vieillard leur répondit : « Une des plus fortes colonnes de l'Église vient de tomber. » Il voulait parler du jeune moine. Et il ajouta : « Allez lui rendre visite, et voyez ce qui est arrivé. » Les disciples s'y rendirent, et ils trouvèrent ce moine assis sur sa natte, pleurant le péché qu'il avait commis. En apercevant les disciples du saint, il leur dit : « Dites à votre père de prier Dieu de m'accorder un délai de dix jours, et j'espère alors lui donner satisfaction. » Mais au bout de cinq jours il mourut.

— L'abbé Antoine reçut un jour la visite d'un moine dont ses frères lui avaient fait l'éloge. Il voulut savoir s'il était capable de supporter les injures et le mit à l'épreuve. Ayant constaté qu'il n'en était pas capable, il lui dit : « Vous êtes semblable à une maison dont la façade annonce la richesse, mais dont l'intérieur a été complètement dévalisé par les voleurs. »

— On rapporte de l'abbé Arsène et de l'abbé Théodore de Pherme qu'ils avaient en horreur par-dessus tout la gloire mondaine. Aussi l'abbé Arsène se faisait-il longtemps prier avant de recevoir ; et pour l'abbé Théodore, il recevait à la vérité ceux qui se présentaient, mais ce n'était qu'en se faisant la plus extrême violence.

— Euloge, disciple de Jean archevêque d'Alexandrie, et qui était prêtre, ne prenait de nourriture que tous les deux jours, prolongeait parfois son jeûne une semaine entière, et ne mangeait jamais que du pain et du sel. Cette conduite lui valait les louanges des hommes. Un jour il se rendit à Panéphyse, auprès du célèbre abbé Joseph, pour juger de son abstinence, qu'il croyait plus rigoureuse encore que la sienne. Le vieillard le reçut avec joie ; et dans sa charité, il donna ordre à ses disciples de préparer

pour le repas ce qu'ils avaient de meilleur. Le prêtre ne prit que du pain et du sel; l'abbé Joseph mangea en silence de ce qui avait été servi. Euloge et ses disciples demeurèrent trois jours; et durant ce temps ils n'entendirent ni prières ni psalmodie. Ils se retirèrent fort peu édifiés. Cependant, Dieu, qui voulait les guérir de la légèreté de leurs jugements, fit qu'un brouillard épais se leva, qui leur fit perdre la route, et ils revinrent au monastère. Lorsqu'ils furent à la porte, ils entendirent l'abbé Joseph et ses disciples chantant des psaumes. Après avoir attendu longtemps, pour les bien entendre, ils frappèrent. Le vieillard les reçut avec le même empressement que la première fois. Comme il faisait très chaud, les disciples d'Euloge prirent la cruche d'eau des solitaires et présentèrent à boire à leur maître : mais c'était un mélange d'eau du fleuve et d'eau de la mer, et il n'en put boire. Très étonné de tout cela, Euloge pria le vieillard de vouloir bien lui faire connaître leur genre de vie. « Comment se fait-il, mon père, lui dit-il, que vous n'avez pas chanté de psaumes pendant notre séjour auprès de vous, et que vous n'avez commencé qu'après notre départ? Pourquoi encore, lorsque j'ai voulu boire de votre eau, l'ai-je trouvée salée? » « Quelque frère, répondit le vieillard, aura eu une distraction et mélangé de l'eau salée à l'eau douce. » Mais cette réponse ne satisfit pas entièrement Euloge, et il insista auprès de l'abbé pour connaître toute la vérité. Le vieillard lui dit alors : « Le petit vase qui vous a été servi durant votre séjour est pour le vin que sert la charité; quand à la cruche, elle est pour l'eau qui fait la boisson ordinaire des frères. » Cette réponse apprit à Euloge à apporter plus de discrétion dans ses jugements et fit s'évanouir les pensées humaines qui agitaient son esprit. Abandonnant toute singularité, il mangea désormais dans les réunions ce qui était servi. Il avait compris qu'il

convient d'accomplir les bonnes œuvres dans le secret, et il dit au vieillard : « En vérité, l'amour de Dieu le plus pur inspire votre vie. »

— L'abbé Zénon, disciple de l'abbé Silvain, disait : « Ne demeurez jamais dans un lieu célèbre; ne vous asseyez pas près de l'homme qui porte un grand nom; ne jetez jamais les fondements d'une cellule que vous bâtirez plus tard. »

— Un frère vint une fois visiter l'abbé Théodore de Pherme, et trois jours durant ne cessa de l'importuner pour obtenir de lui quelque instruction. L'abbé n'y ayant pas consenti, il s'en alla triste. Le disciple de Théodore de Pherme lui dit alors : « Père, pourquoi ne lui avez-vous pas parlé? Voici qu'il est parti tout triste. » Et le vieillard lui dit : « Croyez-moi, il ne cherche des entretiens spirituels que pour s'attirer ensuite de l'estime en les répétant. »

— Un autre frère demanda au même abbé Théodore s'il approuverait qu'il passât plusieurs jours sans manger de pain. « Oui, répondit le vieillard, ce sera bien. Je l'ai fait moi-même autrefois. » Le frère ajouta : « Je vais porter un peu de pois chiches au moulin pour en faire de la farine. » « Pourquoi cette superfluité? dit alors le vieillard. Si vous allez au moulin, faites-vous plutôt du pain. »

— Un autre frère venu pour consulter l'abbé Théodore se mit à l'interroger avec beaucoup de paroles sur des choses qu'il n'avait encore jamais pratiquées. Le vieillard lui dit : « Vous n'avez pas encore trouvé de navire, vous n'avez pas encore déposé votre bagage, vous n'avez pas encore commencé votre navigation, et vous voudriez déjà être parvenu à la cité où vous vous proposez d'aller! Commencez par mettre la main aux choses dont vous parlez, et alors il vous sera permis d'en causer. »

— Un frère, rapporte Cassien, vint voir l'abbé Sérapion. Le vieillard commença par l'inviter à s'unir à lui dans la prière, selon la coutume. Mais le frère se récria qu'il n'était qu'un pécheur, indigne même de porter l'habit de moine, et il n'y consentit pas. Le vieillard voulut ensuite lui laver les pieds. Le frère, sous le même prétexte, s'y refusa. Alors le vieillard lui offrit à manger; puis, avec une charité pleine de courtoisie, il lui donna cet avis : « Mon fils, si vous voulez avancer dans la vertu, demeurez dans votre cellule, veillez assidûment sur vous-même, et travaillez des mains. Vous gagnerez plus à garder la retraite qu'à voyager. » Le frère prit fort mal le conseil; et comme son émotion se trahissait sur son visage, le vieillard n'eut pas de peine à la remarquer. Il lui dit alors : « Tout à l'heure vous vous déclariez un misérable pécheur, indigne de vivre : et maintenant, voici que pour un simple conseil que je vous ai donné en toute charité, vous témoignez de l'irritation. Si vous voulez être vraiment humble, apprenez à porter généreusement ce qu'autrui peut vous donner à porter, sans vous répandre au-dedans de vous-même en discours amers. » A ces paroles le frère demanda pardon au vieillard, et il s'éloigna ayant beaucoup profité.

— Un juge de province, ayant un jour entendu parler de l'abbé Moïse, conçut le désir de le voir, et se rendit à Scété. Lorsqu'on annonça son arrivée au vieillard, il se leva pour s'enfuir dans les marais; mais à peine sorti, il tomba sur le juge et sa suite. Le juge, l'arrêtant, lui demanda où était la cellule de l'abbé Moïse. « Pourquoi, répondit le vieillard, vous mettre à sa recherche? C'est un fou, un hérétique. » Le juge se rendit alors à l'église et dit aux clercs : « Sur ce que j'avais entendu dire de l'abbé Moïse, j'étais venu pour le voir. Mais voici que nous avons rencontré près d'ici un vieillard allant vers

l'Égypte, à qui nous avons demandé où était la cellule de l'abbé Moïse, et il nous a répondu : « Pourquoi le chercher? C'est un fou et un hérétique. » Attristés de ces paroles, les clercs voulurent savoir quel était le vieillard qui avait ainsi parlé du saint homme. « C'est, répondit le juge, un vieillard portant un vêtement très usé; il est haut de taille, et noirci par le soleil. » « C'est l'abbé Moïse, dirent aussitôt les clercs. Pour se dérober à l'honneur de votre visite, lui-même vous a ainsi parlé de lui. » Le juge se retira alors grandement édifié.

— Un frère interrogea en ces termes l'abbé Matthoës : « Je projette de me retirer en quelque lieu pour mener la vie solitaire : comment devrai-je m'y comporter ? » Le vieillard lui répondit : « Évitez tout ce qui pourrait attirer sur vous l'attention, comme par exemple de dire : Je ne vais pas aux réunions des frères ; ou : Je ne mange pas ceci ou cela : car, par là, vous acquerriez un vain renom ; les hommes ne manqueraient pas d'accourir pour vous voir ; et vous auriez beaucoup à souffrir de leurs importunités. »

— L'abbé Nisteron l'Ancien se promenait avec un frère dans le désert. Tout à coup ils aperçurent un dragon. Le frère prit la fuite, et l'abbé aussi. « Père, dit le frère, vous avez eu aussi bien peur. » « Non, mon fils, répondit le vieillard, j'étais sans crainte ; mais j'ai mieux aimé fuir le dragon qu'avoir à fuir l'esprit de vaine gloire. »

— Le premier magistrat de la province eut un jour le désir de voir l'abbé Pastor, et il lui envoya un de ses officiers pour le prier de le recevoir. Si je reçois un homme de cette qualité, se dit le vieillard, beaucoup d'autres de moindre importance viendront ensuite pour me voir, c'en sera fait de ma solitude, je ne cesserai plus d'être en butte aux tentations de la vaine gloire ; et il refusa. Le magistrat fit alors arrêter comme malfaiteur

son neveu, le jeta en prison, et fit savoir au vieillard que s'il venait lui demander sa grâce, il le relâcherait aussitôt. La mère du jeune homme, avertie de la condition posée par le magistrat, accourut auprès de son frère, et se tenant en larmes à la porte de sa cellule, le suppliait en gémissant de venir délivrer son enfant. Comme il ne faisait pas attention à elle, poussée par la douleur elle l'apostropha en ces termes : « Si votre cœur est de pierre et incapable de tout sentiment de compassion à mon égard, qu'au moins le sort de celui qui est de votre sang vous émeuve. » « Pastor n'a pas engendré de fils », répondit simplement le vieillard ; et elle dut se retirer. Apprenant ce qui s'était passé, le magistrat dit : « Qu'il prononce seulement une parole pour demander sa liberté, et de suite je le relâcherai. » Le vieillard répondit : « Faites-le juger conformément aux lois : s'il est digne de mort, qu'il meure ; sinon, voyez ce qu'il convient de faire. »

— Le même abbé Pastor a dit : « Veillez à pratiquer vous-même ce que vous enseignez aux autres. On s'efforce d'apparaître parfait en ses paroles, et dans ses actes on se montre fort au-dessous de la perfection. »

— L'abbé Adelphe, devenu évêque de Nicopolis, vint un jour visiter l'abbé Sisoës à sa montagne. Le matin où il devait partir, il pria le vieillard et son disciple de déjeuner avec lui. C'était jour de jeûne ; mais par charité le vieillard accepta. Tandis qu'ils prenaient cette réfection, quelques frères frappèrent à la porte. L'abbé Sisoës dit à son disciple : « Recevez-les, et offrez-leur quelques petits pains, car ils ont eu de la fatigue. » L'abbé Adelphe lui dit alors : « Tenez-les plutôt dehors quelques instants, jusqu'à ce que nous ayons achevé le déjeuner, car ils pourraient se scandaliser en vous voyant manger dès le matin, et publier la chose. » Mais le vieillard maintint

son ordre. « Allez, dit-il à son disciple, faites ce que je vous ai dit. » Cependant les frères, apercevant les mets, dirent au disciple : « Vous avez des hôtes. Le vieillard a-t-il mangé avec vous? » « Oui », répondit le frère. Alors, affligés, ils lui dirent : « Dieu vous pardonne! Pourquoi lui avez-vous permis de manger à cette heure? Ne savez-vous pas que, pour compenser cet acte de charité, il va s'imposer un jeûne austère de plusieurs jours? » L'évêque entendit ces paroles. Aussitôt il s'humilia devant le vieillard, disant : « Pardonnez-moi, mon père, j'ai parlé selon la nature : mais vous, vous vous comportez selon Dieu. » L'abbé Sisoës lui répondit : « La gloire qui vient des hommes s'évanouit en fumée : seule, celle qui vient de Dieu demeure. »

— L'abbé Ammon de Rayte dit un jour à l'abbé Sisoës : « Lorsque je lis l'Écriture, ma pensée travaille à préparer d'éloquentes réponses aux questions qui pourraient m'être posées. » Le vieillard lui répondit : « Laissez cette préoccupation et appliquez-vous plutôt à la pureté de cœur, en laquelle vous trouverez sécurité parfaite touchant ce que vous pourriez avoir à dire. »

— Un juge de province vint un jour voir l'abbé Simon. A cette nouvelle, le saint enleva aussitôt sa ceinture de cuir, qui l'eût fait reconnaître, et monta sur un palmier pour le nettoyer. « Où est le vieillard qui habite cette solitude? » demandèrent les arrivants. « Il n'y a pas ici de solitaire », répondit le vieillard. Et sur cette parole le juge se retira.

— Un autre juge vint un jour voir le même abbé Simon. Des clercs, qui le précédaient, dirent : « Père, tenez-vous prêt : car un juge qui a entendu parler de vous vient vous demander votre bénédiction. » « Je vais me préparer », dit le vieillard. Et se revêtant de son cilice, prenant en main du pain et du fromage, il s'assit à l'entrée de sa cel-

lule et se mit à manger. Lorsque le juge et sa suite l'aperçurent, ils le méprisèrent et dirent : « C'est là le solitaire dont on nous disait tant de merveilles? » Et immédiatement ils se retirèrent.

— Sainte Synclétique disait : « De même qu'un trésor, si son existence est révélée, est aussitôt pillé : de même la vertu, dès qu'elle accepte d'être connue et publiée, s'évanouit en fumée. Comme la cire fond en présence du feu, l'âme perd devant la louange acceptée toute force et toute vertu. »

— La sainte disait encore : « Il est impossible qu'une plante existe en même temps à l'état de semence et à l'état d'arbuste; il est tout aussi impossible que ceux qui prétendent acquérir la gloire mondaine acquièrent en même temps la gloire céleste. »

— Un jour, au désert des Cellules, après la célébration d'un office solennel, les frères prirent le repas en commun. Il s'en trouva un qui dit au servant : « Je ne prends rien de cuit, mais seulement du sel. » Alors devant tous les frères assemblés, le servant, appelant un autre frère, lui dit : « Ce frère ne mange rien de cuit, apportez-lui du sel. » Sur ce, un des Anciens se leva et dit : « Mon frère, il vous eût été plus avantageux aujourd'hui de manger de la viande dans votre cellule que de prononcer devant tant de frères les paroles que vous avez dites. »

— Il y avait un certain frère qui pratiquait une abstinence extrêmement sévère et ne mangeait même pas de pain. Il vint un jour rendre visite à un Ancien ; et le hasard voulut que d'autres visiteurs se présentassent en même temps. Le vieillard prépara pour eux tous une petite réfection. Mais lorsqu'on se fut assis pour manger, l'abstinent posa devant lui quelques pois chiches détrempés et ne voulut rien prendre autre chose. Le repas terminé, le vieillard le prit à part et lui dit : « Mon frère, lorsque

vous allez voir quelqu'un, ne révélez pas ainsi votre genre de vie. Si vous tenez à ne vous en départir jamais, restez alors dans votre cellule, sans jamais en sortir. » Le frère se rendit au conseil du vieillard. Désormais, lorsqu'il allait visiter les frères, il prenait la nourriture commune.

— Un Ancien a dit : « La préoccupation à l'égard des biens temporels prive l'âme de ceux de la grâce et la dessèche. »

— Un ancien a dit : « Fuyez loin des hommes ; sinon, tout en condamnant le monde et les hommes qui sont dans le monde, vous partagerez leur folie en bien des points. »

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Causerie sur les Revues

A propos de la spiritualité du P. de Condren.

Un des grands défauts des temps modernes est l'attrait de la nouveauté. En matière de doctrine, nouveauté n'est pas pourtant toujours synonyme de vérité. C'est à quoi on ne peut pas ne pas penser en relisant les pages, si sages, dans lesquelles M. Verriele, professeur au séminaire d'Issy, réagissant utilement contre une « interprétation nouvelle » de la doctrine du P. de Condren, « basée sur quelques expressions prises vraiment fort à la lettre, et pour le reste manifestement tendancieuse », propose une autre interprétation « autorisée... de textes positifs, fondée sur l'ensemble de la pensée de(s)... auteurs (de cette doctrine) et conforme, au surplus, à l'interprétation jusqu'ici unanimement reçue ».

L'interprétation nouvelle avait paru dans le *Bulletin Trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice* du 15 mai dernier. Dans le numéro du 15 novembre du même Bulletin, le docte sulpicien rectifie ce qui lui a paru inacceptable en cette nouvelle manière de comprendre la doctrine du P. de Condren. A ce propos, il marque d'une façon très nette, en quelques pages fort denses, les principaux traits de la spiritualité des maîtres de l'École française du XVII[e] siècle. Laissant de côté la partie polémique de l'étude, qui n'intéresse pas l'objet de ces chroniques, nous voudrions rappeler, à larges traits, en utilisant les données de l'étude de M. Verriele, les points les plus caractéristiques de cette belle doctrine.

L'originalité de l'École française consiste à faire de la vie entière un exercice de religion par l'offrande continue de tous

ses actes « à la gloire du Père, dans l'union au Fils de Dieu, par le mouvement de son Esprit en nos cœurs ».

« Si l'on enlevait seulement de la *Journée chrétienne* de M. Olier les outrances sur la corruption de la nature humaine par le péché d'origine, l'on aurait là une application, vraiment admirable de tout point, de cette... doctrine spirituelle à tous les actes de la vie. Là, ce n'est pas seulement la mort du fidèle, unie à celle du Christ, qui perpétue et renouvelle le sacrifice du souverain Prêtre... Ce sont tous les actes les plus ordinaires de la journée du chrétien. La réception même du sacrement de Pénitence y devient comme un exercice de ce divin sacerdoce, par l'union intime au Christ Prêtre et Hostie, confessant au baptême, pleurant au désert, expiant sur la croix les péchés du monde, en réparation et en sacrifice à la gloire infinie du Père...

« Ainsi le souci de la propre perfection personnelle et de notre salut passe comme en second, ou du moins, constamment ou habituellement, est subordonné à celui du divin service et de la divine gloire.

« Au fond, une vie de charité parfaite, sous la forme d'une religion toute surnaturelle et chrétienne. Un exercice et une continuation, en nous tous, chrétiens, mais surtout dans les clercs et les prêtres, dont la sanctification était l'objectif premier des spirituels de l'École française, du sacerdoce même et du sacrifice du Verbe Incarné, tout à la gloire de la Trinité adorable. Tout chrétien véritable, *a fortiori* les ministres du Christ, ayant, en effet, une participation à son divin et unique sacerdoce : *fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri.* »

Mais prenons-y garde ! Si tel est l'aspect fondamental et principal, il en est un autre qu'il ne faut pas laisser dans l'ombre : — certain auteur n'a pas su éviter ce grave défaut — il est d'ailleurs assez marqué « et même si accusé qu'il a pu en masquer pour plusieurs la pensée centrale et dominante..... le côté négatif de renoncement, de crucifiement et de mort, répondant si bien aux exigences évangéliques et à cette grande doctrine paulinienne : s'unir au Christ dans sa mort, pour pouvoir vivre divinement avec lui ».

Allons plus loin : ce second élément qui repose, chez ces auteurs, sur un pessimisme outrancier et se traduit par un excès de sévérité et surtout de rigorisme dogmatique relativement à la corruption de la nature humaine par le péché, est sans doute le point faible de cette théologie. Mais devra-t-on en conclure que « la religion en sa perfection surnaturelle ne pourra... que s'élever sur les ruines mêmes, et sur le néant, et sur (la) disparition de toute la nature »; que « la déification

par la grâce, et sans doute aussi par l'Incarnation, unit et élève notre être à Dieu, mais en l'absorbant totalement, mais en le perdant véritablement en lui ? Que la nature, toute corrompue d'ailleurs par le péché originel, disparaisse donc, et que Dieu demeure, et éclate et règne, dans cette sanctification et dans cette glorification où notre être créé s'absorbe et n'est plus qu'une vaine apparence d'être. »

Est-ce donc là la vraie pensée du P. de Condren et celle de M. Olier?

« Ce sacrifice-anéantissement qu'ils réclament, à la suite de Bérulle, c'est jusque dans l'état parfait de l'innocence qu'ils le réclament, et c'est dans la gloire même des bienheureux qu'ils veulent expressément qu'il se réalise. Bien mieux, le Christ, pour offrir son sacrifice infini, doit s'anéantir pareillement, en la nature finie assumée par le Verbe. Qui croira que, dans tous ces cas, il faille entendre une absorption réelle de tout l'être créé en Dieu, une cessation de notre humaine nature, pour que, dans le Christ, et dans les élus et dans le premier homme au paradis, subsiste seul et soit glorifié mieux le seul Être infini ? »

A vrai dire, ce ne serait rien moins que du pur panthéisme.

Non évidemment, telle n'est pas la doctrine de l'École Française :

« Si, d'après le *catéchisme chrétien*, toute notre vie doit être crucifiement, mort et ensevelissement avec le Christ, conformément à saint Paul et à l'Évangile, ce n'est là cependant qu'un aspect de la réalité en quelque sorte préliminaire, en effet, et préparatoire, et comme toujours sous-jacent à l'idéal sublime réalisé en nous par le Christ et qui est le terme uniquement poursuivi. Notre vie ne doit être ainsi mortifiée que pour pouvoir, comme l'humanité même de Jésus, être toute consacrée à Dieu à l'image et par la grâce de l'Incarnation, transformée en Dieu par la grâce de la Résurrection, et comme transférée en Lui sur le modèle et par la grâce de l'Ascension. »

« Cette belle et pénétrante théologie de la vie chrétienne... ne montre-t-elle pas assez clairement que la religion chrétienne, ou le sacrifice dans l'ordre surnaturel, ne tend pas du tout à une destruction pure et simple de la nature créée, mais finalement, au contraire, à son élévation et à sa divinisation sur le modèle et par la grâce du Christ? Il n'y a de destruction réelle à envisager que de l'imperfection et du péché, et de ses suites, la concupiscence, les effets en nous du péché originel, du reste fort exagérés par tout le XII[e] siècle français sous l'influence régnante de saint Augustin. »

« Pour le P. de Condren la chose est plus évidente encore peut-

être. Celui des mystères du sacrifice du Christ qu'il envisage surtout et sans cesse, c'est précisément celui de la consommation en Dieu, par la résurrection et l'ascension. Quel en est bien le sens? « L'humanité du Christ, dit-il, n'a pas été changée seulement en la représentation de la gloire de Dieu, mais a été transformée en la gloire de Dieu même, *sans rien perdre néanmoins de la vérité de la nature humaine.* » Et de même pour notre participation à ce divin sacrifice, comment l'entend-il? « Nous devons être à Dieu dans cette intention de Jésus-Christ, *afin qu'il nous consomme tout à fait en lui*, et avec le dessein de perdre tout ce que nous sommes, *mais singulièrement tout ce qui est du vieil Adam* » : où sont assez nettement distinguées les deux manières de nous anéantir moralement, quant à ce que nous sommes, réellement, quant à ce qui est du vieil Adam... »

Cette doctrine est d'ailleurs conforme à la notion de sacrifice-destruction qui est à la base de toute cette spiritualité. Car, pas plus que la religion ne consiste essentiellement, pour Condren, en la destruction de notre être devant Dieu, pas davantage il n'y a absorption et disparition de la nature par le sacrifice :

« Le sacrifice-destruction dont parle Condren, ce n'est autre chose que la profession, aussi adéquate que possible, et pour laquelle nous nous proclamons toujours impuissants, que la grandeur de Dieu est infinie et que devant Lui, de nous-mêmes, nous sommes néant, et que nous ne sommes rien que par Dieu. Et c'est pourquoi ce sacrifice doit avoir lieu même pour la nature innocente au paradis, et jusque dans la béatitude céleste. « Car en tout état, (la créature, *doit rendre hommage de son être* à son Créateur. »

« Et pourquoi? A raison de la signification même du sacrifice. « Le sacrifice répond à tout ce que Dieu est... en détruisant tout devant Dieu, nous protestons qu'il n'est rien de tout ce qui est dans l'univers, et que tout n'est rien de Lui (1). » Nous devons anéantir tout ce que nous sommes afin de n'être « rien qu'en Dieu et que par Dieu (2) ». En un mot, il s'agit de signifier sa transcendance, et notre néant en comparaison de Lui : *substantia mea tanquam nihilum ante te*, dans ce même esprit d'anéantissement que l'Église attribue aux milices angéliques : *laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates.* Voilà tout ce que nous voulons dire le plus énergiquement possible, mais sans trouver le moyen d'expression adéquat. »

« Non seulement il n'y a pas exigence de destruction réelle, mais point même en principe de mort réelle, qui dans les sacrifices de

(1) *L'idée du Sacerdoce*, cit. dans Bremond, p. 363.
(2) *Ibid.*, cité dans Pourrat, *Hist. de la Spiritualité*, t. III, p. 525.

l'état parfait (de l'innocence) n'aurait point eu lieu, et qui dans l'état présent n'est adoptée que comme « représentation » de cet anéantissement par où nous voulons honorer Dieu ; ou bien, dans le sacrifice du Christ, pour opérer, par sa mort, la mort du péché, comme dit saint Paul : parce que, dit Condren, par cette destruction, il y avait à détruire en lui tous les péchés du monde dont, à l'instar du bouc émissaire, il s'était chargé, Dieu les ayant tous mis sur lui (1)... »

« Tout doit donc s'entendre *relativement*, par comparaison, dans le sens de l'infinie transcendance divine, proclamée en quelque sorte *objectivement*, ontologiquement, par ce néant relatif de notre être vis-à-vis de Lui, et... proclamée *subjectivement* par tous nos hommages religieux et par toute charité parfaite désintéressée. »

M. Olier, qui va le plus loin dans les formules de destruction, l'entend bien ainsi :

« Cette mort n'est autre chose que la ruine entière de nous-même, *afin que tout ce qu'il y a d'opposé à Dieu en nous, étant détruit*, son Esprit s'y établisse dans la pureté et la sainteté de ses voies. » Destruction de tout égoïsme : c'est lui (Dieu) qui doit vous détruire... je veux dire, *en tout ce qui est de propre en vous et n'est point de lui.* Car, il doit vivre seul en vous, et *y tenir sans cesse la chair morte sous ses pieds* (2) ».

Que nous sommes loin du panthéisme ! Nous ne sommes pas plus près du jansénisme. On aurait tort de prendre certaines formules trop à la lettre. Rien de plus facile que de rectifier ce qu'elles peuvent avoir d'outré en utilisant le contexte immédiat ou des passages plus nuancés. Serait-il équitable de voir dans ces formules l'expression de tendances dangereuses auxquelles les maîtres de l'école française n'échapperaient que par un heureux illogisme ? Non. Si leurs façons de parler sont parfois excessives, elles dépassent plus leur véritable pensée qu'elles n'expriment des pensées vraiment outrées. Puisque leur rigoureuse orthodoxie, qui ne semblait pas pouvoir être mise en question, l'a été, il convenait qu'elle fût défendue, avec de solides raisons, par un théologien familier de ces maîtres.

(1) *L'idée du Sacerdoce*, p. 69.
(2) Lettres, t. I, p. 239.

La contemplation augustinienne

Nous avons déjà signalé, dès le début de leur publication, les études que le P. Cayré, des Augustins de l'Assomption, consacrait, dans *Prêtre et Apôtre*, à la *contemplation augustinienne*. Nous avions promis d'y revenir lorsque cette publication serait terminée. Le numéro de décembre nous apporte la fin de la longue et minutieuse *analyse* des principes de la spiritualité de saint Augustin, à laquelle l'auteur s'est patiemment livré. Nous nous excusons de n'en rien dire, contrairement à notre promesse, l'auteur ayant fait paraître, dans les trois numéros d'octobre, novembre et décembre de *La Vie Spirituelle*, sous forme de *synthèse*, les conclusions mêmes de l'ouvrage. Mieux qu'aucune revue rapide des remarquables études de *Prêtre et Apôtre*, ces conclusions feront désirer leur réunion en volume. L'auteur l'annonce prochaine. Nous croyons savoir que l'ouvrage paraîtra dans le courant de mai à la librairie *A. Blot, 6, rue de la Salpêtrière, Paris-XIII*e. La *Vie spirituelle* sera heureuse d'en parler, alors, à ses lecteurs.

Sainte Thérèse.

La Revue des Deux Mondes a commencé dans son numéro du 1er décembre la publication d'une vie de sainte Thérèse par Louis Bertrand, de l'Académie Française. L'auteur, qui se défend d'écrire pour les théologiens, se propose de faire connaître aux gens du monde, en la réformatrice du Carmel, la messagère du surnaturel. Grand et noble dessein. Avec son talent et sa foi, l'auteur de *Saint Augustin* ne peut que le mener à bien. Les deux premières parties, les seules parues à ce jour, font bien augurer de la suite. Nous nous bornons à signaler cette importante publication, en attendant que son apparition en volume donne occasion d'en reparler. Si l'épigraphe qui ouvre un ouvrage a quelque signification, voici celle de la seconde partie intitulée : *Le difficile chemin de perfection*. C'est un texte tiré de la vie de sainte Thérèse par elle-même : « *Je menais*, écrit-elle, *une vie très pénible, parce que, à la lumière de l'oraison, je comprenais mieux mes fautes. D'un côté, Dieu m'appelait, et de l'autre, je suivais le monde... Je voulais, ce me semble, accorder ces deux contraires si ennemis, la vie spirituelle*

et la vie des sens, avec ses satisfactions, ses plaisirs et ses passe-temps. » Et de fait, les quarantes pages que nous apporte le n° du 15 décembre ne sont que la brillante et magnifique illustration de ces paroles. C'est en dire toute la valeur.

Simple esquisse de saint Vincent de Paul

On lira aussi avec plaisir la délicieuse *Esquisse de saint Vincent de Paul,* publiée par René Benjamin dans la *Revue Universelle* (1er juillet). L'auteur a su, en une quinzaine de pages, crayonner une physionomie très vivante du saint, et mettre en relief les divers aspects de son inépuisable charité. Ces pages, finement écrites et qu'il est impossible de résumer, auront fait du bien à des âmes qui connaissent trop peu l'attachante personne de ce grand saint français.

Les différentes formes de la spiritualité catholique

Les Cahiers du Cercle Thomiste féminin d'octobre annoncent par la plume de son directeur, le R. P. Peillaube, doyen de la faculté de philosophie de l'Institut Catholique de Paris, une série de monographies sur les différentes formes de spiritualité. Ces monographies seront écrites par des religieux qui vivent de chacune de ces différentes spiritualités. La *Spiritualité Carmélitaine* sera étudiée par le R. P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur, C. D. Le Rme Dom Alardo, abbé de Clervaux, traitera de la *Spiritualité Bénédictine.* Au Rme Dom Chautard, Abbé de Sept-Fons, est réservé l'exposé de la *Spiritualité Cistercienne.* Le R. P. Marie-Joseph, O. M. C., publiera l'étude sur la *Spiritualité Franciscaine.* La *Spiritualité Dominicaine* sera exposée par le R. P. Alix, O. P. Le R. P. Lebreton, Professeur à l'Institut Catholique, parlera de la *Spiritualité Ignatienne.* Une monographie sur la *Spiritualité Carthusienne* est également annoncée.

« Malgré leur diversité, écrit le P. Peillaube, les méthodes de la vie spirituelle possèdent des éléments communs et tendent à un même but essentiel. Il s'agit, en effet, pour chacune d'elles, de conduire l'âme à la sainteté, c'est-à-dire à l'union divine, par l'exercice des vertus théologales et des dons du Saint-Esprit, qui formellement constituent cette union, et par la pratique des vertus morales infuses, qui, grâce à l'ascèse ou discipline des mœurs, la préparent et la facilitent.

« Ces éléments communs composent l'essence de la spiritualité, ... qui se retrouve sous les spiritualités les plus diverses et dont elle se distingue comme la substance de ses modes ou accidents particuliers. »

On pourrait déterminer ces éléments communs et ces modes propres par l'analyse. Le R. P. avertit qu'on considérera « de préférence la spiritualité dans les *Modèles* à suivre pour l'organisation des rapports véritables avec Dieu ».

Quatre modèles, communs à toute spiritualité, « occupent un plan réservé, transcendant » : Dieu, Le Verbe incarné, la Mère de Dieu, saint Joseph. Avant de commencer la publication des monographies sur les spiritualités des différents ordres, les *Cahiers* se proposent d'attirer l'attention de ses lecteurs sur les deux premiers de ces deux modèles. Dans une belle étude qu'il consacre, dans le même numéro, à l'*imitation de Dieu*, le P. Peillaube nous parle du premier. Le numéro de décembre nous apporte, du même auteur, un excellent exposé du second, sous le titre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. On trouvera dans le numéro de janvier 1926 les pages consacrées aux *Rapports de Marie avec le Verbe*. Enfin, les *Cahiers* ont publié en mai 1926 une méditation sur *Saint Joseph* où l'on trouvera de précieux enseignements sur le père nourricier du divin Enfant, qui lui aussi doit nous servir de modèle.

Bon nombre de lecteurs de la *Vie Spirituelle* possédant vraisemblablement ces *Cahiers*, nous croyons inutile de résumer ces études qu'ils auront grand profit à méditer. Qu'il nous suffise, pour le présent, de leur avoir signalé cette série de monographies sur les différentes spiritualités, nous proposant d'ailleurs d'y revenir en temps utile.

F.-X. Maquart,
Prof. au Grand Séminaire
de Reims.

Pour la lecture spirituelle

Saint Bernardin de Sienne

L'année même (1380) qui vit la mort de sainte Catherine de Sienne, après une vie toute consacrée à l'Église, « la douce épouse du Christ », vit aussi la naissance, en territoire siennois, de Bernardino degli Albizzeschi, qui devait poursuivre sur un autre terrain l'œuvre de réforme entreprise par la vierge dominicaine. Quel lieu de violents contrastes, Sienne, en ce XIV^e^ siècle ! Les révolutions s'y succèdent, violentes, atroces pour procurer le règne, sanglant comme toujours, des sociétés secrètes et de la plus aveugle démagogie : une sorte de 1793 qui dure plus de cinquante ans. Et à la même époque, Sienne produit des saints : les bienheureux Bernard Tolomei, Jean Colombini, Pierre dei Petroni, sainte Catherine, saint Bernardin !

Ce dernier entra chez les Mineurs à 22 ans, en 1402. Temps affreux où il semblait que tout s'écroulât : des guerres sans fin (celle de Cent ans en particulier) épuisaient les peuples ; des haines intestines jetaient les cités, et dans les cités, les factions, les unes contre les autres ; des famines et des pestes épouvantables ravageaient périodiquement le monde ; l'Église même paraissait défaillir sous le coup de ce grand schisme interminable, divisée entre deux papes qui s'excommuniaient l'un l'autre. A ces grands maux il fallait de grands remèdes : Dieu suscita des saints puissants, comme aux époques extrêmes. Quelques années à peine après la mort de Catherine de Sienne, un autre fils de saint Dominique, saint Vincent Ferrier, par sa prédication et ses miracles, bouleversait l'Europe comme elle ne l'avait jamais été auparavant et ne l'a jamais été depuis. C'est ce grand homme qui prophétisa la carrière apostolique de Bernardin. Un jour qu'il prêchait à Alexandrie, en Piémont,

Bernardin, tout jeune religieux, se trouvait dans l'immense foule accourue autour de la chaire dressée sur la place publique; au milieu du sermon, saisi par l'inspiration prophétique, saint Vincent s'arrête : « O mes enfants, s'écrie-t-il, il y a dans cette assemblée un religieux de l'Ordre des Frères Mineurs qui sera bientôt un homme illustre dans toute l'Italie; sa doctrine et ses exemples produiront de grands fruits dans le peuple chrétien. Je vous exhorte donc à rendre grâce à Dieu. Prions-le, ensemble, de vouloir bien accomplir ce qu'il m'a révélé. Bientôt se réalisera ce que je vous annonce; c'est pourquoi je retourne évangéliser la France et l'Espagne et je laisse à cet homme le soin d'instruire les peuples de l'Italie auxquels je n'ai point fait entendre ma voix. »

Ce que fut l'apostolat de saint Bernardin, M. Thureau-Dangin nous l'a raconté avec beaucoup de précision et d'agrément dans un ouvrage dont nous avons vu avec plaisir une récente réédition (1). De son côté, l'écrivain délicat qui se cache sous le pseudonyme de François Bénédict a recueilli les sermons les plus intéressants du saint, les a débarrassés de l'armature compliquée de divisions et de subdivisions agréées du XIV^e^ siècle mais peu goûtées du lecteur moderne, les a traduits en une langue claire, simple, harmonieuse, et nous les a présentés en un charmant volume : *Enseignements et apologues de saint Bernardin de Sienne* (2). Il est désormais facile de connaître le grand prédicateur siennois.

De 1417 à 1433, il parcourut inlassablement la Lombardie, la Vénétie, l'Émilie, la Toscane, l'Ombrie, prêchant partout, dans les villes et les villages, avec un succès extraordinaire. Des foules énormes accouraient : il les captivait par une éloquence vigoureuse, simple, directe, éminemment populaire, ne reculant devant aucune vérité. La sainteté de sa vie, son austérité, et les miracles qui appuyèrent plusieurs fois sa parole, lui permettaient de tout dire avec une vigueur que nous ne rencontrons que chez les saints. « Demain, annonce-t-il, je prêcherai sur le sacrement de mariage, et quand vous aurez compris, je

(1) P. Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, Paris, Bloud et Gay, 15 fr.

(2) Librairie Perrin, Paris, 35, quai des Grands-Augustins, 7 fr. (majoration en plus).

crois que vous irez tous vous confesser, car vous commettez beaucoup de fautes dont jamais vous ne faites l'aveu en confession. Demain nous viderons un sac de péchés. Mais nous entrerons dans ces péchés comme le coq dans le fumier. As-tu jamais vu le coq entrer dans le fumier? Il y entre tout propre avec les ailes soulevées de façon à ne pas les salir. Ainsi ferai-je : j'y pénétrerai comme le coq dans l'ordure. » Et le lendemain, avec énergie, il fouaillait les vices de cette société corrompue.

Ses sermons étaient de véritables catéchismes, il fallait tout apprendre à ces foules : ici il expose les mystères, là il entre dans le détail des vertus familiales et des devoirs du mariage ; à Venise, république marchande, il enseigne avec précision les prescriptions de la morale sur le négoce, partout il reprend vigoureusement les pécheurs, petits et grands. Il restait en chaire trois ou quatre heures; la foule cependant l'écoutait avec attention, tant il savait lui donner une parole non convenue, mais vivante, aisée et libre d'allure, tantôt douce et captivante, tantôt agressive, satirique et véhémente, exprimant en une incroyable variété la tendresse et la force, la simplicité et la majesté, les sentiments tendres et pathétiques.

Voici comment il parle de la médisance dans son carême de Sienne, en 1427 : « Ce vice de mal parler du prochain est tel qu'il empuantit la bouche du médisant. Sachez, femmes, et vous aussi, hommes, que la puanteur de celui-ci est comparable à celle des égouts. De même que l'égout empeste par la bouche, ainsi en est-il du détracteur : sa puanteur est dans sa bouche. Chaque fois que tu entendras un de ceux qui parlent mal d'autrui, bouche-toi aussitôt le nez, comme ceci, et dis : « Oh ! en voici un qui pue! » S'il continue son dire, continue le tien et détourne-toi en disant : « Oh ! il pue beaucoup ! » et en te reculant un peu. Et vous aussi, enfants, agissez de même : quand vous entendrez mal parler de quelqu'un, de vous boucher le nez aussitôt et de dire : « Oh ! celui-ci pue ! »

La liberté de cette parole était absolue, comme celle des saints. A Milan, tyrannisée par Visconti, il avertit le peuple de ne pas donner au duc les honneurs exagérés qu'il réclame. Celui-ci, présent dans l'auditoire, le fait menacer ensuite par des émissaires. Bernardin s'en rit et le lendemain publie les menaces. Intimidé, Visconti essaie un moyen qui réussissait

déjà au XV[e] siècle à lier bien des langues éloquentes : il fait proposer une grosse somme d'argent. Naturellement elle est refusée. Mais l'offre se renouvelant plusieurs fois, Bernardin finit par accepter et avec cet argent s'en va aux prisons libérer ceux que détenait le redoutable duc, qu'il continue de dénoncer.

Pour demeurer libre, il refuse l'évêché de Sienne, et il s'en félicite publiquement : « Si je fusse venu ici comme vous vouliez que je vinsse, comme évêque, j'aurais eu les lèvres à moitié cousues. Voyez : comme ceci. Je n'aurais pu parler qu'à bouche close, et moi j'ai voulu venir tel que je suis pour pouvoir parler plus largement. Ainsi je pourrai dire ce que je voudrai, je parlerai mieux à ma façon de toute chose, et je vous admonesterai ardemment de vos péchés. »

Il parla librement, en effet, courageusement, inlassablement, et il eut le bonheur de ramener les foules aux mœurs chrétiennes. Voyant les besoins des âmes, il ne voulut pas se reposer. En 1244, déjà épuisé, il décida d'évangéliser le royaume de Naples. Vainement ses amis, effrayés d'un dessein qui paraissait au-dessus de ses forces, le conjuraient-ils d'y renoncer : « Je n'ignore pas, leur répondait-il, que je suis vieux et peu propre à porter la fatigue; mais l'amour qui me presse m'oblige, aussi longtemps que je pourrai remuer la langue, à ne jamais cesser d'annoncer la parole de Dieu, d'exhorter les peuples, et d'entreprendre, pour cette œuvre, des voyages, fût-ce en lointain pays. » Il partit donc pour prêcher encore, mais le 20 mai il mourait à Aquila d'épuisement. La prophétie de saint Vincent Ferrier s'était bien accomplie.

M.-V. BERNADOT.

*
* *

Saint Dominique

Remarquable article de G. Bernanos, dans la *Revue Universelle* du 1[er] décembre 1926, sur saint Dominique, où la figure lumineuse, douce et forte du Patriarche des Prêcheurs est des-

sinée en quelques traits essentiels. Bernanos admire cette étonnante liberté qui préside à la vie des saints :

Si l'on interroge pour la première fois la vie d'un de ces saints, et particulièrement d'un de ces saints fondateurs d'ordres, les voix qui en sortent paraissent d'abord innombrables et diverses au point de troubler l'esprit. L'espèce de vertige ne fera que croître si vous vous appliquez à suivre pas à pas l'ordre des faits, car ici leur succession n'apprend rien ou peu de chose. Ces grandes destinées échappent, plus que toutes les autres, à n'importe quel déterminisme : elles rayonnent, elles resplendissent d'une éclatante liberté.

Au premier examen le seul génie semble donner à certaines vies exceptionnelles ce même caractère d'indépendance, de spontanéité souveraine. Il n'en est rien pourtant. On pourrait soutenir, au contraire, — et par quels illustres exemples ! — que le génie à toujours en soi quelque chose d'hostile et d'irréductible, et comme un principe de stérilité. S'il réalise cette merveille d'inspiration et d'équilibre qu'est l'œuvre d'art achevée, c'est le plus souvent, et quand la divine charité n'y collabore, par une espèce de spécialisation monstrueuse qui épuise toutes les puissances de l'âme et la laisse dévorée d'orgueil dans un égoïsme inhumain. L'homme de génie est si peu dans son œuvre, qu'elle est presque toujours contre lui un témoignage impitoyable. Au lieu que l'œuvre du saint est sa vie même, et il est tout entier dans sa vie.

Il est évident qu'on ne peut écrire la vie d'un saint comme celle d'un génie profane. C'est sous une autre lumière qu'il faut étudier un saint Dominique et un Newton : l'esprit qui les anime est si différent ! De ce point de vue, c'est une élémentaire vérité que pour comprendre les saints il faut chercher à vivre comme eux, au moins croire comme eux :

Pour seulement reconnaître (la sainteté), elle exige de nous un effort et que nous participions, en quelque mesure, à son rythme, à son immense élan. Sans doute il paraît plus facile de transcrire, selon le vocabulaire commun, l'Histoire de la fondation des Prêcheurs plutôt qu'une illumination d'Angèle de Foligno. Et pourtant, s'il était en notre pouvoir de lever sur les œuvres de Dieu un regard unique et pur, l'Ordre des Prêcheurs nous apparaîtrait comme la charité même de saint Dominique réalisée dans l'espace et dans le temps, comme sa visible oraison.

La méthode purement critique ne suffit donc pas à écrire la

vie des saints, elle n'atteint pas l'essentiel du saint, qui est la sainteté, elle ne saisit que l'extérieur, des faits, des gestes, des paroles qui, séparés de la vie profonde du saint, ne peuvent nous le faire connaître parce qu'ils n'ont plus le même sens. Ce n'est pas tout de fixer des dates ni d'éplucher des textes. Illusion aussi de croire qu'on va saisir le secret de la sainteté au moyen des lois psychologiques ordinaires. Devant l'héroïsme du saint, surtout devant sa contemplation, la psychologie humaine est en déroute. Ce qui le constitue proprement, sa vie intime, le surnaturel, cela échappe aux communes méthodes scientifiques :

Voilà pourquoi les méthodes modernes de la critique historique, en de telles matières, n'ont pas fini de nous décevoir. Les vies que les grandes passions humaines commandent, au-delà de leur apparent désordre, ont une certaine unité grossière qui permet de transposer les plus illustres sur le plan des vies ordinaires, de leur trouver, si l'on peut dire, une sorte de dénominateur commun. Rien de plus monotone que la passion et qui se répète si misérablement. César nous fait comprendre tel ambitieux de chef-lieu de canton, et tel fonctionnaire colonial nous ouvre l'âme de Néron. La passion prend tout ce qu'on lui cède et ne rend rien. Au lieu que la charité donne tout, mais il lui est rendu plus encore. Quelle comptabilité surhumaine rendrait compte de ce magnifique échange ? Si l'historien s'en tient à une rigoureuse exactitude, il nous apprendra peu de chose de l'existence d'un saint. Les vieilles légendes en disent beaucoup plus long, parce qu'elles transcrivent en symboles des réalités profondes. Elles ont ce caractère d'ingénuité qui semble dérouter exprès notre logique et notre expérience. Comment n'auraient-elles pas ce caractère? Chaque vie de saint est comme une nouvelle floraison, l'effusion dans un monde rendu, par l'hérédité du péché, esclave de ses morts, d'une miraculeuse, d'une édénique ingénuité.

Au cours des dernières années on a beaucoup écrit de saint Dominique. Plusieurs biographies ont paru : les unes édifiantes, à but pratique et sans prétentions historiques, comme celle du P. Rambaud; d'autres, comme celle du P. Petitot plus étudiées, visant à utiliser tous les documents aujourd'hui connus et à donner du Patriarche des Prêcheurs un portrait achevé. Tous s'accordent sur les traits essentiels de ce très grand saint, contemplatif à l'égal des plus profonds mystiques,

homme d'action qui donne à son siècle une impulsion décisive, suprême réserve de la Papauté et de l'Église aux redoutables et incertains débuts de ce XIII[e] siècle qui devait être si grand. Et justement s'il fut si grand, ce siècle, alors qu'il avait commencé si mal, n'est-ce pas parce que Dominique était intervenu pour rassembler autour de la Papauté une troupe nouvelle, ardente, instruite, prête à tout, et qui fut aussitôt lancée contre toutes les erreurs et les hérésies?

*
* *

Bonne Mère (1)

Bonne Mère, c'est le nom par lequel en certains pays, notamment en Provence, on désigne la sainte Vierge. Ici, il s'applique à une femme qui fut, dans toute la force du terme, et « bonne » et « mère ». Celles auxquelles sa vie fut consacrée lui décernèrent ce titre au point que son nom propre disparut peu à peu et que, pour tout le monde, elle fut simplement *Bonne Mère.*

Victoire-Thérèse Chupin naquit à Nantes en 1813, de parents de condition modeste. Dès ses jeunes années, elle témoigna une invincible répugnance pour tout ce qui pouvait, même de loin, rappeler le vice impur. Et cependant, sa vocation sera de passer son existence entière en la compagnie de femmes perdues, de se dévouer à elles pour les ramener à Dieu, en un mot d'être véritablement pour elles *Bonne Mère.* L'adaptation à cette vocation si sublime ne se fit pas sans combats, mais tous ces combats furent des triomphes de la grâce et de la charité.

A vingt-quatre ans, elle est surveillante à Saint-Lazare, prison aux murs rébarbatifs, noirs, suintant l'humidité, — suintant encore bien davantage la dégradation morale, car le gouvernement ne voit dans les malheureuses qu'il incarcère que des détenues à punir sans se soucier de les améliorer.

Mlle Chupin reste douze ans à Saint-Lazare. Déchargée de

(1) Mortier (R. P.), O. P., *Bonne Mère, ou la Rév. Mère Chupin, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Grâces (1813-1896).* Préface de H. Bordeaux. Desclée, de Brouwer et Cie, Paris, 1926.

ses fonctions par l'arrivée des religieuses qui doivent la remplacer, elle s'installe dans un modeste logement, incertaine encore de la forme que prendra sa vie, consciente déjà de ce que Dieu lui demande : se consacrer à la réhabilitation morale et sociale des filles sortant de Saint-Lazare.

Elle ne possède rien et commence avec 6 fr. 50 empruntés à sa concierge. Le jour même, Dieu lui envoie deux pauvres enfants ruisselantes de pluie et tombant d'inanition; l'une a dix-neuf ans, l'autre quatorze. Elle les accueille, les serre dans ses bras, les installe dans sa propre chambre. En six semaines, elle a dix-sept pensionnaires qu'elle essaie de relever à leurs propres yeux en leur donnant le goût du travail; tâche surhumaine, car celles qui n'ont jamais écouté que le caprice du moment se plient mal à une occupation suivie. C'est cependant le premier point à obtenir. Le retour à la religion est facilité par cette discipline élémentaire. Par celui-ci les caractères s'assouplissent, l'empire sur l'humeur vagabonde s'affirme, le progrès dans la voie droite se fait lentement et sûrement, souvent avec des rechutes, presque toujours avec la victoire finale de la grâce.

Tout le volume est à lire pour assister au développement de cette œuvre extraordinaire, vrai miracle permanent de la confiance en Dieu. On n'a jamais le sou et on ne manque jamais du nécessaire. Les murs semblent élastiques et s'élargissent sans cesse pour admettre de nouvelles recrues; quand ils menacent de s'effondrer, on déménage.

Mais tandis que l'œuvre se développe, les problèmes de l'avenir se font de plus en plus menaçants. Bonne Mère a maintenant des collaboratrices; celles-ci, pour dévouées qu'elles soient, ne sont attachées au Refuge que par le lien d'une volonté à chaque instant révocable. La nécessité s'impose de prendre des mesures pour assurer la perpétuité de la fondation; les autorités ecclésiastiques conseillent, — ordonnent presque, — l'adoption de la vie religieuse. Que faire?

C'est ici qu'apparaît la grandeur d'âme de Bonne Mère et son héroïque oubli d'elle-même. Bien qu'elle appartienne à Dieu depuis longtemps, la vie religieuse officielle ne lui sourit guère. Elle a toujours détesté les règlements qui paralysent la spontanéité de son cœur; primesautière, elle l'a toujours été

au suprême degré. Elle pressent la contrainte qui l'attend, les barrières qui vont s'élever entre elle et ses chères enfants. Elle ne pourra plus accueillir sans distinction celles qui se présentent, les adopter en masse au mépris de la plus élémentaire prudence, se trouver constamment au milieu d'elles, leur parler, les consoler au seul gré de sa charité. Mais on lui dit qu'il le faut pour le bien de l'œuvre, pour son développement, pour sa continuation. Sans hésiter, elle accepte. Elle ne se compte pour rien; il ne s'agit pas d'elle, mais de l'œuvre. Elle embrasse la vie religieuse et se trouve, — assurément sans l'avoir cherché, — fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Grâces.

La fin de sa vie fut abreuvée d'épreuves. On l'écarta, on l'évinça. On amoncela sur sa tête les titres ronflants et les honneurs stériles pour mieux diluer son influence. Elle en souffrit, certes, mais rien n'entama son humilité, sa sérénité, sa douceur, sa patience, fruits de son union à Dieu.

Cette dernière partie du volume est peut-être celle qui intéressera davantage les lecteurs de la *Vie Spirituelle* épris de psychologie religieuse. Ils y verront combien des âmes, pleines de qualités, et même de vertus, peuvent en faire souffrir d'autres et les sacrifices cachés que requiert la vie de communauté lorsqu'il y a conflit entre des caractères naturellement peu faits pour s'entendre.

Dans ces froissements intérieurs indéfiniment répétés, dans cet effort continuel de détachement qui dura des années, *Bonne Mère* se montra pour le moins aussi admirable que dans les prodiges de sa charité.

M. C. de Ganay.

*
* *

Éducation sacerdotale (1)

Après avoir passé un demi-siècle à former, en France et en Amérique, des séminaristes et des prêtres, l'auteur de ce livre

(1) Chanoine André, *L'Éducation sacerdotale des Apôtres* à l'école de Jésus-Christ. Souverain Prêtre. J. de Gigord, Paris, 1925.

a voulu consigner par écrit la substance des conseils qu'il a donnés tant de fois à ses chers disciples. C'est une excellente inspiration : par là il continuera longtemps encore le ministère fécond qu'il a exercé dans les deux Mondes, comme directeur et plus tard comme supérieur.

Ami intime de M. Sauvé, dont on sera heureux de lire la lettre publiée en tête du volume, il procède, comme lui, sous la forme d'*élévation* ou de méditation. Il veut que ses lecteurs contemplent Jésus-Christ, éducateur et modèle du prêtre, avec le cœur autant qu'avec l'esprit, qu'ils conversent doucement, affectueusement avec lui, qu'ils entrent dans son intimité. N'est-ce pas en méditant ses sentiments intérieurs qu'ils les attireront en eux-mêmes, n'est-ce pas en le priant avec confiance qu'il obtiendront sa toute-puissante collaboration, et en prenant des résolutions pratiques qu'ils reproduiront ses vertus ?

Le thème poursuivi dans ces deux volumes, c'est l'éducation des Apôtres à l'école de Jésus, souverain Prêtre. Ce qu'il a fait pour ses premiers disciples, Jésus le renouvelle pour ceux qu'il appelle au sacerdoce : il vient vivre en eux, avec son esprit sacerdotal, les instruire, les former aux vertus. Décrire comment il a formé les Apôtres, c'est donc montrer comment aujourd'hui encore il fait l'éducation de ceux qu'il appelle au divin sacerdoce, et comment ceux-ci doivent correspondre à leur sublime vocation.

Il suivra donc pas à pas le divin Sauveur dans la formation des Douze. Avec saint Jean, il nous conduit jusqu'au Verbe, vivant de toute éternité dans le sein du Père, descendant dans le sein de Marie, se faisant homme, et devenant ainsi notre Médiateur, notre Souverain Prêtre, la tête d'un corps mystique dont nous sommes les membres. Avec amour il le contemple à Bethléem, à Nazareth, au temple, sur les bords du Jourdain, au désert : partout il est à la fois sacrificateur et victime, partout il est un modèle accompli des vertus sacerdotales et, par chacune de ses actions, nous mérite la grâce de l'imiter.

Aussi, quand il paraît, il attire à lui et captive les âmes. Mais on peut dire que son œuvre de prédilection, son œuvre par excellence, c'est l'éducation des Apôtres : au cours de son ministère, tout est subordonné à cette noble fin, qui du reste assurera le succès de sa mission, puisque les Douze continueront son apostolat.

Or on peut distinguer *six phases* dans cette éducation apostolique.

Il y a tout d'abord les *appels* successifs du Maître : le premier appel, si bien décrit par saint Jean, la première entrevue avec Jean, André et son frère Simon sur les bords du Jourdain, avec Philippe et Nathanaël sur le chemin de Galilée; le second appel sur les bords du lac de Génésareth, où quatre pauvres bateliers quittent tout, leur barque, leurs filets, leurs parents, pour devenir des *pêcheurs d'hommes*; enfin le troisième appel, l'appel définitif des Douze, après une nuit tout entière passée en prière. Désormais le Christ va donner le meilleur de son temps et de son cœur à la formation de ses Apôtres : c'est à eux que s'adressent surtout ses enseignements de chaque jour, même lorsqu'il parle devant les foules. Il en aura, du reste, de spéciaux pour eux, il leur rappellera qu'ils doivent être la lumière du monde et le sel de la terre, que pour conquérir les âmes il faut pratiquer le détachement et le désintéressement le plus complet, et surtout cette divine charité qui se donne et se sacrifie pour les âmes.

Avec la *seconde phase* commence l'*initiation* aux vertus apostoliques : c'est le sermon sur la montagne, l'instruction donnée en paraboles que le Maître a soin d'expliquer aux Douze, parce qu'ils doivent connaître les secrets du royaume de Dieu; c'est la leçon de choses donnée constamment à ses chers disciples par ses divins exemples; ce sont les instructions spéciales qu'il leur adresse sur l'apostolat. C'est, pour ainsi dire, le premier séminaire, — séminaire ambulant, tel qu'il convient à de futurs missionnaires, pour les préparer à leurs longues pérégrinations à travers le monde.

La *troisième phase* est marquée par la *consécration* des Apôtres à leur divin Maître : après la tempête apaisée, ils proclament la toute-puissance du Fils de Dieu : « *Vere filius Dei es* »; quand plusieurs disciples se retirent, choqués par le discours sur l'Eucharistie, Pierre, au nom des Douze, se consacre pour toujours au Maître : « *Et à qui donc irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle* »; c'est encore le chef du collège apostolique qui, lorsque Jésus lui demande ce qu'on pense du Christ, répond, sous l'influence de l'inspiration divine : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » C'est donc par la foi et par l'amour que les Apôtres se consacrent pour toujours au souverain Prêtre.

Le divin Maître les initie alors aux *épreuves* de l'apostolat : jalousé par les Scribes et les Pharisiens, il se voit contrecarré par eux dans ses desseins, en Judée et en Galilée, obsédé de questions importunes et captieuses; il est donc obligé de lutter sans cesse, comme le seront un jour ses représentants sur terre.

Mais voici la *cinquième phase*, avec la dernière Cène, l'agonie, la condamnation à mort et le Calvaire. Jésus s'immole pour nous tous, afin de nous sauver tous; c'est ainsi que les véritables apôtres, à travers les âges, même quand ils ne seront pas martyrs, devront verser leur sang et leurs sueurs goutte à goutte pour sanctifier les âmes qui leur seront confiées.

La *dernière phase*, c'est la mission conférée aux apôtres après sa résurrection : il leur apparaît plusieurs fois et les envoie en mission pour prêcher l'Évangile, baptiser, remettre les péchés, administrer les sacrements, faire et promulguer des lois, le tout en vue de convertir et de sanctifier les âmes. Marie, la mère de Jésus, devient d'une façon spéciale leur mère, leur protectrice, l'universelle médiatrice des grâces, et, au jour de la Pentecôte, elle exercera officiellement ce rôle en obtenant pour les Apôtres une abondante effusion des dons du Saint-Esprit. Aussi les disciples ne sépareront pas Marie de Jésus : à Lui l'adoration, à Elle la vénération la plus profonde. Et, comme toute la grandeur de Marie vient de ce qu'elle est la mère de Jésus, c'est Jésus vivant en Marie qu'ils aimeront à contempler, à bénir, à louer sur la terre et au ciel. Ainsi la dévotion à Marie fera mieux comprendre et pratiquer la dévotion à Jésus.

Tel est le pâle résumé de ces deux beaux volumes, qui seront suivis, nous dit l'auteur, d'un troisième sur les travaux des Apôtres, et la façon dont ils ont compris et réalisé l'idéal tracé par le Maître.

Dans ce cadre grandiose viennent s'enchâsser, comme des perles précieuses, les plus beaux textes de nos saints Évangiles, avec un commentaire où la richesse des pensées s'harmonise fort bien avec les pieux colloques qui, jaillissant d'un cœur plein d'onction, vont droit au cœur des séminaristes et des prêtres. Qu'on lise, qu'on relise, et surtout qu'on médite ces pages : on y verra que la vieillesse, loin de refroidir l'ardeur de l'écrivain, n'a fait que réchauffer son cœur et l'embraser d'amour pour Jésus et pour les âmes sacerdotales. Si ce n'est

pas encore le dernier chant du cygne, c'est celui d'un prêtre qui a vécu ce qu'il enseigne, et qui, au soir de la vie, exprime avec amour les sentiments qui débordent de son âme, tout entière consacrée à l'éducation des apôtres de notre temps.

Témoin des heureux effets produits par M. André dans les vibrantes exhortations qu'il adressait aux Séminaristes de Baltimore, je ne puis que lui souhaiter le même succès auprès de ses nombreux lecteurs.

La Solitude, Issy.

AD. TANQUEREY.

Les Compagnons de Notre-Dame et les Cahiers du théâtre chrétien

Voilà deux ans qu'Henri Ghéon a fondé les « *Compagnons de Notre-Dame* » avec cette devise : « *Pour la foi par l'art dramatique ; pour l'art dramatique en esprit de foi* ». Henri Ghéon est un apôtre, et c'est un grand artiste, un de nos meilleurs écrivains. « Qui donc l'égale aujourd'hui, demande M. Lucien Dubech, pour la force poétique, l'esprit créateur, le pouvoir mystérieux d'obtenir avec simplicité le pathétique et d'atteindre au sublime ? » Son effort mérite d'abord notre attention sérieuse ; ce n'est pas assez : notre aide sympathique et la plus efficace possible.

Que sont les *Compagnons de Notre-Dame* ? « Rien que des catholiques réunis en esprit de foi pour la louange de Dieu et l'exaltation de ses saints, par le moyen de l'art, sur le théâtre. » Ils s'engagent, aux termes de leur règlement intérieur, « à considérer leur effort comme une manifestation de leur vie proprement chretienne ».

Qu'ont-ils fait jusqu'à présent? D'abord ils ont créé pour « le peuple fidèle » un répertoire d'art dramatique chrétien, car, sans compter le fondateur, la « compagnie » a la bonne fortune de posséder plusieurs écrivains de talent. Quelques-unes de ces pièces sont de véritables chefs-d'œuvre, dans le sens strict du mot, par exemple cet admirable *Comédien et la Grâce*, qu'un bas esprit sectaire a seul écarté d'une de nos grandes scènes nationales. La librairie Blot publie sous le titre : *Cahiers du théâtre chrétien*, ce répertoire destiné aux patronages, aux collèges, aux cercles catholiques, et plus simplement à tout « le peuple fidèle ». Ces pièces ont déjà été jouées, à Paris, en province, à l'étranger, quelques-unes avec un succès extraordinaire, toutes avec l'effet souhaité : « ... évoquer de grands exemples, créer sur le théâtre et dans la salle une atmosphère spirituelle, surnaturelle, sans nécessairement quitter pour cela le ton familier qui est celui de l'Évangile, qui est celui de la plupart des saints ». Pour donner un exemple, *La bergère au pays des loups* a fait récemment le tour du

midi de la France avec un succès inouï et en provoquant des conversions (on sait que cette « bergère » est sainte Germaine de Pibrac). Paris a confirmé ce succès, comme il vient d'accueillir avec émotion le dernier-né de Ghéon : *Les trois sagesses du vieux Wang*, drame chinois du temps des Boxers, d'une mâle beauté.

Une œuvre si noble dans son but, menée avec un si rare talent et un désintéressement si complet, ne doit pas demeurer indifférente aux catholiques. Ce serait par trop fort. Nous sommes tous intéressés à la réussite des « Compagnons », dont la lutte contre l'avilissement de l'esprit et du cœur est particulièrement efficace. Mais ceux d'entre nous surtout qui s'occupent d'œuvres auront intérêt à suivre de près ce mouvement. Ah ! comme les « séances » des œuvres catholiques produiront un autre effet quand elles useront du répertoire des « Compagnons » ! On le sait déjà en maints endroits. Sans doute on ne fait pas du théâtre pour prêcher, mais pour se divertir, la scène n'est pas la chaire. Qui contesterait cependant la profonde répercussion d'un chef-d'œuvre sur notre vie intime ? Ghéon a raison : « C'est par le moyen d'un art sûr, par le plaisir qu'il donnera que nous parviendrons à porter les âmes sur le plan de Dieu où nous voulons les aider à revivre, à se retrouver, à se reconnaître, à fonder, à agir » (1).

M.-V. Bernadot.

(1) Les œuvres d'Henri Ghéon pour le théâtre chrétien ont été publiées soit à la Librairie des Jeunes, 3, rue de Luynes, Paris-VII[e], soit à la Librairie Blot, 6, rue de la Salpêtrière, Paris-XIII[e]. Demander les catalogues gratuits. Pour renseignements sur les *Compagnons de Notre-Dame*, écrire à M. Henri Ghéon, à Orsay, Seine-et-Oise.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : E. Touze, V. g. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne).